3 1761 08009725 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laneigesurlespas00bord

14

I

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 5 ;

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 6 à 45.

LA NEIGE SUR LES PAS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

La Maison.
***La Petite Mademoiselle.**
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
L'Amour en fuite.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Jeanne Michelin.
La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.

(Librairie A. Fontemoing.)

La Nouvelle croisade des enfants.

(Librairie Flammarion.)

ESSAIS DE CRITIQUE ET VOYAGES

La Vie au théâtre. 1re série (1907-1909).
La Vie au théâtre. 2e série (1909-1911).
La Vie au théâtre. 3e série (1911-1913).
Portraits de femmes et d'enfants *(Mme de Charmoisy ; la Comtesse de Boigne ; Mme de Charrière ; Mlle de Lespinasse ; Trois Comédiennes; Une Inconnue de Sainte-Beuve; l'Enfance de Bayart ; l'Enfance de Mistral).*
Paysages romanesques.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques portraits d'hommes.
Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes.

(Librairie Perrin.)

THÉATRE

L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21415.

72.75

HENRY BORDEAUX

LA NEIGE SUR LES PAS

ROMAN

140156
11/10/16

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

PQ
2603
O6N4
1912

Copyright by Plon-Nourrit et Cie 1912.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

A PAUL BOURGET

Mon cher maître et ami,

Il y a bien des années, — presque vingt ans déjà! — un inconnu vous envoyait un livre d'essais qui se ressentait de son extrême jeunesse, mais aussi de sa passion littéraire. Au lieu de la carte banale que je pouvais attendre, je reçus de vous le commentaire le plus perspicace, le plus lumineux de ces Ames modernes *dont j'aperçois maintenant la confusion critique. Avec la largeur de vues, avec l'art des perspectives que j'admirais dans les* Essais de psychologie contemporaine, *avec cette bienveillance pour les générations nouvelles à quoi se reconnaît le culte des lettres, vous me donniez directement des conseils d'aîné, et vous ajoutiez : « Il y a longtemps que je n'ai éprouvé à la lecture d'un volume autant de plaisir... » Une telle phrase, de l'auteur de* Crime d'amour *et du* Disciple, *et plus encore, peut-être, les remarques qui l'accompagnaient, qui la restreignaient, c'est de quoi exalter un débutant.*

En souvenir de l'accueil que vous fîtes à mon premier ouvrage, en gratitude de cette sympathie ancienne et de l'amitié qui l'a suivie, — une de ces amitiés qui, pour un cadet, sont un honneur et un réconfort, — permettez-moi de vous offrir ce roman avec l'espoir que, portant la trace des jours écoulés, il sera moins indigne de votre attention.

Dès votre première lettre, vous me signaliez l'importance, pour l'historien des mœurs, de rechercher sous les faits les lois essentielles de la vie. Toujours vous avez recommandé, en premier lieu, au romancier de se soumettre à l'objet de son observation. Mais les faits, dans leur vérité, dans leur brutalité, ne sont que des signes. Comme ces fruits que leur enveloppe défend, il faut les ouvrir, pour ainsi parler, afin de connaître la part d'humanité qu'ils renferment, qu'ils signifient. Alors apparaît, sous les agitations, ce qu'il y a en nous, c'est-à-dire dans l'homme vivant en société, de permanent, de durable, d'éternel.

Il me semble que, si quelque lien rattache mes romans les uns aux autres, ce lien serait le sens de la famille. Le vieux thème des tragédies domestiques a mes préférences. Nos maîtres anciens qui l'ont si souvent traité ne l'ont pas épuisé. De la pierre du

foyer, ils faisaient le symbole de la solidité des races, et ils vouaient des divinités spéciales à l'entretien de ce feu sacré. Vénus même, malgré sa fatale puissance, n'avait pas facilement raison des humbles dieux lares. L'amour, chez les Grecs, trouvait en face de lui cette force tranquille et redoutable de l'ordre, innée dans le cœur de toute femme bien née et de santé normale. Ainsi Hélène, après la chute de Troie et la mort de Pâris, reprend-elle avec sérénité le cours de ses occupations ménagères et parle-t-elle de son passé orageux avec la simplicité et l'éloignement qu'on met à se souvenir d'une maladie. L'amour romantique cherche son refuge dans la mort. Nos réalistes classiques le lui font rencontrer dans la vie, en l'acceptant.

Cette persistance du goût de vivre, même après le plus bel amour, permet de réparer les ruines que la passion, bien souvent, entraîne. C'est une tâche malaisée de ranimer la flamme d'un foyer sur quoi nul n'a veillé. Construire est déjà une lourde charge, mais construire est plein d'allégresse. Rebâtir demande plus de peine et ne va pas sans mélancolie. Les paroles qui suppriment l'irréparable, les paroles qui effacent comme la neige tombée sur les empreintes des pas, Dieu s'est réservé de les prononcer. C'est pourquoi le véritable pardon ne peut venir que de la

partie divine de nous-mêmes. Tout autre pardon ne saurait qu'avilir. C'est ici l'histoire d'une de ces reconstructions, — ou, pour employer un terme de la Crise, *d'un* bonheur blessé...

Un soir de l'été dernier je redescendais sur une vallée de Savoie. Je promène en montagne mes rêves et mes contes après que la réalité m'en a fourni la matière. Ils me tiennent compagnie et s'orientent d'eux-mêmes vers un dénouement. Quelquefois je les conduis assez haut. Ce soir-là je cherchais un gîte que j'avais hâte de découvrir : j'avais faim et j'étais las. Un toit que j'aperçus me réjouit le regard. Je me précipitai et je heurtai à la porte.

Un homme vint m'ouvrir, qui portait sur lui cette détresse spéciale à ceux dont la négligence ne provient pas de la misère, mais de l'abandon de soi, de l'installation dans la défaite voulue, acceptée, presque recherchée. Les habits n'étaient pas usés, mais ils ne tenaient plus et ils n'avaient jamais dû être brossés, ni raccommodés. La barbe était hirsute et malpropre. Cependant le visage n'avait pas de rudesse.

Il me considéra de ses yeux tristes, sans hostilité, avec indifférence. Je lui expliquai ma fatigue. Justement il avait son repas devant lui, sur une table

boiteuse : un repas froid, plus que frugal, du pain et du fromage de chèvre. Moi qui comptais sur une bonne soupe chaude, bien endormie sur le feu! Mais il n'y avait pas de feu. Il m'offrit ce qu'il avait et il ajouta :

— Ici, il n'y a rien. C'est pas une maison.

C'était mon avis. Mais, par politesse pour mon hôte, je protestai :

— Qu'est-ce qui vous manque?

— Ce qui manque? du feu, pardi.

— Allumez-en.

— Je rentre trop tard.

— Vous n'avez donc pas de femme?

— J'en avais une. Je n'en ai plus.

— Elle est morte?

— Non.

Ce non *fermait la conversation. Après un silence il se leva et me donna congé :*

— Plus bas, il y a de vraies maisons. Vous serez mieux.

Je partis et, plus bas, je découvris en effet un tout de chaume, un vrai *toit, comme aurait dit mon homme, un toit d'où sortait un filet de fumée bleue. J'entrai et je trouvai tout un monde : le mari, la femme, les enfants, autour d'un brasier clair dont les flammes léchaient une marmite noire pendue par*

un crochet de fer. Sans tarder on m'invita, selon l'ancienne coutume de Savoie. Amusé et égayé par le rire des mioches, je m'informai du solitaire qui habitait plus haut. On m'expliqua que sa femme était partie avec un contrebandier. Un jour elle était revenue, mais il avait refusé de la reprendre. Alors elle était retournée dans son pays, et l'on n'en avait plus de nouvelles.

— Dans son pays?

— En Italie. Ce n'était pas une femme de chez nous...

Ainsi ai-je appris qu'une maison n'est pas une maison sans un panache de fumée. Autrefois ne dénombrait-on pas les villages par le chiffre des feux? Et chaque feu, c'est une famille.

L'art s'éloignerait bientôt de la réalité, tomberait dans le faux et le romanesque, s'il ne s'intéressait pas à la flamme du foyer. Dans les grandes villes, les maisons sont trop hautes et les fumées se confondent dans un brouillard qui obscurcit l'air et les idées. A la campagne, le soir, on se rend mieux compte...

Après Balzac, mon cher maître et ami, vous nous avez montré dans la famille la véritable cellule sociale. Je voudrais qu'en lisant ce livre, dont je

vous prie d'accepter l'hommage, vous goûtiez la satisfaction qu'on éprouve, lorsqu'on aime la chaleur de la vie, devant le spectacle d'un feu à demi éteint qui se rallume.

HENRY BORDEAUX.

Paris, ce 10 janvier 1912.

LIVRE I

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

En te voyant céder à ta nature, ne crois pas que je t'aimerai moins, oh! non, et peut-être même, qui sait! je t'aimerai encore davantage.

(BYRON, *Sardanapale.*)

LA NEIGE SUR LES PAS

I

La rue de Franqueville, qui rejoint l'avenue Henri-Martin à l'orée du bois de Boulogne, a été ouverte dans ce parc de la Muette qui fut un des joyaux de Paris et qui, même réduit dans ses proportions, demeure aujourd'hui encore, avec ses pelouses, rivales des jardins du Ranelagh dessinés par Marie-Antoinette, avec ses allées profondes au bout desquelles on aperçoit l'ancien rendez-vous de chasse royal, une réplique en miniature de Chantilly ou de Versailles. Elle longe la nouvelle clôture grillée et garnie de lierre, de sorte qu'elle n'est bordée de maisons que d'un seul côté, et même pas entièrement : comme un fleuve dont on n'a pas canalisé les eaux, elle paraît occuper çà et là des espaces libres, des terrains vagues où des arbres, vestiges de la beauté d'autrefois, jouissent, condamnés à mort, de leurs derniers soleils.

La plupart de ces maisons qui la bordent, récemment construites, portent sous le bandeau une même signature : *Marc Romenay, architecte.* Dans un temps où l'art de bâtir, pour avoir prétendu se soustraire à la lente influence du temps et ne relever que de soi-même, selon la mode, s'est trouvé privé d'invention et a dû retourner, sous peine d'extravagance, aux formes du passé, Marc Romenay conquit une réputation parmi ceux qui utilisèrent adroitement cette retraite. Il sait combiner le Louis XVI, si aimablement décoratif, avec les exigences modernes, l'enrichir de balustrades et d'encorbellements, l'ouvrir, l'aérer, lui donner, avec de petites dimensions, l'illusion de l'espace, le préparer à recevoir des ameublements anglais en bois clair, docilement imités de Chippendale et d'Adams, l'approprier enfin à des existences qui ont horreur d'être brutalisées ou enfermées et qui détestent pareillement ce qui blesse les sens et ce qui invite au retour intérieur : curieux rapprochement qui nous apparente à cette insouciante veille de la Révolution dont un historien a dit qu'*elle enveloppait dans un parfum de roses mourantes les élégances de ses derniers instants.*

Le promeneur qui s'aventure dans la rue de

Franqueville, habituellement si déserte qu'on pense la découvrir, ne manque pas de remarquer un hôtel à deux étages dont la façade reculée est précédée d'un jardinet. Les lignes droites et pures du corps de logis, le toit en terrasse, sont inspirés sans doute du petit Trianon, mais il y a tant d'ornementations et de surcharges qu'on l'oublie, et aussi tant de baies et de fenêtres qu'on se demande où sont les murs de soutènement. Marc Romenay s'est réservé cette habitation. Il ne rentre guère chez lui sans la considérer avec une certaine complaisance, de ses yeux tristes. Le drame intime qu'il a traversé n'a pas modifié sensiblement son caractère et son visage, déjà graves par nature, et qui ont toujours contrasté soit avec son genre de vie assez mondain, soit avec les recherches d'un art plus préoccupé des plaisirs de société que de la vie de famille dans l'aménagement intérieur d'un appartement.

Ce jour-là, un jour chaud de juillet, il s'arrêta même pour mieux regarder. N'était-ce pas le plus joli tableau du monde? Le soleil, qui commençait de décliner, caressait si vivement les tons blancs, trop crus, trop neufs, de la villa, qu'ils en paraissaient roses à travers la vibration

de la lumière. Au pied de l'escalier le minuscule parterre était si fleuri de cannas rouge feu qu'il ressemblait à un bouquet de fête, offert à qui? mais à une fillette aux cheveux bouclés et dorés qui riait et criait sur un balcon du premier étage, en agitant ses petits doigts qui déplaçaient des rayons de clarté :

— Bonjour, papa!

Un enfant qui joue sur le balcon d'une maison, de sa maison, de la maison que par chance on a pu construire et disposer selon son caprice pour en faire son foyer, quel spectacle plus frais, plus doux, plus reposant après une journée de travail, et aussi plus exaltant puisqu'il résume la joie de créer? Il n'y manque, pour sa perfection, qu'un profil de jeune femme, un peu en arrière, dans l'ombre de la croisée. Quelqu'un se montra, mais ce ne pouvait être que la vieille gouvernante.

A ce gentil salut, Marc Romenay répondit de la main, sans sourire. Il avait toujours été peu communicatif : pourtant, la seule vue de sa petite Juliette le pouvait maintenant délasser, comme une goutte d'eau pure désaltère momentanément.

Il se hâtait de monter l'escalier pour la re-

joindre, quand le valet de chambre l'arrêta et lui remit le courrier avec cette remarque :

— Il y a un télégramme, un télégramme arrivé depuis plusieurs heures.

L'architecte prit négligemment le paquet. De personne il n'attendait de nouvelles, et il avait bien le temps de songer à sa profession. Juliette s'agitait déjà au sommet des marches. Il l'enleva à bout de bras et la porta dans la pièce restée ouverte qui servait à l'enfant de salle d'étude.

— Eh bien, madame Acher, dit-il en entrant avec son précieux fardeau, êtes-vous contente d'elle?

— Mademoiselle, répliqua la gouvernante, vit sur cette galerie. On ne peut pas la fixer.

Marc Romenay considéra sa fille avec solennité, pour la gronder, puis il fit des yeux le tour de la chambre et, mieux renseigné, il hésita. Dedans, il semblait qu'on était dehors. Tranquillement le parc de la Muette pénétrait par la fenêtre — une fenêtre qui tenait toute une paroi — et se reflétait par surcroît dans une glace. La table et les chaises blondes, ainsi entourées de verdure, paraissaient posées dans un jardin pour quelque dînette improvisée. Le moyen de se pencher sur des cahiers ou sur des livres!

— Il est bien inutile d'aller sur le balcon, expliqua-t-il, résigné.

Et il demanda, presque maternellement :

— As-tu goûté?

— Oui, papa.

— Elle a laissé la moitié de sa brioche, expliqua encore la bonne Mme Acher, toujours préoccupée de son élève.

Il s'inquiéta de ce manque d'appétit, beaucoup plus important en somme que la distraction dont on se plaignait tout à l'heure.

— Écoute, reprit-il, apprends vite ta leçon et nous sortirons ensemble.

Mais la paresseuse refusa de se laisser prendre à cette belle promesse :

— Oh! fit-elle avec une moue désenchantée, vous dites toujours ça et, quand je suis prête, c'est papa qu'on va chercher, et c'est papa qui ne vient pas.

— Ce soir, j'irai. Nous sommes aux plus longs jours. Nous pousserons jusqu'aux lacs. Et tu auras faim pour le dîner.

— Sûr? sûr? sûr? jeta l'enfant comme des notes piquées. Alors, madame, vite les noms des capitales.

Et sur un fracas de *Berlin, Saint-Pétersbourg,*

Vienne, Marc Romenay quitta la place pour gagner son cabinet de travail, non sans un retour sur le blâme qu'il avait encouru au sujet de ses velléités paternelles. Comme c'était bien cela ! Il arrivait chargé de projets comme de jouets à distribuer et, quand le moment venait de les réaliser, d'autres soins l'accaparaient. Il avait cru pouvoir remplacer l'*absente,* et le plus souvent, comme la plupart des pères, il se contentait d'intentions. Cette fois, il subordonnerait toutes choses à la promenade de sa fille. Rien ne pressait davantage, rien ne lui tenait davantage au cœur. Et hâtivement, afin de s'en débarrasser au plus tôt, il éparpilla le courrier sur son bureau déjà encombré de maquettes et de plans et il déchira le pointillé du télégramme qui, sans doute, lui réclamait ou lui fixait un rendez-vous d'affaires. Il ne pouvait pas en soupçonner le contenu, il croyait son cœur mort : au choc qu'il reçut il reconnut son erreur. Le papier bleu renfermait ces deux lignes que ses yeux absorbèrent d'un trait :

Madame Romenay mourante hospice Grand-Saint-Bernard désire vous parler ; si consentez la revoir, venez immédiatement, heure presse.

Suivait la signature inconnue : *Dornaz, prieur.*

Avec une autorité singulière, insinuante, inévitable, la douleur s'emparait de lui, malgré lui, coulait dans le sang de ses veines, envahissait son cerveau, et ce fut contre cette mainmise que, dans le premier mouvement qui accompagna l'intelligence d'un texte si clair, il se révolta. Que lui importait ce drame qui s'achevait si loin de lui? De quel droit sa femme rentrait-elle dans son existence après qu'il l'en avait chassée? Elle pouvait bien mourir, puisqu'elle l'avait trahi.

Mais, cet orgueil et cette indifférence de façade, il les sentait s'écrouler devant la pensée toute-puissante, devant la certitude de la mort. Trois fois cette certitude était soulignée, avec une insistance qui écartait le doute : *Mme Romenay mourante... venez immédiatement... heure presse...* Il chercha sur la dépêche l'heure de départ : onze heures. L'agonie durait depuis le matin. Se prolongerait-elle après le coucher du soleil? La force de résistance permettrait-elle à la malade d'attendre le lendemain, ou même le surlendemain? Combien de temps exigeait au juste ce voyage qu'*on* lui réclamait? Machinalement, pour écarter des réflexions trop lourdes, pour retarder une décision, il prit dans sa bibliothèque — cela n'engageait à rien — un guide suisse,

celui-là même qu'il avait consulté avec *elle,* il y avait un peu plus d'un an, lorsqu'ils cherchaient ensemble une villégiature dans la montagne. La montagne? elle en avait contracté alors la passion. Libre, elle avait dû s'y abandonner avec cette témérité, ce goût du danger qui s'emparent de ceux dont l'existence régulière est rompue. Ce mal foudroyant qui la frappait au Grand-Saint-Bernard, ce ne pouvait être qu'un accident. Sans doute, on l'avait ramassée dans la neige, à demi brisée. Oui, ce devait être cela. Mais sans doute aussi elle était accompagnée, *l'autre* était là. Non, non, il ne pouvait ni ne devait la rejoindre.

Le Bædeker le renseigna sur les distances. Pour gagner l'hospice, il fallait quitter à Martigny la ligne du Simplon, et compter une bonne journée de voiture : près de cinquante kilomètres, et deux mille mètres de changement de niveau. Il ouvrit le grand Indicateur : le Simplon-Express partait à huit heures du soir, il s'arrêtait à Lausanne à six heures le lendemain matin, une heure plus tard à Martigny. Un jour tout entier le séparait d'elle, s'il cédait à son appel suprême et consentait à la revoir. La revoir, à quoi bon et pourquoi? Une troisième fois il

relut le télégramme. Vraisemblablement il n'arriverait pas à temps.

Et s'il partait néanmoins? On ne sait pas ce que peut durer encore une vie vacillante. On recule, on hésite, on s'arrête quand la mort est déjà là, seule irréparable. Que réclamait-on de lui, sinon une parole de paix, le pardon? Les refuserait-il à une moribonde qui en avait besoin avant l'anéantissement définitif ou le mystérieux passage? Ce n'était là, en somme, qu'une formalité que le passé exigeait de lui. Quel que fût son ressentiment, pouvait-il s'y soustraire sans inutile cruauté? Ces réconciliations du dernier moment ne sont-elles pas dépourvues de sens? Comment, dès lors, refuser de jouer son rôle dans une parade funèbre sans importance véritable et qui ne demandait qu'un peu de pitié? Ainsi une résolution nouvelle, peu à peu, se prenait d'elle-même en lui, et comme en dehors de sa volonté.

Pendant qu'elle était la plus forte, il rédigea machinalement sa réponse : *Prieur Dornaz, hospice Grand-Saint-Bernard. Arriverai demain soir, prévenez malade. Romenay.* L'enverrait-il? Il ne savait pas encore. Il fut tenté d'ajouter quelques autres mots qui eussent fait prévoir sa conventionnelle magnanimité, mais il redouta les inter-

médiaires. Surtout, que personne ne fût mêlé à cette misère conjugale! Puis il se hâta de sonner le valet de chambre pour donner des ordres qu'il croyait n'être pas encore certain de donner, et que la venue du domestique rendit obligatoires : porter le télégramme, remplir la valise de vêtements chauds, à cause de l'altitude, avancer l'heure du dîner, prévenir le chauffeur de tenir prête l'automobile.

Ayant ainsi tout combiné pour le départ, il se trouva débarrassé de ces soucis matériels qui, dans les catastrophes, nous détournent de penser et permettent à notre organisme trop secoué de se calmer, de s'acclimater, de se subordonner au malheur. Sa détermination l'étonnait, comme s'il n'avait pas eu à la prendre. Et, fatigué de l'avoir prise, il s'abandonna à sa mémoire qui lui restitua d'anciennes images. Fut-il effrayé de ses souvenirs? Il voulut se lever, marcher, et il fut surpris de chanceler comme s'il avait reçu une blessure. Son désarroi moral était donc bien profond, pour qu'il en éprouvât physiquement le contre-coup? Énervé, troublé devant la perte de son habituelle possession de soi-même, il sortit du cabinet de travail, sans bien savoir où il irait. Sur le palier, une petite voix limpide égrenait

avec rapidité un chapelet de noms : *l'Espagne, capitale Madrid; le Portugal, capitale Lisbonne...* Juliette, impétueusement lancée dans sa leçon, traversait au galop l'Europe. Tout à l'heure, dans quelques instants, elle réclamerait sa récompense. Et sa mère mourait. Mais, pour elle, n'était-elle pas déjà morte?

Thérèse mourait : ces deux mots se mirent à retentir à ses oreilles avec un bruit de cloches. Pressé par eux, il se réfugia dans une pièce hermétiquement close dont il ouvrit les persiennes. C'était la chambre de sa femme, une de ces chambres modernes, laquées, polies, vernissées, tout un côté béant pour recevoir la lumière, meublées avec un raffinement qui a prévu l'usage du moindre recoin pour l'embellir et qui a si bien tout prévu qu'aucune place n'est réservée à la fantaisie, à la tendresse, à l'intimité, chambres luxueuses, claires et anonymes où il est devenu impossible de rien changer, et qui ne portent la marque d'aucune personnalité, d'aucune présence, chambres de parade, de gaieté, de plaisir, impropres à la méditation, au recueillement, au rêve, au deuil. Elle parut s'étirer d'un long sommeil sous les atteintes obliques du soleil qui perçait les branches des arbres. La solitude jetait

par-dessus la rue un pont de la fenêtre au parc de la Muette. Qu'était venu chercher là Marc Romenay, sinon le passé, le passé qui de la mort allait recevoir un caractère définitif?

Comme c'était joli, et neuf, et harmonieux autour de lui! Pourquoi tant de grâce lui paraissait-elle injurieuse? N'avait-il pas lui-même, avant et pour son mariage, bâti cet hôtel, commandé son ameublement, adapté chaque objet à sa place avec un art minutieux? Et quand, au retour du voyage de noces, il avait conduit sa jeune femme dans l'appartement qu'il lui avait dédié avec tant de ferveur, afin de la surprendre éblouie et palpitante, — car elle n'était pas habituée à un tel luxe et il désirait goûter sa surprise, — elle avait dit avec une petite moue satisfaite et il entendait encore sa voix un peu chantante : « Oh! c'est trop beau. Vous m'avez trop gâtée... » Mais quelques instants plus tard, après en avoir fait le tour, après s'être extasiée sur tant de commodité et d'agrément, tout à coup elle s'était arrêtée dans sa promenade de propriétaire, et timidement elle avait demandé : « Alors, on ne peut rien déranger, ici? » Loin d'en sourire, il avait vu là un blâme. Pourtant cette petite critique, murmurée avec gentillesse, n'était-elle

pas exacte? Il avait songé à tout, excepté à la laisser disposer des choses à son gré.

Un matin, elle avait arrêté une mendiante qui passait au lieu de se contenter de lui donner l'aumône. Et leur étrange dialogue lui revint, textuellement : « Ça me fait plaisir de vous voir, assurait Thérèse. Il y a longtemps que je n'en ai pas vu. — Et de quoi? — Des pauvres. Ici, il n'en passe jamais. — Je repasserai, madame, vous êtes bien bonne. C'est *chouette,* chez vous. — Voulez-vous voir? — Oh! non. — Allons, venez. » Et elle avait conduit la vieille dans toute la maison, et finalement lui avait annoncé : « Vous savez : quelquefois, j'ai bien envie d'être pauvre. » La mendiante avait ri. Les plaisanteries des riches, ça amuse les mendiants au lieu de les fâcher. Mieux vaut leur en épargner l'insolence. Mais pourquoi, devant ce rire, Thérèse était-elle demeurée sérieuse? Elle supportait fort allégrement les avantages de la fortune, mais au fond elle n'y tenait pas tant que ça. De les perdre, puisqu'elle les avait perdus, au moins en partie, elle n'avait pas dû ressentir une bien grande privation.

Pourquoi se rappelait-il de préférence ces petites scènes qui ne la diminuaient pas, et pour-

quoi en tirait-il une sorte de malaise attendri? Après la rupture, bien souvent, revenant malgré lui en arrière, il eût préféré la savoir morte. Maintenant qu'elle était mourante, morte peut-être, il se demandait si la souffrance de la savoir vivante ne recélait pas, dans sa cruauté, quelque secrète douceur.

L'aimait-il encore? Il écarta cette question importune. Qu'il l'aimât ou non, il n'était pas de ces lâches que leur cœur entraîne aux pires faiblesses. Puisque les circonstances exigeaient cette compassion de la dernière heure, il jouerait la comédie du pardon, il s'en irait au Saint-Bernard porter ce viatique. Jamais, autrement, il n'eût consenti à la revoir. Jamais, jamais, et même ce départ...

La revoir? Dans quelques heures il la reverrait. C'était le point fixe autour duquel il tournait, attiré vers lui par mille liens qui se resserraient peu à peu. Instinctivement il chercha une photographie, un portrait. Il n'y en avait plus dans *sa* chambre, il n'y en avait plus dans toute la maison. Quand nous suspendons aux murs les chers objets de notre bonheur, nous pensons que ce bonheur nous est bien acquis puisque nous l'avons possédé. Il a existé : rien ne pourra nous

le ravir. Et notre passé même n'est pas certain : il demeure en état de dépendance. Nous ne pouvons être sûrs d'avoir été heureux autrefois que si nous le sommes encore. Et ce que la trahison contient de pire, ce n'est peut-être pas son mal présent, mais l'atteinte qu'elle porte à ce passé dont elle fait un amas de ruines.

Le visage qu'il cherchait et qu'il redoutait, Juliette ne lui en offrait-elle pas tous les jours la ressemblance? Les cheveux d'abord, fins et légers, plus clairs pourtant que ceux de sa mère, — oh! les cheveux admirables de Thérèse, si souples, si vivants, si difficiles à rassembler, et de la couleur des châtaignes avant la maturité, quand elles commencent à se teinter de roux! — et surtout les yeux, de ces yeux bruns de blonde qui ont tant de câlinerie et de profondeur, et comme la douceur sauvage des étangs cachés dans les bois quand le soleil les visite. L'enfant avait l'ovale plus allongé, le menton plus ferme, un ensemble de traits plus décidé qu'elle tenait de lui. Mais pourquoi ces comparaisons? Et voici que l'image de l'infidèle, maladroitement évoquée, se précisait, s'agrandissait, comme ces silhouettes qui, du bout d'une allée, surgissent, s'avancent et grandissent à vue d'œil.

Pour la fuir, il quitta cette chambre trop réveillée dont les glaces, agitées de lumière, semblaient pouvoir la refléter encore, et il regagna son cabinet de travail. D'un tiroir fermé à clef il tira un paquet de lettres froissées. Avec ce témoignage il nourrissait son mépris et sa haine. Longtemps il les avait quotidiennement alimentés, et peu à peu il avait obtenu une sorte de calme, comparable à la convalescence après la maladie. Pour guérir, il avait usé du remède héroïque recommandé aux forts : au lieu de se distraire de son mal, s'y plonger, s'y abîmer, s'en saturer. Alors on s'aperçoit qu'on vit quand même, et qu'il le faut, et qu'il y a d'affreux beaux jours. Parmi les lettres qu'il tenait et qu'il connaissait trop bien, il fit rapidement un triage. Celles qui ne lui appartenaient pas, qu'il avait dérobées pour en extraire tout le poison de la certitude, il les replaça sans les déplier, comme si le sentiment de l'irréparable lui commandait un nouveau respect. Il ne garda que les deux qui lui étaient adressées et qui contenaient un aveu et une supplication. Celles-là, bien qu'il les pût recomposer de mémoire, comme les doigts sur le piano retrouvent un air trop connu, il s'imposa de les relire.

La première était datée d'une pension de famille de l'avenue Mozart où sa femme s'était réfugiée le soir qui avait suivi la rupture. Elle commençait par des sanglots, des plaintes, des gémissements, des prières, pathétiques dans la monotonie de leur répétition. Puis elle devenait un plaidoyer, elle implorait une grâce :

... Non, ce n'est pas possible, Marc, tu ne m'as pas chassée pour toujours! Tu n'as pas su, tu ne sais pas l'horreur de n'avoir plus d'enfant, plus de mari, plus de toit, plus rien, et de perdre tout cela à la fois. Je n'ai pas de feu, et j'ai froid, j'ai faim, j'ai peur, toute la nuit s'est abattue sur moi. J'appelle Juliette dans mon cœur et elle ne peut pas m'entendre. Aie pitié, comme on a pitié d'un pauvre, si tu ne m'aimes plus. Si tu m'aimes, écoute-moi pleurer. Pour ma souffrance et pour mon repentir, pardonne-moi.

J'ai accepté tes durs reproches en baissant la tête. Je n'ai rien nié, et même j'étais soulagée de ne plus mentir. Cela m'a toujours été si pénible. Mais ne me crois pas si coupable. En huit ans de mariage, as-tu donc appris si mal à me juger que tu m'attribues tant de bassesse et tant de perfidie? Je n'en puis supporter la honte. Ah! comprends-moi mieux, je t'en prie. Et

puis, il le faut. On n'a pas le droit de condamner ainsi. Comment sont les autres femmes, je ne le sais pas, et sans doute elles savent mieux que moi se diriger vers le bien ou le mal. Mais moi, je suis toute faible, et pas la même tous les jours, et pas en hiver comme au printemps. Je n'ai jamais voulu te trahir. Sur notre fille, je te le jure, et tu peux me croire. On fait le mal sans bien savoir, et parce qu'il vous trompe le premier. J'avais besoin d'être protégée et soutenue, et tu ne t'en es pas inquiété. Tes occupations t'absorbaient, et moi, j'étais là. Oh! je ne vais pas me retourner contre toi. Ma faute, je la sais trop bien. Tu m'avais tout donné, et moi pas grand'chose, seulement mon cœur trop ardent que tu n'as pris qu'à moitié. J'étais sans fortune et sans sécurité d'avenir, et tu as fait de moi ta femme. C'était très beau, c'était trop beau, et sans doute ce n'était pas trop de ma vie pour te montrer ma gratitude. Je t'avais donné mon amour, et toi aussi, rappelle-toi, tu m'aimais. Seulement, ta tendresse, ce n'était pas la même chose. Je crois que je t'avais plu, parce que j'étais un petit être farouche, bien différent des femmes de Paris que tu avais connues. Mais tu n'as pas mis bien du temps pour m'apprivoiser, pas assez peut-être. Tu as toujours été si occupé, si pressé. Alors il y a des côtés de moi que

tu n'as jamais explorés. Peut-être aussi qu'ils n'en valaient pas la peine. Je ne dis pas ça pour m'excuser, mais pour t'expliquer, vois-tu. Et puis je n'avais pas l'habitude de Paris. A Paris, on n'est pas protégé, on n'est pas soutenu. Il semble que Dieu est si loin qu'on ne peut pas y penser. On est tout étourdi de ce qu'on voit, de ce qu'on entend. Il semble qu'il n'y a rien de défendu. Les livres, le théâtre, tout nous le dit, et les femmes que nous voyions, et qui ne se gênaient guère, rien ne les atteint jamais dans leur tranquillité. On ne réfléchit pas, et quand on réfléchit, ce n'est rien que sur l'amour. Lui seul retient encore dans une existence qui court comme un train, sans qu'on puisse s'arrêter, admirer quelque chose ou dire une prière, ce qui est un soulagement quand on a le cœur trop sensible comme je l'ai. Alors cela s'est fait sans que je m'en doute. C'est la vérité, je te jure. Il est venu à moi de bonne amitié. L'été dernier, nous avions couru ensemble des dangers dans la montagne, quand nous étions tous à Riffelalp. Cela attache plus qu'on ne croit. Et surtout, il était malheureux. Toi, tu es si fort, et tu vas droit devant toi. Je n'ai jamais pu croire que mon amour ajoutait grand'chose à ta vie si bien organisée. Il m'assurait que c'était toute la sienne. Ah! c'est bien sûr que j'aurais dû te le dire, mais on

n'ose pas dire ces choses-là, surtout quand on ne sait pas bien si l'on aime, et quand on pense qu'il n'arrivera jamais rien de grave. Cela est arrivé, et je n'en ai pas eu de joie. Je l'ai aimé dans la frayeur. Maintenant, si tu veux, ce sera fini, fini pour toujours. Il comprendra, il s'en ira loin. Reprends-moi, Marc, pardonne-moi, je ne tiendrai pas de place dans ta maison, je ne m'occuperai que de Juliette, tu m'apercevras à peine, et seulement quand tu voudras. Mon ami, mon ami, je t'en supplie, souviens-toi de notre tendresse, sois bon, sois généreux, ouvre-moi demain quand j'irai. Il me semble qu'il y a si longtemps que je n'ai pas embrassé ma fille. Et puis, je n'en peux plus, aie pitié, aie pitié de ta femme.

THÉRÈSE.

Cette lettre demeurée sans réponse, dont il ne mettait pas en doute la sincérité, — à quoi bon? — il n'avait jamais pu la relire sans se révolter contre la fausse compassion qu'elle excitait encore en lui, et sans reprendre une à une ses réponses à de si faibles arguments sentimentaux. Oui, Thérèse, il y consentait, était exempte de perfidie et de bassesse. Pourquoi la charger inutilement? Être juste envers elle ne suffisait-il pas? Reniait-elle son coupable amour? Elle offrait d'y

renoncer par tendresse maternelle, pour reprendre sa place, par esprit de soumission, par soif de repos, mais elle n'en distinguait pas toute l'offense : de véritables remords, elle n'en montrait pas. Et comment croirait-il à cette fataïité des passions, excuse commode de tous les esclavages et de toutes les sensualités? Elles annoncent leur venue, elles n'apparaissent pas dans toute leur puissance. Il y a toujours une heure où il est aisé de les écarter, ne serait-ce qu'en les fuyant. Pourquoi Thérèse n'avait-elle pas eu le courage de se confier à lui? Même sans confidences, sans aucunes scènes romanesques, une femme ne sait-elle plus réclamer de son mari plus d'attention et de sollicitude, surtout d'un mari dont elle n'a jamais reçu que des gages de bonté, à qui elle ne trouve à reprocher que ses occupations et sa gravité, quand le désœuvrement est la cause directe de tant de divisions et de trahisons? Et pourquoi lui rappelait-elle, si peu délicatement, des différences de fortune qu'il ne lui avait jamais fait sentir? Elle avait cessé de l'aimer : ainsi se découvrait-elle des griefs imaginaires. Elle avait cessé de l'aimer : que faire à cela? Si elle avait à se plaindre de lui, que ne se plaignait-elle *avant?* Si elle tenait si fort à sa fille, que ne s'était-elle

réfugiée dans cette affection quand elle se débattait contre un indigne amour? Se laisser attendrir, lui céder, consentir à un impossible pardon, s'engager à un oubli plus impossible encore, ce n'eût été qu'une déplorable lâcheté. Sans doute, bien des ménages désunis reprenaient la chaîne commune, mais ils transformaient le mariage en une association d'intérêts, où ils ne trouvaient plus à mettre en commun que le mépris dans la volupté. Il avait refusé de descendre à ce degré, de connaître cet avilissement. Seule sa fille, un instant, l'avait troublé dans sa fermeté. Ce soir-là, ce soir tragique, elle réclamait sa maman avec tant d'insistance, sa maman dont elle n'avait jamais été séparée. Comment la rendrait-il à demi orpheline? Devrait-il la disputer devant des juges, comme une pauvre chair qu'on écartèle? Mais sa mémoire lui représenta Thérèse au retour de ses courses en ville, embrassant l'enfant de ses lèvres gonflées de baisers étrangers, de ses lèvres pleines de mensonges...

Ainsi avait-il refusé de la recevoir.

Le surlendemain il se battait avec son amant André Norans, et le blessait grièvement au côté, d'un coup d'épée. On crut d'abord les jours de celui-ci en danger, mais la blessure se

cicatrisa, mieux et plus tôt qu'on ne l'espérait.

André Norans, marié lui aussi, avait, la veille de cette rencontre qui provoquait un scandale, quitté son domicile et rompu avec sa femme. Transporté dans l'appartement qu'il avait loué en hâte tout meublé, il y avait été rejoint et soigné par Thérèse qui, le croyant perdu, ne voulait pas l'abandonner. De là elle avait envoyé la seconde lettre que Marc Romenay relut :

Ce malheureux duel a mis l'irréparable entre nous. On l'a rapporté mourant. Il était seul, il m'appelait. Comment n'y serais-je pas allee? Je n'ai pas reflechi, j'ai couru. Si vous aviez été blessé, n'aurais-je pas forcé votre porte? Quelle que fût l'issue, j'étais déchirée. Pourtant je vous avais offert de vous revenir entièrement, avec mon repentir et ma bonne volonté. Mais vous m'avez jetée dehors comme un chien, et vous avez voulu vous venger sur un autre. Ah! toutes mes puissances d'aimer sont maintenant devenues puissances de souffrir. Je n'ai pas une pensée, pas une place qui ne soient douloureuses...

Il vivra, et sa mort, si vous l'aviez tué, ne nous aurait pas davantage séparés que sa vie. Maintenant je ne puis plus rentrer dans votre existence. Vous

demanderez, vous obtiendrez le divorce, je ne me défendrai pas, à quoi bon? et qu'aurais-je à dire? et vous garderez Juliette. Peut-être bien qu'on me permettrait de la voir de temps en temps. J'ai été une bonne mère, et il n'y a rien à me reprocher à cet égard. Mais plus tard, elle ne comprendrait pas que nous ne vivions pas ensemble, et puis elle comprendrait trop. Je pensais vous la réclamer, vous l'arracher, mais j'ai tant peur de lui faire mal! Je n'ai jamais voulu faire de mal à personne, je n'ai pas vu l'abîme où je suis tombée, je ne suis pas bien de force à me débattre dans les lois et les affaires de justice. Et, quand j'ai bien pleuré, j'en arrive à envisager une chose épouvantable, mais qui vaut encore mieux que nous disputer notre enfant. Je ne veux pas que ma faute retombe sur elle. Gardez-la toute, soignez-la, puisque à moi on me la mesurerait toujours, tandis qu'à vous on ne la mesurera pas. Votre mère qui me témoignait un peu d'amitié vous aidera à l'élever. N'oubliez pas qu'elle est délicate de la gorge, et qu'il faut bien la couvrir quand elle sort, et la laisser un peu couverte après son retour afin qu'elle ne se refroidisse pas. Oh! ne plus sentir sa petite joue chaude, ne plus voir ses yeux si confiants, ne plus entendre ses petites phrases et sa voix! C'est un supplice bien pire que la mort. Pourtant,

vous voyez, je vous fais ce sacrifice. Je le fais, parce qu'il me semble que c'est préférable pour elle. Elle est si sensible et si précoce que nos inimitiés la briseraient. Promettez-moi de maintenir en elle mon souvenir, de ne pas m'éloigner de son cœur, moi qui serai toujours loin. Vous me devez bien cela, quand j'ai le cœur en lambeaux. Vous ne connaissez pas ce que c'est qu'une mère, si vous croyez que quelque chose au monde peut lui remplacer son enfant. Adieu, adieu, je ne veux pas me relire, car je n'enverrais pas cette lettre. Je crois que je fais bien en l'envoyant. Dieu me pardonnera en me voyant si malheureuse, et vous, puissiez-vous ne jamais regretter ce que vous avez fait de moi...

THÉRÈSE.

A cette lettre-là, dont l'accent l'avait involontairement remué, et plus profondément qu'il ne se l'avouait à lui-même, il avait répondu simplement quelques mots sous une forme quasi impersonnelle. Sa douleur, nul n'en avait reçu confidence. Il approuvait sa femme d'épargner à Juliette les tristesses de leur séparation, lui promettait en revanche de veiller sur l'enfant, d'entretenir en elle le culte maternel, et même s'engageait à faire communiquer chaque mois des

nouvelles par la gouvernante. Que pouvait-il davantage? Il avait chargé son notaire de régler au mieux la situation de Mme Romenay, mais celle-ci refusait toute assistance. Enfin, dans l'instance en divorce qu'il avait engagée, quelque temps plus tard, il s'était contenté d'invoquer, comme motifs, l'article des injures graves : on n'avait pas répondu à l'assignation, et il attendait le jugement d'un jour à l'autre.

Ainsi, avant de partir, revivait-il ce passé dont il se croyait délivré. Il fut tiré des réflexions où il s'enlisait à nouveau par l'entrée de la petite Juliette qui, de sa démarche sautillante, pareille à une bergeronnette dans un champ, traversait le cabinet de travail pour venir jusqu'à lui. Ses boucles ondulaient sous le grand chapeau de paille, et elle agitait ses menottes déjà gantées.

— Me voilà prête, papa.

Elle comprit, à son air étonné, qu'il avait oublié sa promesse, et tout de suite fit une moue dépitée :

— Oh! je savais bien. Vous ne sortez plus. C'est toujours comme ça.

Cependant il la regardait si fixement, debout en face de lui, haute comme une botte, une botte de fleurs, à peine plus haute que la table, qu'elle

en éprouva de la gêne, presque de la peur. Au moindre trouble ses joues s'empourpraient jusqu'aux oreilles. Cette sensibilité trop fine, toujours prête à l'émotion, c'était un des charmes de sa mère, et le mariage ne l'avait pas diminué. Après un silence bien long, où il avait entendu, lui, la plainte de Thérèse, il dit enfin :

— Si, je t'emmène.

— Où irons-nous?

— Très loin. En Suisse.

L'enfant battit des mains, et même une idée lui vint qu'elle n'exprima pas. Les enfants ont une imagination qui transpose la vérité sans la fausser tout à fait, comme la légende rétablit l'histoire à sa façon qui n'est pas la moins vraie.

— Va vite m'appeler Mme Acher. Nous partons dans deux heures.

A peine Mme Acher, levant les bras au plafond, était-elle informée de ce voyage improvisé auquel elle ne pouvait rien comprendre et dont elle faisait partie — fallait-il être insensé pour s'en aller de la sorte au Grand-Saint-Bernard! — que le valet de chambre vint annoncer :

— Madame Romenay.

Marc dut montrer un visage bien singulier, pour que le domestique se crût obligé d'expliquer :

— La mère de Monsieur.

Mme Romenay mère est une des rares femmes d'aujourd'hui qui aient consenti à vieillir. Sous les cheveux blancs, malgré la mélancolie de la bouche aux coins tombants, les yeux, dont un souci pieux a calmé et comblé le regard, répandent sur tout le visage la paix du soir. Elle a dû être très belle, il lui en demeure cette inconsciente sûreté dans la démarche que la beauté donne par surcroît à ses privilégiés. Elle s'était beaucoup retirée de la vie de son fils après le mariage de celui-ci, par délicatesse, par goût de solitude aussi, mais après la rupture elle avait reparu doucement. Sur Thérèse elle ne prononçait que des paroles de pitié, d'indulgence, un peu inattendues d'une vertu si rigide et que Marc, ne se sentant pas soutenu, attribuait avec tristesse à l'influence déprimante de l'âge.

Il lui tendit le télégramme. A son tour elle en fut toute secouée :

— Tu pars?

— Tout à l'heure.

— C'est bien.

En montant, elle avait vu de l'antichambre, par une porte ouverte, les préparatifs qu'on précipitait, la gouvernante et la femme de chambre,

consternées et éperdues, qui remplissaient hâtivement une malle.

— Emmènerais-tu Juliette? s'informa-t-elle timidement.

Il l'avoua en s'excusant :

— Oui. J'ai peut-être tort. Que ferai-je d'elle là-bas? Et si... si *l'autre* est là...

Déjà il revenait sur sa décision et il allait donner de nouveaux ordres. Avec une persuasive charité elle l'arrêta :

— Puisqu'*elle* va mourir... Elle te croira mieux si Juliette est avec toi...

Emmener Juliette, c'était cela le pardon. Il venait de le donner à distance, sans même l'avoir su. Mais pour en indiquer les limites, il répéta :

— Puisqu'elle va mourir...

II

Sur le quai de la gare, Juliette trottinait aux côtés de Mme Acher et de temps à autre elle appelait : « Papa ! » de sa petite voix pointue qui se perdait dans le bruit. Elle ne pouvait suivre le pas rapide de M. Romenay qui entraînait vers le sleeping-car du Paris-Milan un facteur chargé de colis. Se retournant, il fit signe d'attendre tandis qu'il retenait les places.

Dans le couloir il croisa une dame brune, grande, en manteau de voyage. Comme il s'effaçait pour la laisser passer, leurs regards indifférents s'échangèrent, et il se sentit figé quand elle-même changeait de visage. Se ressaisissant, il entra dans un compartiment vide. Elle s'était retournée, comme si elle désirait de le suivre, de lui parler, mais déjà il avait disparu. Elle n'était plus là quand il ressortit pour appeler sa fille et la gouvernante.

Le train se mit en marche. Marc Romenay

donna ses instructions à Mme Acher, avant de s'installer dans le voisinage. L'enfant pouvait dormir toute la nuit : on n'arriverait qu'au matin à Martigny et il suffirait de la réveiller à Lausanne ou même à Montreux. Mais Juliette, un peu excitée par ce mystérieux départ, n'avait point envie de dormir. On avait bien le temps, et dehors il faisait encore jour. Et les questions se précipitaient sur ses lèvres. Il y en avait même que posaient ses yeux et qu'elle ne savait pas formuler. Mais, enfin, où allait-on? Pourquoi avait-on décidé si vite de partir? Et ce Grand-Saint-Bernard de la montagne, c'était donc bien haut et bien difficile?

Marc Romenay, qui se prêtait d'habitude à ce babillage, écoutait mal, répondait par monosyllabes. A table où il s'était assis pour ne rien manger, dans l'automobile qui les avait conduits, il s'était montré absorbé et taciturne. Mais sa tristesse n'était pas hostile. Une ombre nouvelle, descendue sur ses traits, les durcissait maintenant.

Pour distraire l'enfant, Mme Acher lui rappela deux gravures qu'elle lui avait montrées dans un album de la Suisse pittoresque. L'une représentait un voyageur vaincu par la tourmente et

couché dans la neige, secouru par deux grands chiens qui lui léchaient le visage et lui offraient, l'un un tonnelet de vin pendu à son cou, l'autre une couverture roulée sur son dos; au fond on apercevait l'hospice et deux moines qui accouraient.

— Comment qu'ils s'appelaient, les deux chiens? réclama Juliette.

La seconde gravure, c'était un Premier Consul franchissant les Alpes sur une mule blanche, drapé dans un manteau flottant, le visage impassible sous le bicorne, la main fine retenant négligemment les rênes : il rêvait, tandis que la route bordait les plus affreux précipices. Et la gouvernante, sensible à l'héroïsme, insistait sur ce tableau romanesque, décrivait avec amour la petite main nonchalante et si forte. Napoléon et les chiens, il y avait bien de quoi enflammer l'imagination de l'enfant qui demandait sans cesse un surcroît d'explications et qui ne voulait plus se coucher. Le Grand-Saint-Bernard lui apparaissait comme une ascension fabuleuse et, bien sûr, il y aurait des prodiges. Elle ne pouvait deviner ceux qu'elle y rencontrerait.

— Il faut dormir, ordonna son père.

— Oh! pas encore. C'est tout rouge.

Le couchant, lent à la retraite, éclairait de lueurs cuivrées le bord de l'horizon. C'était un beau soir d'été, obstiné et doux. Marc Romenay, impitoyable, ferma les rideaux. La lumière ne vint plus que de la lampe indécise du plafond. Juliette essaya de lutter contre le sommeil qui lui alourdissait les paupières. Elle prononça une fois ou deux les noms de Barry et de Lion que Mme Acher avait attribués à tout hasard aux sauveteurs de la montagne. Puis, vaincue, elle embrassa son père et s'abandonna aux soins de la gouvernante.

Marc lui souhaita le bonsoir et gagna, tout à côté, son propre compartiment que par chance il occupait seul. Il y retrouva le jour. En juillet les jours se prolongent si tard. Cependant celui-là diminuait, se rapetissait, comme pour faire oublier sa présence et, néanmoins, demeurer encore. Sa flamme pâlie, presque horizontale, faiblissait comme un feu qui traîne à terre et qui va mourir. Avant la forêt de Fontainebleau, déjà, il avait dû se résigner à la défaite définitive. Les arbres se distinguaient encore, rapprochés de la voie, mais plutôt en masses confuses que dans leur dessin isolé. Aucun souffle ne les agitait. Le train s'engouffrait dans l'obscurité

immobile du bois qui s'ajoutait à celle de la nuit. Par intervalles, les sifflets stridents de la locomotive déchiraient les ténèbres, pareils à ces cris angoissés des paons, dans les parcs, qui semblent présager un malheur.

L'air qui pénétrait par la portière ouverte commença de rafraîchir son front. Il avait tenté de ne pas penser, de se laisser rouler. Mais, dans le rythme régulier de la marche, il percevait comme un refrain ces mots distincts qui se scandaient : *Elle est morte*. Refrain continu, obsédant, qui s'imposait avec chaque tour de roue, et qui lui broyait la cervelle. Par un revirement singulier, il en éprouvait de l'irritation plutôt que de la douleur, et il s'accusait d'avoir cédé à ses nerfs en apportant cet inutile pardon, rien que parce qu'il avait, tout à l'heure, croisé dans le couloir cette femme mêlée si étroitement au drame de sa vie, Mme Norans.

Il ne l'avait pas revue depuis six mois, depuis le jour où, dans un coup de folie, et toute sa fureur jalouse déchaînée, elle était venue, un après-midi, rue de Franqueville, avait insisté pour être reçue par lui, par lui seul, s'était glissée, venimeuse, dans son cabinet, et les yeux dans les yeux, le défiant, chargée de haine et de malédic-

tion, sans effroi des pires catastrophes, lui avait annoncé qu'ils étaient tous deux trahis, que Thérèse Romenay était la maîtresse d'André Norans. Avec quelle hauteur l'avait-il rejetée et éconduite! Gardien de son foyer, il n'y admettait aucune intrusion. Qu'elle lui épargnât donc ses calomnies et ses mensonges! Il ne tolérerait aucune preuve. Surprise de cet accueil, elle s'était repliée, la tête basse et la bouche injurieuse, comme une chienne expulsée qui cherche encore à mordre. Ainsi l'évoquait-il nettement sur son seuil. Mais après cette exécution, touché au cœur d'un soupçon atroce, frappé brusquement de certains indices qui lui revenaient à la mémoire, il avait pénétré, sans confiance, dans la chambre de sa femme absente, forcé le secrétaire, découvert les lettres qui ne laissaient subsister nul doute. Alors il avait éloigné les domestiques et guetté le retour de la misérable pour la chasser.

Mme Norans avait déterminé volontairement la vengeance qui devait retomber sur elle-même.

Les deux amants, les deux fugitifs, mourants ou morts à cette heure, avaient sans doute été frappés ensemble, puisque cette femme était là, dans le même convoi, pareillement en proie au passé, convoquée, elle aussi, au rendez-vous

funèbre. Avec une certitude de plus en plus évidente se précisait, s'imposait la version de l'accident de montagne. On *les* avait recueillis dans la même crevasse ou sur le même glacier. Un sort clément les réunissait. Leur amour ignorerait toutes les cruautés de l'amour, les tristesses qui accompagnent son déclin, l'indifférence qu'amène l'habitude, la fatigue de la satiété, la dégradante jalousie, l'horreur de l'infidélité. Il finirait sans décroître. Et Marc Romenay, les enviant, se remit à les détester.

Était-ce pour contempler leur belle, leur triomphante agonie qu'on l'avait appelé? Pourquoi Thérèse le réclamait-elle à son chevet? La présence de son amant ne lui suffisait donc pas, au moment suprême? Cet apitoiement qu'avait provoqué en lui la menace du fatal dénouement n'était que lâcheté, et la présence de Mme Norans, le parallélisme de leur situation, en dénonçaient tout l'odieux et tout le grotesque.

Elle accourait, elle aussi, pourvue de son télégramme vraisemblablement aussi impérieux et mystérieux. A côté de lui, derrière une cloison toute proche, elle gémissait. Mais leurs deux souffrances identiques ne se joignaient pas, ne pouvaient pas se joindre. Il lui suffisait, à lui, de

la sentir là, pour qu'il se raidit contre son mal, car ce mal, c'était encore son amour.

Il sortit dans le couloir, d'abord à l'aventure, puis cherchant Mme Norans, n'osant pas ouvrir les portes, ne souhaitant pas d'interroger la malheureuse, avide pourtant de se rapprocher d'elle puisqu'elle savait quelque chose. Il ne raisonnait plus ses contradictions. Fiévreux et las, il revint s'asseoir sur la banquette, renvoya l'employé qui voulait dresser le lit, modéra la clarté de la lampe, et dans l'obscurité laissa libre sa peine de diriger ses pensées. Elles tournoyèrent quelques instants, comme des oiseaux qui s'orientent, et, leur direction choisie, s'abattirent sur son passé. Posées là comme sur une barque, elles suivirent le cours des années. Et, parce qu'il remontait plus loin que le souvenir de Thérèse, il crut qu'il s'en affranchissait. Aux heures graves, notre vie se résume presque d'elle-même tout entière comme pour prendre son sens véritable quand elle va sombrer ou resplendir. Nous volons à notre enfance comme à un refuge, puis à nos amours pour connaître notre cœur et mesurer nos maux ou nos joies. Marc, dans cette nuit de veille, put faire le compte de ses chances sans y trouver le bonheur.

Le destin lui avait-il prodigué les faveurs en lui refusant l'aptitude à en jouir, comme cette dernière fée des légendes dont le cadeau annulait celui de toutes les fées qui l'avaient précédée?

Tout petit, il portait le poids du luxe et du plaisir à la façon de ces infantes de Vélasquez écrasées sous les chamarrures et qui, lourdes de pierreries et d'or, voudraient bien jouer si elles pouvaient se traîner. C'était alors, dans un hôtel de l'avenue de Friedland, le va-et-vient continuel des réceptions et des fêtes : il en suivait les préparatifs, et puis on le cachait à l'office, à moins qu'on ne l'exhibât comme un objet de parade. Son père, Philibert Romenay, l'architecte célèbre, grand constructeur de casinos, de salles de concerts, de théâtres, de gares, organisateur adroit de ces halls où s'écoule la vie contemporaine avide de publicité, de confort et d'agitation, adorait le mouvement, le bruit, le tumulte, les décors, les déguisements. Là, tout Paris défilait avec ses artifices et son prestige. Mais, tandis que le miroir du souvenir lui rendait une image unique de ce père toujours fringant, joyeux, le rire à la bouche, les yeux pétillants, la barbe blonde étalée avec soin, deux reflets de sa mère, absolument distincts, venaient se superposer.

N'ayant jamais pris garde à cette divergence, il fut surpris de sa découverte et se pencha curieusement.

La voici qui s'avance, en toilette de soirée : elle est semblable à un pastel dont la couleur tombe en poussière et que le temps pâlit, mais à demi effacée, et si lointaine, mon Dieu ! qu'elle serait une maman délicieuse s'il osait la toucher ! Elle s'incline vers lui avec des sourires, et, comme il veut l'embrasser, elle l'écarte doucement, et il devine que c'est pour protéger son fard, car elle est poudrée et ses lèvres sont trop rouges. Il sait qu'elle est une chose délicate et parfumée dont on n'approche qu'à distance ; il est très maladroit et, pour ne pas l'effrayer, il mettrait volontiers ses mains derrière le dos. Tantôt elle s'occupe de lui avec passion et même le dérange dans ses habitudes de petit garçon, et tantôt il se croit abandonné. Déjà il entrevoit les complications de l'existence. Et un jour — quand ? longtemps après, ou tout de suite ? il a beau tourmenter sa mémoire, elle refuse de lui répondre et de le fixer — tout change. Il se sent préféré à tout le reste, et après quelques hésitations il trouve cela bien naturel. Au fait, qu'y a-t-il donc de changé ? C'est le même tintamarre dans la

maison, et pour lui la même fuite devant l'invasion étrangère. Mme Romenay s'habille, reçoit, cause, sourit, comme auparavant. Allons, il se trompe : les reflets se confondent. Mais non, si les reflets se confondent, c'est que le miroir se ternit. Sa mère assiste au spectacle, elle n'y joue plus de rôle. Son rôle unique, maintenant, c'est lui.

Oh ! ce drame mystérieux qu'il n'est même pas sûr d'avoir frôlé, dont les imperceptibles fils aujourd'hui sont brisés, à la suite duquel sa mère aurait continué de vivre, pareille en apparence, et au fond transformée, une aventure de son adolescence lui en donne la clef. Une femme qu'il a rencontrée à ses premières sorties dans le monde le fait trembler de désir. Sans doute, elle est bien plus âgée que lui, mais elle porte en elle des séductions si rares. Ses gestes, ses paroles, merveilleusement apprêtés, chantent à la manière des ténors fatigués qui suppléent par la science aux fêlures de la voix. Elle a la perfection des œuvres d'art consacrées. Et n'est-ce pas elle dont les câlineries l'attirent, dont les regards l'enflamment, qui s'offre alors même qu'elle semble se refuser, et fixe avec détachement les rendez-vous qu'ensuite elle n'accepte jamais avec certitude ? Il

ne peut croire qu'une première maîtresse, ce soit ensemble si magnifique et si fabriqué. De l'amour, il eût réclamé plus de désespérance, un stage plus opiniâtre, une exaltation plus noble. Le triomphe même le laisse vaguement effrayé. Une si experte volupté le consterne plus qu'elle ne l'éblouit. Et quelques semaines ne se sont pas écoulées qu'il apprend l'affreuse vérité : cette femme, jadis, appartint à son père, le caprice qu'elle éprouva pour lui-même ne fut que l'aberration d'une imagination corrompue. Plein de dégoût, il l'accable de sa généreuse révolte, de son mépris. Elle ne tente pas de nier, elle se pare de son audace, elle ose rire insolemment, avec cette impudeur qui s'achève en elles d'une liaison à l'autre et qui les conduit à recouvrir de naturel les pires infamies dont elles composent ce qu'elles appellent le culte de la passion. Alors, subitement libéré, il ne découvre plus en sa maîtresse qu'une sorcière chargée de maléfices. Il aperçoit d'un seul coup ses fards et son âge, et il connaît la honte d'aimer. Pourtant, s'il la balaie de sa vie, n'emporte-t-elle pas, comme un butin, son insouciance, sa gaieté confiante, son impatiente crédulité? Et ne doit-il pas à cette cruelle liaison le désenchantement que projette sur un

jeune visage l'ombre d'un premier amour sans fraîcheur?

Ces désordres paternels, auxquels la perversion ou la névrose le mêla, il comprenait maintenant, avec une lucidité surprenante, qu'ils avaient déterminé la crise dont sa mémoire retrouvait les symptômes. Sa mère s'était heurtée à l'intraitable égoïsme des hommes de plaisir qui exigent encore qu'on leur épargne les plaintes et les larmes. Elle s'était repliée sans confidence, mais sur l'enfant négligé sa tendresse méconnue s'était reportée. Chère vieille mère, sérieuse et pieuse, vaincue et effacée, trop détachée de la vie, qui portait sur les traits une austérité adoucie et comme ciselée par la souffrance, trop sainte femme qui, pour avoir eu la force — ou la faiblesse — du pardon systématique, l'engageait à la clémence, oubliait pour la pitié l'orgueil du nom, l'honneur du foyer, la blessure saignante de son fils, comme si elle n'ajoutait pas à la faute de Thérèse la comparaison de sa douleur immaculée...

Marc Romenay, livré aux souvenirs, immobile dans le coin du compartiment, secoua sa torpeur. Le froid de la nuit pénétrait par la portière

demeurée ouverte. Il ne la ferma pas, tant il avait besoin de respirer, mais il déplia ses couvertures. Des bouquets d'arbres, çà et là, noircissaient l'ombre uniforme. Et la lumière vivante et brisée des étoiles palpitait sur tout le ciel où le couchant ne laissait plus de traces, où l'aube ne s'annonçait pas. C'était le court répit dont profitent les nuits d'été, resserrées entre les crépuscules et les aurores, pour s'épanouir comme de mystérieuses fleurs invisibles.

Un an auparavant, d'un banc de Riffelalp, *elle* lui avait désigné par leurs noms quelques-unes de ces constellations dont il se détourna bientôt avec indifférence, après avoir involontairement cherché le Cygne qu'elle préférait. Elle? Il fut presque étonné de la revoir dans sa pensée Ne venait-il pas de récapituler toute la part de vie où elle ne figurait pas? Mais ce passé même, il ne l'avait exploré que pour aller de plus loin à sa rencontre, comme on cherche une présence au bout d'une avenue.

Pourquoi l'avait-il choisie, quand sa fortune, après le décès inopiné de son père, sa valeur professionnelle, un agrément extérieur dont il ne pouvait guère douter et jusqu'à cet air dédaigneux qu'il avait gardé d'une première désillu-

sion, attiraient vers lui les femmes et l'autorisaient au mariage le plus ambitieux? Comme ces inquiets qui ne savent ni donner, ni recevoir le bonheur et qui répandent autour d'eux leur trouble éternel, il attirait les sympathies et n'y croyait pas, il recherchait le monde et le détestait, il méprisait la flatterie dont l'absence lui manquait. Le secret désir d'un foyer calme le tourmentait, comme on imagine un havre sûr quand la traversée est longue et orageuse, mais nulle part, autour de lui, il n'en voyait une image enviable. Et, par surcroît, il doutait de s'y plaire. Comment confier l'ordre et la paix de sa maison à l'une ou l'autre de ces jeunes filles dont les yeux n'ont point de nouveauté et dont les allures rivalisent de hardiesse avec celles des femmes les plus libres? Sans doute il arrive que leur ingénuité persiste sous ces apparences qu'elle contribue même à rendre plus audacieuses, et il ne serait pas équitable de les juger sans les mieux connaître. Mais, en n'offrant plus au regard et à la conversation que la sorte d'attraits qu'on goûte dans toute liaison amoureuse, elles ont supprimé la différence qui séparait instinctivement de tous les autres le sentiment conjugal, sentiment dont le nom même a pris quel-

que chose d'hostile, et qui, pourtant, ajoutait aux communes grâces une pensée de durée, la volonté de se prolonger dans l'avenir, la douce acceptation de vieillir ensemble. Le plus dangereux résultat de tous les bouleversements modernes qu'a subis la famille ne serait-il pas l'oubli total de ce que représente en réalité une demande en mariage? La jeune fille le révélait, rien que par la clarté de son visage, à celui qui n'aurait voulu voir en elle que la continuation de ses précédentes aventures. Un seul cœur, une seule chair, pour toujours, qui donc entend maintenant le sens de ces paroles sacrées?...

Marc Romenay les entendait retentir en lui avec une douloureuse, une insultante ironie. Celle qu'il avait choisie pour l'associer à sa destinée, à sa destinée brillante qui pouvait combler toute femme, n'appartenait pas à ces milieux sans fixité, sans traditions, qu'il fréquentait non sans en relever les tares. Elle apportait en dot ses étonnements, sa confiance, la meurtrissure d'une jeunesse réduite et prête à trouver partout de la joie, la sécurité enfin. Et il avait dû la chasser!

Dans la nuit qui déjà commençait de frissonner au lointain pressentiment du jour, il revécut sa première rencontre avec Thérèse de Rodange.

La construction d'une villa, sur le coteau de Publier qui domine avec modestie le lac Léman, à une lieue d'Evian où il descendait, l'appelait en Chablais par intervalles. Il achevait de diriger les travaux. C'était une villa toute blanche, au toit en terrasse, ornée de loggias, de vérandas, de balustrades, non sans prétention, et sans doute elle eût été mieux à sa place au bord du lac Majeur ou du lac de Côme, où foisonnent les colonnes et les marbres, que dans ce pays délicat et fruste ensemble, avec ses châtaigniers, ses vignes, la mollesse de ses rives, l'âpreté de ses montagnes, et ce beau ciel changeant qui n'est pas le ciel d'Italie, qui se voile volontiers de brumes comme un ciel du Nord, et qui semble envelopper de paisibles caresses les contours des objets. A mesure qu'il connaissait davantage ce pays de belle humeur et de grâce nonchalante, il comprenait combien étaient anormales ces lignes classiques, cette couleur crue, mieux adaptées au voisinage d'une mer grecque et d'une végétation immuable. Accoutumé à l'art des villes, il découvrait une architecture rustique, où l'irrégularité, la gaucherie, la disproportion apparente se tournent en qualités. Des toits d'anciennes fermes dont l'ombre bleuâtre tombait sur des façades jaunies le

ravissaient. Mais dans son orgueil il résistait à ses impressions. L'incommodité, l'inconfortable servaient de prétexte à ses résistances. Il fallait s'adapter à la vie moderne qui exige de la lumière, de la netteté, de la propreté, de nombreux dégagements, la facilité des allées et venues, l'envahissement quotidien des choses extérieures, tandis qu'autrefois on bâtissait dans les bas-fonds, à l'abri des vents, sans chercher les vues panoramiques ni même étendues, sans grandes ouvertures, comme si l'on rentrait chez soi pour y trouver de l'intimité et un refuge contre le monde!

Un jour, comme il jugeait sans enthousiasme l'ensemble de l'édifice, une voix claire, un peu haute, derrière lui proclama :

— Dieu! que c'est vilain!

Il se retourna, indigné, pour foudroyer du regard l'impertinent auteur de la réflexion. C'était une jeune fille blonde, vêtue de blanc, tout à fait dépourvue d'insolence et d'effronterie, même de hardiesse, car tout son visage s'empourpra. A peine le sang venait-il de se retirer des joues qu'il s'empourpra même une seconde fois, comme les montagnes de Savoie, que le soir illumine, reprennent tout à coup un peu d'éclat après que l'ombre les a gravies.

Un maçon, presque au même instant, s'approchant de lui, l'avait appelé : « Monsieur l'architecte... » Ainsi avait-elle mesuré sa maladresse. Et aussitôt elle murmura :

— Oh! pardon, monsieur!

Elle était si confuse qu'il la rassura avec une condescendance un peu dédaigneuse :

— Les critiques sont permises, mademoiselle.

— La mienne est sans importance, s'excusa-t-elle. Vous comprenez, je n'y entends rien. Et la vieille maison que j'habite est si différente de cette villa... de cette belle villa.

— Trop belle, avoua-t-il en riant, car il remarquait sa gentillesse et voulait lui venir en aide.

— C'est cela, trop belle. Je n'ai pas l'habitude. Chez nous, ça n'a point d'arrogance, point de luxe, mais c'est tellement mêlé à tout l'entourage qu'on ne l'en distingue pas très bien. Et moi, je trouve que c'est joli.

— Puis-je voir?

Comme elle hésitait à répondre, il insista, car toute contradiction l'excitait :

— Est-ce loin?

— Oh! non, à deux pas.

— Alors, conduisez-moi.

Elle rougit encore. Son sang était si vif qu'il s'élançait à la moindre alerte :

— C'est une pauvre bicoque. Mais je l'aime comme si elle était vivante, et peut-être l'est-elle en effet. Alors promettez-moi de n'en dire aucun mal, même si elle vous déplaît. J'en aurais de la peine.

Il promit. Au bout d'une avenue, c'était une ancienne bâtisse, un peu de guingois, avec une toiture énorme et fortement inclinée à cause de la neige, posée comme un chapeau trop grand sur un visage un peu flétri qu'il dissimule. Un clocheton lui servait de panache. Une porte romane, des fenêtres à meneaux ornaient la façade, et sous la vigne vierge et la clématite qui la recouvraient à demi se dessinait la puissante musculature d'une maçonnerie épaisse. Les tuiles bien encastrées avaient pris, sous l'action du temps, une teinte brune, en harmonie avec les boiseries et les poutres. L'ensemble avait ce physique gaillard et gai des aïeules solides qui font la nique aux jeunes filles pour le travail et pour l'appétit.

Comme il gardait le silence, elle défendit son immeuble, croyant qu'il l'attaquait tout bas.

— Oh! la maison n'a pas de style, bien sûr.

Mais dans les arbres, elle *marque* bien. Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble aux châtaigniers qui sont là? Ils ont des feuillages en boule et, pour les porter, des troncs considérables. Il faut de gros murs pour un toit si lourd. Et puis, elle est dans la famille depuis des générations. Alors, elle est mêlée à notre vie de tous les temps.

— Elle me plaît beaucoup, déclara-t-il, et je comprends que vous vous y plaisiez.

Par souci de ne pas exagérer, elle murmura en toute franchise :

— Je m'y ennuie aussi. Quand il pleut, quand les feuilles sont tombées, quand une année commence, quand un mois s'en va...

Elle rit elle-même de son énumération, et il la regarda au fond des yeux, devinant le drame intime de cette jeunesse reléguée que la campagne étouffait. Elle avait tant de cheveux qu'elle paraissait un peu décoiffée, et d'un blond cuivré si vif que la couleur de ses yeux l'étonna. L'iris sombre, presque noir, et si dilaté qu'il occupait presque toute la prunelle, leur donnait cette expression mélancolique ensemble et effarouchée des biches retenues prisonnières dans les Jardins des plantes et qui viennent sans plaisir vous manger dans la main. Là, devant cette maison

calme, à cet instant précis, il avait eu l'intuition qu'elle deviendrait un jour sa femme, et qu'il serait, ô dérision! la légende de cette Belle au bois dormant.

Ne voulant pas répondre à des confidences qu'il devinait sans les avoir reçues, il montra le bâtiment et, sous prétexte d'architecture, il traça tout un plan de vie nouvelle :

— Oui, il faudrait l'aérer : ouvrir ici une baie pour le salon, et là une véranda pour la salle à manger. On se croira dehors, dans la verdure. Une serre pourrait aisément s'ajouter. Je suis sûr qu'il n'y a ni l'électricité, ni le téléphone.

— Hélas! pas même l'eau, monsieur.

— Pas même l'eau, c'est incroyable! Cela demande une mise en état complète. Enfin il convient de n'y vivre que pendant l'été. Le reste du temps, il faudra la quitter.

Il la tentait avec cette liste d'améliorations. Elle l'écoutait scandalisée, mais subjuguée, vaincue d'avance, et un peu honteuse néanmoins de sa défaite.

— La quitter? dit-elle.

— Sans doute.

— Et maman?

Il ne répondit pas, et même il se repentit de

tout ce qu'il avait osé dire avec tant de désinvolture et que, le devançant, elle avait trop bien compris. Il se souvenait qu'elle avait penché la tête : sans doute s'avouait-elle à elle-même qu'elle quitterait aussi sa mère, si *on* l'exigeait.

Ils firent quelques pas côte à côte dans l'allée de châtaigniers. Entre les branches, et bien qu'elles fussent épaisses, apparaissait, d'un arbre à l'autre, comme de croisées ouvertes, le lac bleu, d'un bleu presque blanc, d'un bleu nuptial, si frais, si doux au regard. Par instants des frissons couraient à sa surface, comme pour attester sa vie, et ces points scintillaient de lumière. Le saut d'un poisson avide de happer un insecte se remarquait à un soudain éclat d'escarboucle. Les voiles latines des barques de Meillerie laissaient aussi un sillon de clarté. Ce paysage sans ombre, cette jeune fille inconnue et triste, mais si facile à égayer et si prompte à l'espérance, cette maison accueillante au fond des arbres et qui, même close, garderait son air d'indulgente aïeule, tout cela s'harmonisait si heureusement qu'il crut entendre son inquiétude accoutumée tomber à terre, comme une feuille déjà desséchée avant l'automne. Il se sentait si loin de Paris, de ses fièvres, de ses femmes. Le bonheur avait peut-être ce visage.

— Au revoir, mademoiselle.

— Adieu, monsieur.

Et la claire-voie qui bornait le petit domaine se referma sur lui. Mais il savait obscurément qu'*on* l'attendrait...

Sur ce rappel de ses fiançailles où il était surpris de retrouver un charme craintif, comme un convalescent renoue timidement avec la vie après une maladie qui l'a mené au bord du tombeau, il constata que le jour se levait. Le train ahanait péniblement à la montée du Jura. Et derrière des rideaux de sapins, des jets d'or rouge annonçaient le soleil.

Comme cette nuit, remplie d'elle, lui avait paru brève ! Pourquoi, dans le cours du trajet, sa pensée vagabonde, mal retenue par une volonté à demi sommeillante, l'avait-elle entraîné au delà des étroites limites où il la cloîtrait depuis la trahison comme en un parc dévasté? Tout à l'heure, après Vallorbe et la frontière suisse, quand le lac Léman surgirait, — *son* lac, — il chercherait, sur l'autre rive, parmi les châtaigniers, l'emplacement de la vieille maison qui de sa tendresse mutilée avait vu le premier témoignage. Il ne l'avait pas bouleversée ni réparée, comme il en

avait fait la menace, et même il n'y était revenu qu'une seule fois, avec Thérèse, pour les derniers moments et les obsèques de Mme de Rodange, décédée peu après leur mariage. Comment trouver le temps d'y revenir? Tant de villégiatures plus agréables, dans les plus beaux lieux de la terre, les attiraient. Peut-être, oui, peut-être, Thérèse chassée y était-elle retournée avec *lui?* Alors, pourquoi évoquer ces souvenirs de fiançailles? Comme tous les autres qu'elle lui avait laissés, ils étaient pareils à des fleurs fanées, à des fleurs empoisonnées.

Et pourtant il avait comblé cette petite fille que le sort réduisait à rien. Pour elle il avait achevé de construire ce merveilleux hôtel de la rue de Franqueville, tout percé de fenêtres, tout baigné des verdures décoratives de la Muette, et d'un si pur dessin. Sa jeunesse captive, il l'avait libérée, redressée, lancée à la poursuite du plaisir. Véritablement il l'avait accablée de bienfaits. Il la voulait radieuse, triomphante, et pour y parvenir il n'avait rien négligé. Son seul étonnement était qu'elle n'en fût pas plus émue et plus fière. Tant d'années, et jusqu'à la dernière, elle avait cependant montré le plus complet abandon à sa direction, ainsi qu'il l'attendait d'elle. Sournoise et

fausse comme une esclave, elle préparait ses perfidies...

Le lac souriait au matin. Il s'orienta sur la droite d'Évian qui, de l'autre côté, dormait au bord de l'eau, atteignit du regard le coteau de Publier. C'était là...

Brusquement cette vision disparut. Le train entrait en gare de Lausanne.

III

Le rapide du Simplon ne s'arrête à Lausanne que dix minutes à peine. Marc Romenay frappa à la porte du compartiment où dormait Juliette, et Mme Acher, déjà prête, vint ouvrir.

— Mademoiselle repose encore, expliqua-t-elle à mi-voix.

— Bien. Vous avez le temps. Mais peut-être ne faut-il pas trop tarder à la réveiller. Dans une heure nous arriverons à Martigny.

Ses instructions données, il descendit sur le quai. De rares voyageurs, en longs cache-poussière et la casquette rabattue sur les yeux, l'avaient précédé et faisaient les cent pas, le long du train, pour se dégourdir les jambes et respirer l'air matinal. Un marchand poussait devant lui sa petite voiture chargée de boissons, de fruits, de sandwiches, et aussi de livres et de journaux. Deci de-là, par un vasistas qui s'entr'ouvrait et lais-

sait voir un visage de femme à demi décoiffée, il passait un bol de café au lait.

— Des journaux suisses? demanda Marc pour s'occuper.

On lui tendit le *Journal de Lausanne*. Puis il se hâta de regagner son wagon, pourchassé par un employé qui criait : « En voiture! »

Jusqu'à Villeneuve, voisine de l'embouchure du Rhône, la voie ferrée domine le lac Léman. Des vignobles, des villas que des jardins entourent, et enfin cette série de stations rapprochées qui semblent entrer les unes dans les autres comme des bijoux incrustés, Vevey, Clarens, Montreux, Territet, la séparent du rivage. Les premiers rayons du soleil jouaient sur les façades blanches des maisons, doraient la grève, caressaient les eaux. Mais, de l'autre côté, les pentes des Alpes de Savoie demeuraient encore à l'ombre. Des brumes qui se désagrégeaient traînaient autour des sommets comme des voiles de gaze mal retenus que le vent écarte. Et la Dent du Midi aux sept pointes apparut.

Ce spectacle de calme rafraîchissant, après l'interminable nuit, ne parvenait pas à distraire Marc Romenay. Longtemps il avait continué de chercher en arrière, sur le coteau de Publier, le

vieux toit rustique trop éloigné et trop enfoui dans la verdure pour qu'il pût le découvrir. Là s'était préparé, un jour d'été pareil à celui-ci, le malheur de sa destinée.

Sur tout ce paysage de montagnes, élargi autour du lac, et qui se resserrerait tout à l'heure, brusquement, dès qu'on entrerait dans la vallée du Rhône, il jetait des regards hostiles. Le même voyage, il l'avait accompli un an auparavant. Thérèse en faisait partie. On allait plus loin, jusqu'à Viège, prendre le petit chemin de fer qui conduit à Zermatt, et monter de là à Riffelalp. Le médecin, un peu inquiet des joues pâles de Juliette, conseillait un air vif et salubre. Le soir, en famille, quand il n'y avait pas d'obligations mondaines, on mesurait, on comparait les offres des guides. Il proposait le Tyrol, elle la Savoie. L'hôtel de Riffelalp, à deux mille mètres d'altitude, avec son confortable, son exposition au midi, ses promenades, ses forêts de mélèzes et de pins d'Autriche, avait triomphé, malgré la banalité d'une installation en Suisse. Quel souvenir que l'arrivée! du Weisshorn au Cervin, toutes ces sirènes de neige, se dressant au-dessus des mers de glace, et rosies par le soleil couchant! Juliette, enflammée, avait battu des mains. Sur le seuil — la cloche

ayant déjà sonné — les Norans, en tenue de soirée, dévisageaient les nouveaux venus et, en les apercevant, avaient paru surpris et joyeux de ce hasard qui leur amenait des compatriotes.

André Norans, il l'avait rencontré à Rome, la dernière année qu'il avait passée à la Villa Médicis, André Norans plus jeune que lui, prompt aux engouements comme aux désillusions, tantôt ardent à vivre, presque trop ardent, et tantôt las, amateur de peinture, de sculpture, de musique, de sports aussi, amateur en tout, caractère changeant, contrasté, aux élans rapides, aux dépressions profondes, hardi et délicat ensemble, si gai, par accès, dans les auberges de Frascati et de Tivoli, et d'autres fois accablé, chargé d'ennui, doué de trop de fantaisie pour ne pas divertir ses compagnons, et trop irrégulier pour ne pas écarter ceux qui, se refusant à gaspiller la vie, tâchent à l'ordonner et parfois la durcissent et l'étouffent. Ainsi, André Norans l'attirait et l'éloignait alors tour à tour. Revenu à Paris, il l'avait perdu de vue, quand il avait appris son mariage avec la belle Simone Méris à qui, longtemps, dans le monde, on l'avait lui-même fiancé parce qu'elle l'eût souhaité, par ambition sans doute plus que par sentiment : c'était une de ces jeunes

filles à la mode dont les magazines donnent le portrait, car elles font partie des mille charmes de la grande ville. Mariée, elle avait continué de briller. On la citait pour son esprit, pour ses toilettes dont on s'étonnait, car on savait au ménage une fortune restreinte, mais on ne parlait pas d'elle autrement. Ne l'avait-il pas rencontrée, admirée, presque regrettée? Et, en débarquant à Riffelalp, n'avait-il pas ressenti une sorte de gêne en la voyant parée de tous ses artifices tandis que Thérèse, dans son costume de voyage, effacée, les traits tirés, dépourvue de coquetterie, paraissait une si chétive rivale?

On s'était lié, forcément, comme il arrive en villégiature. Des familles anglaises ou allemandes remplissaient l'hôtel : on n'y entendait que des syllabes étrangères; la musique des paroles françaises suffisait à rapprocher. La belle Simone fit les premières avances, car elle ne s'amusait guère. Son fils Édouard, qui avait à peu près l'âge de Juliette, devint bientôt l'ami, ou plutôt le vassal de celle-ci, très disposée à diriger tout un collège de petits garçons. M. Norans, lui, s'absentait souvent. Passionné de la montagne, il disparaissait pour un jour ou deux, et reparaissait la figure brûlée : il revenait de la Dent Blanche,

du Gabelhorn, il revint même, une fois, du Cervin dont la pyramide dressée sur l'horizon de Zermatt hypnotise le regard. Puis, des jours durant, il ne bougeait plus. Il racontait ses campagnes avec la fausse modestie des alpinistes qui prennent un air entendu pour souligner la facilité de leurs expéditions, et il passait ainsi pour une manière de héros. Cependant il condescendait parfois jusqu'à organiser de petites courses pour tout le monde, même pour les enfants : le Gornergrat sans se servir du chemin de fer électrique, le lac Noir, au pied du Cervin, le glacier de Findelen. Il préparait ses plans misérables. Par un nouveau snobisme, ces taches de hâle qu'impriment les coups de soleil, ces gerçures que le froid sculpte dans la peau, flattaient son visage au lieu de le ravager. Ainsi les jeunes filles allemandes admirent les balafres des coups de sabre qui zèbrent les étudiants. Qu'il le cherchât ou non, il exerçait son douteux prestige. Mais Marc Romenay se souvenait à distance que la belle Simone, qu'on disait pourtant éprise de son mari, se montrait, de son côté, spécialement aimable, et déployait, pour lui, pour lui à n'en pas douter, toutes ses grâces savantes. Les manèges des femmes, il les connaissait si bien,

et il les méprisait tant, bien qu'il s'y intéressât. Seule, Thérèse, que son mépris épargnait, il ne l'eût pas soupçonnée, puisqu'elle lui devait tout.

Au retour d'une absence motivée par ses affaires qu'il ne pouvait laisser plus longtemps sans direction, — ce qui l'obligeait à de brèves fugues à Paris, — il avait eu l'ennui de retrouver Thérèse fatiguée, le teint bronzé, les jambes rompues. Elle s'excusait de n'avoir pu marcher à sa rencontre jusqu'à la station.

— Mais d'où venez-vous donc? lui avait-il réclamé.

Fière de son exploit et un peu intimidée de sa mystérieuse audace, elle avait répondu, en rougissant sous le hâle :

— Du Breithorn : ce n'est pas rien.

Le Breithorn, bien qu'il dépasse quatre mille mètres d'altitude, est une course de dames. Elle est classique et sert à éprouver la résistance. On la fait de Riffelalp en deux étapes : on part l'après-midi pour aller coucher à la cabane de Théodule, et de grand matin on attaque la cime pour redescendre dans la journée sur Zermatt. Il ne l'ignorait pas, mais cette initiative inattendue l'étonnait et l'énervait.

— Et Juliette, qu'en avez-vous fait pendant ce temps?

Sa rougeur s'accentua, tandis qu'elle se défendait en hâte :

— Je l'ai confiée à Mme Acher. Mme Acher est si prudente et si sûre. Et puis, Simone était là.

— Simone?

— Oui, Mme Norans. Elle veut que nous nous appelions par nos prénoms.

Que de chemin parcouru jusqu'à cette intimité! De souvenir il recomposa la suite de l'interrogatoire :

— Mais enfin, vous n'êtes pas partie toute seule?

— Oh! non, vous pensez bien. M. Norans s'est chargé de tout. Et nous avons emmené un guide et un porteur, le guide Auber et Fridolin Burger. Ils sont réputés.

— Et vous avez couché au Théodule?

— Oui, moi dans une chambre, eux sur la paille. Nous étions arrivés tard, et il ne restait qu'un lit pour moi. Mais je n'ai pas fermé les yeux. Vous comprenez : je ne m'étais jamais séparée de Juliette.

— Moi parti, il eût mieux valu ne pas la laisser, en effet.

Repentante, — ou dissimulée, — elle avoua ses torts. La conversation ne fut pas poussée plus avant. Mais le lendemain, avec de faux airs contrits, et toutes les caresses de sa voix, elle avait raconté, à petites phrases craintives, cette course qui l'enorgueillissait : la sensation d'isolement, presque de peur, qu'elle avait eue le soir au col de Théodule, et la beauté du matin sur la neige, la marche lente et amusante sur le glacier, l'émotion presque sacrée qu'on éprouve en atteignant le sommet, le bruit du vent à l'horizon, et de nouveau la magnificence du soir dans la solitude. Il l'écoutait, sans l'encourager, et il enviait son plaisir. Était-elle déjà d'accord avec André Norans? La correspondance qu'il avait dérobée attribuait à une époque plus récente la certitude de leur trahison. Mais lui, comment n'aurait-il pas fait remonter sa jalousie et sa haine à cette date où déjà le piège de la camaraderie leur dissimulait la tendresse? De cette camaraderie, Mme Norans ne prenait pas ombrage : elle comptait sur sa beauté, comme si la beauté était un préservatif. Lui-même n'y avait pas attaché d'importance : il comptait sur la gratitude mêlée à l'amour, quand l'amour ne se souciait d'aucune gratitude. Malgré le désenchantement de sa jeu-

nesse, et tous les dédains que depuis l'incestueux relent de sa première liaison il avait accumulés, il n'eût pas imaginé dans sa droiture le double jeu qui dès lors installait le mensonge à son foyer.

Pour complaire à Thérèse, décidément conquise par la montagne, n'avait-il pas eu la faiblesse, quelques jours plus tard, de consentir à prendre part à une autre expédition, l'ascension de la Cima di Jazzi qui surplombe Macugnaga d'Italie? Et n'avait-il pas en cours de route et au retour ressenti quelque irritation à la voir si légère et les jambes élastiques, tandis que lui-même, moins entraîné, se préoccupait de garder son souffle et de ne pas rester en arrière? Il n'en convint pas dans sa méditation, mais il se souvint pourtant de sa surprise à constater la liberté nouvelle de sa femme et l'expression triomphante que lui donnait le plaisir de découvrir en elle-même des forces, et sans doute des désirs insoupçonnés...

Après Villeneuve le train, quittant le voisinage du lac, s'engageait dans la vallée du Rhône. Ses bagages étaient prêts, sa couverture roulée, Mme Acher l'avait prévenu du réveil de Juliette dont la toilette s'achevait. Pour occuper les trois quarts d'heure qui le séparaient encore de Mar-

tigny, et surtout pour secouer le joug de l'idée fixe qui lui brisait le cerveau, il chercha le journal qu'il avait acheté et l'ouvrit. Mais il fut ramené impitoyablement au drame de sa vie qui devenait, sous ses yeux, un drame public, livré à la curiosité de tous. Dès qu'il eut tourné la première page consacrée à la politique européenne, il remarqua ce titre : *L'accident du mont Velan,* qui, instinctivement, attira son attention, et il put lire cet entrefilet daté de la veille, laconique, indifférent et incolore comme un procès-verbal :

Martigny, samedi 15 juillet.

Les recherches faites pour retrouver les deux mystérieux voyageurs dont nous donnions le signalement dans notre numéro d'hier, et qui, dimanche dernier, quittaient Bourg-Saint-Pierre pour tenter sans guide l'ascension du Velan, viennent enfin d'aboutir. Comme tout le donnait à supposer ils ont été, après tant d'autres touristes, victimes de leur imprudence. Ayant voulu descendre sur la cantine de Proz en suivant l'arête, ils ont fait une chute et auraient roulé jusqu'au fond de l'abîme s'ils n'avaient rencontré une corniche sur laquelle ils sont restés accrochés. C'est là que les chanoines du Grand-Saint-Bernard, après de nombreuses explorations dans la montagne, les ont découverts jeudi dans la matinée. L'homme était mort, mais la femme respirait encore faiblement. On se demande comment

elle a résisté à une pareille agonie. Remettant au lendemain le soin de descendre le cadavre, on s'est occupé immédiatement du sauvetage de la malheureuse. Ce sauvetage a été long et même périlleux. Au prix d'efforts inouïs on est parvenu à la transporter dans la soirée à l'Hospitalet. De là, on l'a installée sur une civière et montée à l'hospice où elle est assurée du meilleur traitement. Néanmoins on a perdu tout espoir de la sauver. La veille, elle parlait encore, mais elle est maintenant dans un état de prostration et de faiblesse tel que l'on s'attend, d'un instant à l'autre, à une issue fatale. Cependant elle vivait encore ce matin, après le cruel voyage. Bien qu'elle n'ait pas de graves blessures apparentes, on croit qu'elle souffre de lésions internes causées par une chute de quatre ou cinq cents pieds.

Aujourd'hui, le cadavre de son compagnon sera descendu à Bourg-Saint-Pierre et, demain, sans doute, il sera conduit à Martigny si, comme il est probable, le transfert est réclamé.

On a pu identifier, avec leurs carnets et leurs portefeuilles, les deux victimes. Le mort est M. A... N..., de Paris, et la survivante Mme R... On ignore, pour le moment, leur lien de parenté. De l'hospice, on aurait déjà, nous dit-on, prévenu les familles.

Ce déplorable accident doit être, au début de la saison, un avertissement salutaire aux alpinistes trop confiants en eux-mêmes ou trop inexpérimentés qui s'aventurent dans la montagne sans prendre toutes les précautions nécessaires.

Ainsi renseigné, Marc Romenay rejeta violemment la feuille qu'il venait de lire avec passion.

Sans doute il arriverait trop tard : la montagne avait achevé sa victoire.

De nouveau il perçut nettement qu'il préférait la souffrance de *la* savoir vivante à celle de *la* croire morte. Et il reçut pour la seconde fois le choc de la douleur qui n'a pas de remède.

Juliette, comme un rayon du matin, envahit son compartiment.

— Bonjour, papa. Vous avez bien dormi?

— Mais oui, assura-t-il, le visage défait, les yeux gonflés. Et toi?

— Oh! moi, madame m'a réveillée. Et on n'arrive pas.

Quelques minutes plus tard le train s'arrêtait et on annonçait Martigny. Comme il précédait vers la porte de sortie sa fille et Mme Acher, qu'accompagnait un porteur chargé des menus bagages, il aperçut devant lui Mme Norans. Un prêtre, qui paraissait dévisager avec attention les voyageurs, s'avança vers elle et dut lui demander son nom. Elle eut un mouvement de recul, puis sa taille droite se plia. Mais elle fut vite redressée, et monta en voiture, avec le prêtre. Sans doute elle savait.

Marc inspecta les abords de la gare. Personne

ne l'attendait, personne ne s'occupait de lui. Donc, Thérèse était encore vivante. Sans y prendre garde, il sentit sa poitrine se dilater : il respirait mieux.

Il commanda aussitôt à l'hôtel une voiture pour le Saint-Bernard. Avec de bons chevaux, il fallait compter près de dix heures : la poste qui relaie à Liddes en met onze. Et après avoir déjeuné en hâte, tandis que la gouvernante et l'enfant prenaient leur repas tranquillement et qu'on attelait les bêtes au landau, il réclama un journal du pays. Peut-être y trouverait-il des renseignements plus complets. On lui donna le *Petit Valaisan,* non sans commentaires :

— Justement il vient de paraître, pour le dimanche. Il est très bien fait, vous verrez. Il y en a long sur l'accident du Saint-Bernard. C'est bien malheureux. Ce pauvre monsieur...

Il fut tenté de demander : « Et la dame? » Mais il éprouva une sorte de pudeur à s'entretenir d'elle avec un garçon de restaurant. Et il se plongea dans sa lecture.

C'était un journal populaire, accoutumé à délayer les faits divers pour sa clientèle. Il consacrait à l'accident plusieurs colonnes présentées

sous un titre général et divisées par des sous-titres :

LE DRAME DE LA MONTAGNE

NOS BONS RELIGIEUX DÉCOUVRENT AU PIED DU VELAN LES DEUX TOURISTES : L'HOMME EST MORT, MAIS LA FEMME EST VIVANTE. — LE RÉCIT DE LA RESCAPÉE.

Les deux touristes qui, dans la journée de lundi, avaient entrepris sans guide l'ascension du mont Velan et dont on n'avait pas de nouvelles ont été retrouvés jeudi matin par nos bons religieux, les chanoines du Grand-Saint-Bernard, dont le dévouement est célèbre dans le monde entier. Malheureusement l'un d'eux, M. Norans, de Paris, était mort. Nous avons pu reconstituer les événements et nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner la suite avec tous les détails avant d'en venir à la lugubre découverte.

LE JOYEUX DÉPART

Samedi soir, 8 juillet, arrivaient à Bourg-Saint-Pierre, venant de la vallée de Chamonix par le nouveau chemin de fer du Châtelard, deux voyageurs qui descendirent à l'hôtel Napoléon où ils s'inscrivirent sous les noms de M. et Mme Noirant. Ils étaient en tenue d'alpinistes, bérets, sacs tyroliens, bandes molletières. Le dimanche ils assistèrent à la messe dans la vieille église, et, à la sortie, ils paraissaient fort inté-

ressés par les coiffes des femmes et par les costumes du pays.

Après avoir consulté leur hôte sur les difficultés de l'ascension qu'ils projetaient, ils demandèrent qu'on expédiât leurs gros bagages à l'hospice du Grand-Saint-Bernard où ils comptaient parvenir lundi soir pour continuer de là leur route vers la vallée d'Aoste, et ils ne gardèrent avec eux que les diverses parties de leur équipement, sacs, gourdes, lunettes, piolets, etc. Leur plan était d'atteindre le Velan par le glacier de Valsorey pour redescendre de l'autre côté sur la cantine de Proz .

Tous les alpinistes du canton du Valais savent que si l'ascension du Velan — d'où la vue est incomparable — est assez difficile, elle n'est pas dangereuse, pourvu que l'on consente à prendre quelques précautions, et il serait déplorable de penser que la catastrophe qui vient de se produire pourrait avoir pour résultat de nuire à nos sports de montagne et de diminuer le nombre de nos visiteurs. Un guide est utile et même nécessaire pour la traversée du Velan, et il y en a d'excellents à Bourg-Saint-Pierre. Le glacier de Valsorey est très crevassé et dans sa partie supérieure il réclame une escalade. Enfin la descente sur le glacier de Proz est particulièrement mauvaise. Il faut suivre une arête qui est un composé de pierres superposées, brisées, sans fixité. Sans cesse elles menacent de rouler dans l'abîme. Du côté de l'Italie, l'à-pic est formidable. Sur le versant suisse, la pente est moins rapide, mais néanmoins assez forte. Des touristes aguerris préfèrent même passer cette arête à califourchon.

En vain l'hôtelier du *Napoléon* dont la prudence est bien connue dissuada-t-il ses clients d'entreprendre seuls

cette excursion. Ils se moquaient de ses craintes, ils se montraient confiants dans le succès, sûrs d'eux-mêmes, insouciants et gais. Pour une raison ou pour une autre, ils désiraient être seuls.

Dans l'après-midi de dimanche ils montèrent tout tranquillement aux chalets d'Amont qui sont à deux heures de Saint-Pierre. Ils mangèrent de bon appétit de la soupe, des œufs et de la viande froide qu'ils avaient emportée. Cependant ils réservaient pour le lendemain un poulet et quelques autres provisions.

Le lendemain, à deux ou trois heures du matin, avant le jour, ils se mirent en marche. Un petit berger, Augustin Bolley, dit Tintin, leur indiqua la cheminée qu'on prend au sommet de la moraine, à l'est du glacier de Valsorey. Il les laissa un peu au delà de la paroi rocheuse du mont de la Gouille. Là, les deux touristes lui dirent adieu, après lui avoir donné une pièce de cinq francs. Il fut le dernier qui les vit avant l'accident; personne ne les rencontra dans la montagne.

LES RECHERCHES

C'est seulement dans la soirée de mardi qu'on téléphona de l'hospice du Grand-Saint-Bernard à l'hôtel Napoléon à Bourg-Saint-Pierre pour s'informer des voyageurs dont les bagages étaient arrivés et qui avaient retenu des chambres pour la veille. A la cantine de Proz où ils auraient pu s'arrêter, on ne les avait pas vus davantage. Il était bien tard pour se mettre en campagne. Cependant on organisa une équipe de guides composée des frères Omer et Jules Menoud, de Pierre Mallet, de Victor Bontemps et de Charles Corsaz, qui, le soir même, quitta Bourg-Saint-

Pierre et gagna le chalet d'Amont. Le lendemain mercredi, les recherches commencèrent sur les deux faces du Velan, par le glacier de Valsorey et par celui de Proz, car, de l'hospice, était partie une caravane de secours dirigée par le chanoine Sonnier, bien connu dans toute notre région. Elle emmenait deux ou trois des meilleurs chiens dressés à ces combats de la montagne.

Cependant la journée entière se passa sans aucun résultat. Les guides fouillèrent en vain les crevasses du glacier de Valsorey et les parois du mont de la Gouille et les religieux, après avoir remonté le glacier de Proz, prirent par le plus court et explorèrent inutilement les rochers où un accident est moins apparent que sur une pente de neige. Ne relevant aucune trace, ils obliquèrent sur l'aiguille du Velan. Malgré la fatigue, ne voulant pas renoncer à leur noble entreprise, ils bivouaquèrent à près de trois mille mètres d'altitude.

Ce n'est que le lendemain, jeudi, qu'en reprenant leurs recherches par le col de Mouleina et en suivant l'arête ils virent enfin leurs efforts couronnés de succès.

LES VOILA!

Sur l'arête qu'il suivait, le père Sonnier remarqua tout à coup un fléchissement provoqué par de récents éboulis. Si les touristes avaient été entraînés sur le versant italien, nul doute qu'ils n'eussent roulé jusqu'au fond de l'abîme. Mais le versant suisse, nous l'avons dit, a moins de pente. Et, en effet, le religieux, se penchant, aperçut à deux cents mètres au-dessous de lui, retenues par une saillie de rocher, deux formes humaines, l'une couchée, l'autre qui semblait age-

nouillée et qui levait les mains dans un geste d'imploration. Il cria pour les informer de sa présence et pour les rassurer, mais aucun son ne lui parvint en réponse.

La caravane s'était munie de longues cordes. On put descendre jusqu'aux deux victimes, au prix d'efforts prodigieux, car les anfractuosités manquaient et il fallait éviter les chutes de pierres. Le palier qui leur servait de refuge était comme un étroit balcon d'où il leur aurait été aussi impossible de descendre que de remonter.

L'homme était déjà froid, mais la femme vivait. Après trois jours et trois nuits passés dans d'atroces souffrances, et sans nourriture, on jugera de l'état de dépression physique et morale de la malheureuse. Le chanoine Sonnier parvint à la réconforter en lui faisant avaler quelques gouttes d'eau et de rhum, mais elle ne put absorber aucun aliment. Elle était encore attachée à son compagnon. On la détacha et, abandonnant le cadavre, on s'occupa du sauvetage de la survivante. Il n'y avait pas de temps à perdre et la tâche était difficile, car la corde lui causait un véritable martyre et elle-même était trop faible pour fournir le moindre secours. Enfin on parvint à l'arête. De là, il fallut chercher un emplacement à l'abri où l'on pût la déposer et lui donner les premiers soins. A peine installée, elle prit une première syncope et l'on crut qu'elle allait passer. Cependant le père Sonnier réussissait à lui préparer une tasse de bouillon chaud dont elle put absorber deux ou trois gorgées.

ELLE PARLE

Le chanoine Sonnier, que nous avons vu le soir même du sauvetage à l'Hospitalet, nous a fourni tous les derniers détails de notre récit. Mais il s'est refusé à nous parler de la rescapée. La scène suivante nous a donc été racontée par un des membres de la caravane, dont nous tairons le nom, et nous en certifions l'authenticité.

Après avoir essayé de boire sa tasse de bouillon, la malheureuse, encore tout ébranlée, se mit à pleurer. Puis elle murmura : — *Je vais* ou *je veux mourir.*

On la rassura, on lui promit le salut. Alors, elle demanda plaintivement : — *Où est-il?* Comme on ne savait que lui répondre, elle regarda le chanoine Sonnier qui était près d'elle et s'adressa directement à lui par phrases entrecoupées : — *Mon père, je vais mourir... Alors, il faut qu'il vienne... pour me pardonner...*

L'incohérence de ces paroles fit croire aux personnes présentes qu'elle était devenue folle. On tâcha de la calmer, et on commença la descente. Il fallut cinq heures pour parvenir au col de Mouleina. Les porteurs étaient si fatigués que l'on crut ne pas pouvoir aller plus loin ce soir-là, et que l'on songea à bivouaquer encore. Heureusement des douaniers qui surveillaient ce passage très fréquenté des contrebandiers prêtèrent main forte à nos sauveteurs épuisés. A onze heures du soir on parvenait enfin à l'Hospitalet. On étendit sur un lit improvisé la malheureuse qui, le long du trajet, s'était évanouie plusieurs fois et qui se mit à trembler la fièvre et à délirer. Tantôt elle criait : — *Arrêtez-nous,* comme si elle tombait encore, et tan-

tôt : — *Pardonnez-moi!* Ou bien elle appelait son compagnon d'une voix déchirante : — *André... André... viens avec moi!* A plusieurs reprises enfin elle prononça le nom de *Juliette*. On crut que c'était la fin.

A L'HOSPICE

Sur le matin, elle respirait encore, et même, dans une accalmie, elle reprit toute sa connaissance et demanda le prêtre. Le père Sonnier demeura seul avec elle quelques instants et parvint à lui rendre un peu de confiance et d'espoir. Il l'installa sur la voiture de M. Marquet, de Martigny, qui offrit généreusement de la transporter, et il la précéda à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, de sorte que, à son arrivée, elle trouva une chambre préparée et les soins les meilleurs. Un médecin de passage, le professeur Maurici, de Turin, avait bien voulu retarder sa descente sur Aoste pour l'examiner. Mais son diagnostic laisse peu d'illusion. La faiblesse du pouls et la fébrilité indiquent l'épuisement d'un état organique surmené et qui n'a pu résister que par miracle soit à la violence de la chute, soit à cette agonie de trois jours passés dans la faim, le froid et l'angoisse morale. Cependant, elle n'a ni membre cassé, ni lésion interne. Seulement des meurtrissures sur le côté droit du visage et sur l'épaule et la hanche droites qui ont dû plus particulièrement recevoir le choc.

Détail poignant : ses vêtements, glacés par la neige qui est tombée dans la nuit du mardi au mercredi, et détrempés à l'intérieur par le sang de ses blessures, étaient collés à la chair. On dut les arracher ou les couper lambeaux par lambeaux.

Pendant ce temps, une nouvelle équipe retournait au Velan chercher le cadavre pour le descendre dans un sac. On a dû l'entreposer hier soir à la cantine de Proz. Il est probable qu'on le transportera aujourd'hui à Martigny.

UN MYSTÈRE

Les deux victimes de la catastrophe portaient sur eux diverses pièces d'identité. Mais, si l'on a pu facilement les désigner, un mystère néanmoins continue de planer sur eux. Lui se nomme *André Norans, 26, rue Cortambert, à Paris;* elle, *Mme Romenay,* sans adresse. On a, dit-on, prévenu la famille du mort, sur les renseignements donnés hier matin par la rescapée pendant l'intervalle lucide qui a précédé une nouvelle syncope.

LA VERSION DU SUICIDE

Ce mystère a même donné lieu à une hypothèse que nous publions sous toutes réserves, car nous désirons d'autant moins l'accréditer que nous n'y attachons pour notre compte aucun crédit.

D'après cette version romanesque, les deux alpinistes se seraient donné volontairement la mort au mont Velan. Le propriétaire du chalet d'Amont où ils ont passé leur dernière soirée aurait remarqué leur air préoccupé, leurs longs silences suivis de paroles chuchotées à voix basse. A une observation qu'il leur présenta sur le danger de courir seuls la montagne, ils répondirent par un geste d'insouciance qui signifiait : — *Le danger, la mort, qu'est-ce que ça nous fait!*

Enfin ils ont eu soin d'écarter le petit berger qui, le lundi matin, leur montra le chemin et qui offrait de les accompagner, même sans pourboire.

Il est trop facile de répondre que tous ces témoignages ne sont pas probants et que, s'ils avaient réellement voulu se tuer, ils n'avaient qu'à se jeter du côté italien : leur mort eût été certaine. Il est déjà suffisamment pénible de constater leur situation irrégulière pour ne pas les accuser par surcroît de cet attentat sur leurs personnes.

DERNIÈRES NOUVELLES

Nous venons de téléphoner à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. A l'heure où nous mettons sous presse, Mme Romenay vit toujours. Mais le professeur Maurici n'a pas hésité à la condamner et il n'est pas probable qu'elle passe la nuit. Elle n'aurait pas repris la parole et serait déjà entrée dans le coma. Si les funérailles religieuses — car la version du suicide doit être résolument écartée — de M. Norans ont lieu à Martigny dimanche, la population aura à cœur de témoigner sa sympathie à une famille étrangère cruellement éprouvée.

Plusieurs fois, au cours de sa longue lecture, Marc Romenay avait été interrompu :

— J'ai mangé du miel et aussi de la confiture, expliquait Juliette.

— Monsieur, nous sommes prêtes, avertissait Mme Acher.

Et l'hôtelier, qui avait servi dans de bonnes maisons, proclamait officiellement que la voiture de Monsieur était avancée.

Du geste, Marc les écartait les uns après les autres sans même daigner leur répondre. Sur la dernière phrase du *Petit Valaisan* il se leva et, presque timidement, il demanda après avoir réglé la note :

— Voulez-vous me laisser ce journal?

— Gardez-le, monsieur, gardez-le par-dessus le marché. C'est un sou, et nous le recevons gratuitement. L'affaire du Velan vous intéresse? Triste accident, n'est-ce pas? Les étrangers ne sont pas assez prudents, monsieur, dans la montagne. Cela nous fait du tort.

Pour couper court à ces bavardages qui le blessaient, Marc installait déjà sa fille et la gouvernante dans la voiture, un vieux landau ouvert et délabré qu'on n'aurait pas pu fermer en cas de pluie.

— Mais il ne pleuvra pas, affirma l'hôtelier.

On partit, et au delà du pont on entra dans l'étroite gorge boisée, ravinée d'éboulis, au fond de laquelle coule la Dranse qui roule avec fracas une eau sale et rapide, soulevée de remous épais. L'ombre l'occupait encore, comme un domaine

réservé, et il semble, quand on y passe, que jamais le soleil n'y parviendra. Les rayons du jour peuvent bien caresser les sommets et les flancs des monts, s'épandre sur la vallée du Rhône, par comparaison si large : mais comment s'introduiraient-ils dans cette fente? Et pourtant on les cherche, on les appelle, on les invite, pour se réchauffer à leur contact, car on a froid. Juliette, que l'on couvrait de châles sur les épaules, sur les genoux, leur adressait des invocations familières :

— Soleil, petit soleil, j'ai les mains glacées. Je les tends vers toi : ne viendras-tu pas? Tu es tout entier par là-haut, et par ici rien du tout.

Comme son père, d'habitude indulgent à son lyrisme, se taisait, elle poursuivit gentiment :

— A quoi pensez-vous, papa?

Il parut revenir de très loin, et il répondit sans mauvaise humeur, seulement avec un détachement qui s'ajoutait aux distances de l'âge :

— A rien. Je regarde.

— Où va-t-on?

— Au Grand-Saint-Bernard. C'est très long. Le torrent fait trop de bruit pour parler.

Et il rentra dans son mutisme que l'enfant n'essaya plus de troubler, comprenant avec une

intuition sûre le désir de silence dont elle se sentait enveloppée.

Le récit honnête et consciencieux du journal suisse, avec son mélange de réclames utilitaires et de réflexions morales, avait agité Marc de ce frisson que donne la révélation véridique de la vie. Il y reconnaissait dans leur exactitude les faits et gestes des deux victimes, des deux héros : jusqu'au caractère disparate d'André Norans qu'on représentait joyeux à Bourg-Saint-Pierre et taciturne au chalet d'Amont, jusqu'à la persistance de la maternité chez Thérèse appelant dans son délire Juliette après son amant. Mais, comme il arrive dans un témoignage qu'un cri plus passionné, plus chargé de réalité, traverse, deux phrases, deux images, lui revenaient sans cesse dans la mémoire depuis le départ de Martigny, le torturaient ainsi qu'un spectacle d'horreur dont on ne peut pas détourner les yeux. L'une, c'était cette vision : *Deux formes humaines, l'une couchée, l'autre qui semblait agenouillée et qui levait les mains dans un geste d'imploration...* L'autre, plus cruelle encore, n'était qu'un détail de misère : *Ses vêtements, glacés par la neige et détrempés par le sang de ses blessures, étaient collés à la chair. On dut les arracher ou les couper lambeaux par lambeaux...*

Certes, il avait senti sa rancune et sa colère du premier jour le ressaisir quand il avait lu, sur ce journal moins discret que celui de Lausanne, son nom, le nom dont il lui avait remis la garde et qui était jeté en pâture au public, mais cette femme qui, sur une saillie de rocher, blessée, vaincue, mourait de froid, de faim, de détresse, auprès d'un cadavre, du cadavre de son amour, c'était sa femme. Et cette chair saignante qu'on avait mise à nu en la suppliciant, avait été la chair fleurie de sa propre chair. Comment n'en pas avoir pitié? Que cette gorge était donc désolée pour qu'on y fût tout tremblant! Ah! que ce voyage eût un terme enfin, qu'il pût adoucir par la vue de Juliette l'horreur d'une mort ainsi détaillée, et qu'il s'en retournât loin d'un tel calvaire, — du calvaire qu'elle avait gravi trois jours durant et dont il supportait mal la seule évocation!

— Plus vite! ordonna-t-il au cocher.

— Eh? Ça monte.

Après Sembrancher, que des ruines couronnent, on entrait dans le val d'Entremont. A Orsières il fallut laisser souffler les chevaux et déjeuner. Ce sont de vieux bourgs aux fenêtres grillées, aux balcons renflés, avec des rues étroites

et pavées, des greniers sur pilotis : les clochers ont des toits de pierre, ils ont vu passer avec le même calme des troupeaux et des troupes, des bergers et des conquérants. C'est déjà la pacifiante solitude de la montagne.

Marc Romenay précipita le départ. Au delà d'Orsières, le conducteur, du bout de son fouet, désigna une coupole blanche émergeant d'un plateau aux abords abrupts :

— Le Velan, déclara-t-il.

Et il commença :

— L'accident...

Mais personne ne l'interrogea, et la conversation n'eut pas de suite. A Bourg-Saint-Pierre il prétendit s'arrêter à l'hôtel Napoléon. Là, Thérèse et André débarquaient, joyeux, huit jours auparavant.

— En route, commanda Marc d'un ton sans réplique.

A la sortie du village un encombrement leur barra la route. Pourquoi tous ces gens? Qu'attendaient-ils? Quel spectacle guettaient leurs yeux écarquillés? Qu'on s'écartât donc, pour leur livrer passage!

— C'est, leur dit-on, pour le convoi.

— Quel convoi?

— Celui du mort.

Un char passa, dont le contenu était recouvert d'un linge blanc, et aussi de rameaux et de fleurs de montagne. Ainsi Marc Romenay croisa André Norans pour la dernière fois, et il salua...

Au coucher du soleil, il aperçut enfin au sommet du col, dans un cirque de rochers tragiques, un énorme bâtiment rectangulaire, haut, vieux, solide, dont les murs jaunes recevaient obliquement les dernières caresses du jour. On déchargeait des mulets devant le perron. Des paysannes de la vallée d'Aoste, avec des fichus de couleur sur la tête et des jupes bariolées, des touristes, des prêtres, allaient et venaient, sortaient et rentraient, et parmi eux de grands chiens blancs tachés de fauve circulaient, graves et doux. C'était l'hospice qui depuis près de dix siècles garde le passage des Alpes.

« Elle est là, pensa-t-il. Dans quelques minutes je la verrai. Morte ou vivante?...

Juliette s'était endormie, et il fallut la réveiller.

IV

Accoutumé aux grands hôtels, aux *palaces* où, dès l'arrivée, chasseurs et portiers se précipitent sur les voyageurs, Marc Romenay, sur le seuil de l'hospice, s'étonnait de ne rencontrer aucun hôte. Tous ces gens qui pénétraient là comme chez eux, dans la tranquillité du soir offerte à tous, le frôlaient, le coudoyaient, sans prendre garde à lui.

— Il faut sonner deux coups et le père clavandier viendra, lui expliqua le cocher.

Le père *clavandier* est chargé de recevoir les étrangers. Il vint en effet, la bouche fleurie de sourires. C'était un petit abbé qui, sur sa soutane, portait en sautoir le mince cordon blanc des chanoines de Saint-Augustin. Aussitôt il s'informa d'un air engageant :

— Vous désirez passer la nuit. Suivez-moi au plus vite, car la cloche du dîner va sonner. Aurez-vous bon appétit? l'air de montagne creuse.

Il parlait avec volubilité, d'une voix cordiale, et répandait la bonne humeur. Mais il se heurta à la froideur de Marc Romenay qui réclamait le père Dornaz et prétendait lui parler sans retard :

— Le prieur? Impossible. Il reçoit en ce moment Monseigneur le prévôt qui arrive de Martigny par la voiture de poste. Nous ne pouvons pas le déranger.

— Il le faut pourtant.

Conciliant, l'abbé demanda un délai :

— Écoutez, monsieur, le plus urgent est de vous installer. On nous annonce un pensionnat de jeunes filles. Tout à l'heure je n'aurai peut-être plus de quoi vous loger convenablement. Une chambre pour cette enfant et cette respectable dame. Pour vous, je tâcherai d'en réserver une aussi : mais peut-être devrez-vous subir un compagnon, nos chambres ont toutes deux lits. Bah! à la guerre comme à la guerre.

Et son rire retentit sous la voûte du corridor.

Le Grand-Saint-Bernard n'est pas un hôtel. On y hospitalise sans rétribution les voyageurs, et ceux-ci, au départ, déposent dans un tronc leur obole volontaire. Il faut donc bien accepter la règle de la maison. Marc, discipliné, se soumit, et la caravane suivit sur l'escalier le père clavan-

dier qui gravit deux étages et prit un long couloir jusqu'à l'extrémité du bâtiment.

— Là, dit-il en s'adressant plus spécialement à Juliette, car il avait un faible pour les enfants, vous serez tout à fait bien, je crois.

C'était une grande chambre avec un mobilier rudimentaire : deux lits de bois, une table, quelques chaises de paille, mais si propre, si nette, qu'on y respirait la paisible atmosphère d'une cellule religieuse. La petite, que tous les détails du voyage amusaient, courut à la fenêtre :

— Oh! papa! cria-t-elle. Venez vite voir.

L'hospice était dans l'ombre, mais la lumière occupait encore les hauteurs. Sur les parois de rochers elle prenait une teinte ardente, mélange de pourpre et de violet, et la neige même du plus haut sommet s'échauffait comme un visage virginal qui s'émeut. Un nuage brusquement surgi la couronnait comme une tour en flamme. Le combat se livrait là-haut entre le jour et la nuit, mais les bataillons dorés du soleil maintenaient momentanément leur gloire, tandis que du fond des vallées lointaines montait sans cesse du renfort pour l'obscurité sûre du triomphe.

— Le Velan, nomma le prêtre. Il a son bonnet : mauvais signe pour demain.

Marc se détourna du paysage comme d'un ennemi. Et il fixa son regard aigu sur son hôte qui reprenait ingénument :

— Deux malheureux touristes s'y sont égarés l'autre soir. L'un est mort.

Il s'arrêta. Était-ce voulu? Romenay le pensa, et s'efforça de jouer l'indifférence en demandant :

— Et l'autre?

— L'autre? Je ne sais pas. C'est une femme. On l'a transportée ici. Ce matin elle vivait encore. Mais je n'en ai plus de nouvelles. La maison est immense et chacun a ses occupations.

Ainsi s'excusait-il, sur son travail, de ne pouvoir satisfaire la curiosité du voyageur. Si près les uns des autres, on ignorait tant de choses. Il s'exprimait calmement, en toute bonne foi, ne devinant rien. Les minutes coulaient pour Marc : la mort, comme lui, errait peut-être à cette heure dans ces mêmes couloirs, cherchant la porte où on l'attendait. Il fallait se hâter. Et s'approchant du père, tandis que Mme Acher s'occupait des bagages, il lui répéta sa demande :

— Je veux voir le père Dornaz immédiatement.

Il avait parlé d'une voix basse, mais si autori-

taire que son hôte s'inclina : muré dans la tâche quotidienne, afin de la bien remplir, celui-ci ne cherchait pas à comprendre, ne faisait aucun rapprochement, mais il sentait une volonté bien établie.

— Ces dames, expliqua-t-il rapidement, vont descendre au réfectoire. J'y serai et je leur indiquerai leurs places. La vôtre, monsieur, sera réservée à côté de votre fille. Quant à votre chambre, elle est de l'autre côté. Elle donne sur l'Italie. Suivez-moi. Vous la verrez en passant. Puis, je vous conduirai vers notre prieur. Vous essaierez d'obtenir audience. Je ne vous cache pas que ce sera difficile.

— Vous vous trompez, mon père, répliqua Marc sans crainte de se livrer.

En effet le prieur, bien qu'il fût en conférence avec le prévôt, le reçut dès qu'on l'eut annoncé. L'air raréfié de la montagne l'avait vieilli avant l'âge. Maigre, un peu voûté, les cheveux blancs, le teint pâle, il donnait l'impression d'un voyageur épuisé, au souffle court. Mais cette impression ne durait pas. Une extraordinaire puissance de jeunesse rayonnait au contraire de son visage, venue du seul regard des yeux bleus, si limpides, si calmes. C'était, non la candeur neuve et éton-

née qui précède la connaissance, mais la paix définitive, la sérénité de la certitude.

Déjà Marc Romenay réclamait :

— Monsieur le prieur, je désire savoir...

Mais il s'interrompit, comme s'il avait parlé trop haut, d'une façon incorrecte. Il subissait malgré lui ce tranquille ascendant.

— Monsieur, commença le prêtre avec une douceur qui l'enveloppait tout entier, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Notre chère malade vivra. Elle est sauvée.

— Ah ! dit Marc simplement.

— Après une nuit mauvaise, une nuit cruelle au cours de laquelle nous avons cru plusieurs fois la perdre, la température s'est abaissée, le pouls a repris sa marche normale. La crise est maintenant conjurée. Le professeur Maurici, de Turin, qui l'a soignée avec beaucoup de dévouement, est reparti après déjeuner, rassuré et même un peu surpris d'une telle force de résistance qu'il n'avait pas escomptée. Demain, nous aurons la visite du docteur Doret, de Martigny. D'ailleurs le traitement n'est pas compliqué. Il comporte surtout du repos.

Il fit une pause, attendant sans doute un mot, une phrase de son interlocuteur qu'il conti-

nuait de regarder, d'étudier, de pénétrer. Mais Romenay garda le silence. Alors il se décida à reprendre :

— Surtout du repos. Elle est encore si faible. Vous ne pouvez savoir les angoisses terribles qu'elle a traversées. Je vous raconterai : il importe que vous les connaissiez.

— Je sais, murmura Marc.

— Comment savez-vous?

— J'ai lu... dans le journal.

— Dans le journal? Déjà!... On est bien pressé. Après avoir reçu votre télégramme, ce matin seulement, quand j'ai averti de votre venue M. Maurici, sous le sceau du secret, il m'a recommandé, ou plutôt ordonné de lui éviter toute émotion, toute fatigue : « Pas de visite ce soir, a-t-il déclaré. Demain peut-être, demain, et seulement si la nuit a été bonne. » Elle est hors d'affaire, mais la moindre rechute est à redouter...

Il s'arrêta encore, comme s'il croyait se heurter à une protestation. Un peu étonné de n'en pas rencontrer, il continua :

— Vous ne pouvez donc pas la voir ce soir. Résignez-vous, monsieur, à attendre jusqu'à demain. Vous devez être bien las vous-même. Un voyage si précipité, et dans l'inquiétude, est pé-

nible. Vous passerez une nuit tranquille : demain, si le mieux s'est accentué, je l'informerai avec précaution et je vous conduirai vers elle.

Marc ne l'avait pas interrompu. Comment mettrait-il de l'ordre parmi toutes les pensées qui l'envahissaient? Il apportait le pardon à une mourante; pendant l'interminable trajet il avait été assez faible, assez généreux, pour ne craindre que d'arriver trop tard. Et quand il était là, enfin, prêt à remplir sa mission, la mission qu'il s'était imposée malgré ses souvenirs et toute la douleur de son passé révolté, on l'informait que Thérèse était saine et sauve, mais que dans son état elle ne pouvait le recevoir tout de suite! Du moins, puisqu'on le renvoyait au lendemain, il réfléchirait mieux, il délibérerait plus à loisir. Sa pitié l'abandonnait, et il retrouvait au fond de lui-même une autre douleur qu'il connaissait bien. Les paroles du prêtre le retenaient comme des liens, et il ne pouvait livrer son désarroi. Ainsi demeurait-il immobile et muet.

Déjà le prieur le renvoyait sans brusquerie :

— Allez en paix, *mon enfant,* lui disait-il, comme on parle au pécheur après l'absolution. Reposez-vous jusqu'à demain. Vous m'excuserez de ne pas vous accompagner; j'ai beaucoup de

travail ce soir. Mais le père clavandier s'occupera de vous.

— Demain? répéta Romenay sans gagner la porte. Je ne sais pas si je *la* verrai demain.

Le père Dornaz l'interrogea de son regard qui pacifiait, qui dominait aussi :

— Pourquoi? Vous êtes venu pour la voir. Elle vous attend.

— Elle m'attend? Vous l'avez donc informée?

— J'avais reçu votre télégramme. Ce matin elle vous appelait. Je l'ai prévenue que vous viendriez.

— Elle m'appelait? Et qu'a-t-elle répondu?

— Vous voulez le savoir? Elle s'est tue longtemps. Puis elle a dit : « C'est bien la mort, n'est-ce pas? » J'ai protesté. « Alors, a-t-elle repris, si ce n'est pas la mort, il ne viendra pas. » Après un nouveau silence elle a demandé : « Et Juliette? » Juliette, j'ai deviné que c'était votre fille.

— Oui, murmura Marc : elle est là.

Le prieur le considéra avec une attention nouvelle :

— Vous l'avez amenée : c'est bien, je ne l'espérais pas. Son nom seul la fait trembler et pleurer.

Mais Romenay voulut se soustraire à cette influence qui s'exerçait sur lui malgré lui :

— Nous ne la verrons pas demain, déclara-t-il, ni moi ni ma fille. C'est impossible.

Il n'en dit pas davantage. Le prêtre connaissait son secret : il devait comprendre. Il avait compris, et il descendit aussitôt dans ce cœur douloureux.

— Auriez-vous préféré la trouver morte?

Comme un incroyant à qui l'on demande de renier solennellement son ancienne foi et qui s'y refuse par convenance, par respect du passé, ou par l'obscur sentiment de tout ce qui dure en nous sous le flot incessant des jours, Marc recula devant cette question trop directe et protesta :

— Oh! non : comment voulez-vous?

Mais ne venait-on pas de formuler l'inavoué désir qui le tourmentait depuis vingt-quatre heures? La mort, après le pardon, lui restituerait Thérèse; la vie continuerait de les séparer. La vie, c'était l'obstacle infranchissable. Il en eut conscience, et après son instinctif premier mouvement il confessa en toute franchise :

— Peut-être cela eût-il mieux valu, en effet.

Le père Dornaz, qui ne le quittait pas des

yeux, suivait le travail intérieur qui s'accomplissait en lui :

— Les voies de Dieu, reprit-il, ne nous sont pas connues. Il exige de vous plus que vous n'apportiez.

Mais, cette fois, ce fut Marc Romenay qui rompit l'entretien, comme s'il ne permettait pas qu'on entrât dans ce domaine privé :

— Écoutez, monsieur le prieur, j'ignore encore ce que je déciderai. Les circonstances sont toutes différentes; elles exigent un nouvel examen, un nouveau choix. Je vous prie, dans tous les cas, si vous *la* voyez avant moi, de ne pas l'avertir de mon arrivée, ni de celle de ma fille.

— Vous la verrez donc?

— Je ne sais pas encore. Demain, je déciderai.

Le prêtre parut se recueillir et, lui tendant la main, il se contenta de répéter presque affectueusement :

— A demain donc. Allez en paix.

Marc descendit au réfectoire. C'est une vaste pièce peu éclairée où il eut quelque difficulté à découvrir la place qu'on lui avait réservée auprès de sa fille. Juliette prit à peine garde à son retour : elle jacassait et riait avec une petite voi-

sine de son âge, Sylvie Monestier, qu'elle avait rencontrée quelquefois à Paris, et qu'elle était ravie et surprise de revoir au Grand-Saint-Bernard. Le monde est si limité qu'il devient rare, où qu'on aille, à la mer, à la montagne, à l'étranger, de n'y pas retrouver des personnes de connaissance, et les plus inattendues. Le père de Sylvie, Michel Monestier, vint à lui et lui toucha l'épaule :

— Vous ici? par quel hasard?

Marc, gêné de cette présence, chercha une explication :

— La montagne. Elle est ordonnée à ma fille.

— A la mienne aussi. Nous venons de Courmayeur, et nous allons à Caux, au-dessus du lac Léman. Caux est doux et confortable. Pourquoi n'y viendriez-vous pas aussi? Les enfants s'entendraient à merveille. Seul, on s'ennuie. Si vous saviez!

— J'ignore encore ce que nous ferons.

Il avait accueilli avec froideur, presque avec hauteur, l'aimable démarche de M. Monestier. Dès que celui-ci l'eut quitté, il regretta de l'avoir ainsi brusqué. Son cri de détresse : *seul, on s'ennuie,* suivi de cette exclamation : *si vous saviez!* qui aurait pu contenir tant d'insolence et d'iro-

nie, montrait l'unique préoccupation d'un cas personnel. M. Monestier, veuf d'une femme adorée, voué dès lors à la solitude du cœur, promenait ses souvenirs d'amour et ses tristesses inguérissables dans tous les lieux propices à la santé de son unique enfant. De toute évidence il ne soupçonnait rien du *hasard* qui avait appelé subitement Marc Romenay.

Pourquoi s'être défié de lui? Marc ne connaissait-il pas son chagrin, l'isolement de sa pensée? Se penchant un peu, il l'aperçut qui découpait en menus morceaux une côtelette sur l'assiette de sa fille et s'occupait de celle-ci maternellement; de la tête il lui adressa un signe d'amitié pour pallier le mauvais effet de sa réception. Et voici que devant un plat fumant, dans le bruit des conversations et des rires, il avait l'impression que la tragédie de sa propre vie n'intéressait personne, ne suspendait pas le cours régulier des choses, passait inaperçue dans la tumulte grandissant d'un dîner de table d'hôte.

Quarante ou cinquante touristes étaient réunis autour de cette table en fer à cheval. Au centre le père clavandier présidait, s'assurait que le service n'oubliait pas les retardataires. La chère était simple mais abondante. Une atmosphère

plus cordiale, plus intime qu'à l'hôtel, due à la réputation de l'hospice et à la bonhomie des moines, se créait entre ces convives de langues et de pays différents. Juliette et son amie adressaient des agaceries à deux Italiennes assises en face d'elles, toutes jeunettes elles aussi, avec des bérets rouges et des robes bleues, et de gaies figures brunes éclairées par des yeux presque trop grands : laides, elles donnaient l'idée qu'elles deviendraient jolies. A l'un des bouts, un gros d'étudiants allemands, à lunettes, blonds, fades et loquaces, remuait sans arrêt des phrases interminables. Près d'eux un couple trop élégant détonnait : lui en smoking impeccable, col très haut et très blanc, cravate noire, linge reluisant, cheveux alignés, lustrés, pommadés; elle parée comme une châsse : des gravures de mode à sept mille cinq cents pieds. Une troupe d'alpinistes anglais, la figure tannée et brûlée, devait disputer sur une ascension, à en juger par la pantomime. Tout ce monde bigarré, stimulé par le grand air, la vie libre, la marche, mangeait, dévorait avec appétit, à la lumière tremblante de lampes trop rares, qui tantôt laissaient les visages dans l'ombre, et tantôt les marquaient de taches claires inégales.

— Que je m'amuse, papa ! déclara tout à coup Juliette.

La petite dormeuse de l'arrivée était transfigurée par le plaisir. Avec cette force enfantine d'utiliser les matériaux de l'instant présent, elle imaginait des vacances de fantaisie pendant lesquelles on habiterait des villas impossibles, comme celle-ci, longue à atteindre, un peu vaste et effrayante avec ses corridors sans fin, mais occupée par des gens si bizarres, dont la plupart parlaient un charabia incompréhensible qui lui rappelait la confusion des langues dans la tour de Babel de son Histoire sainte. Qu'elle était loin de se douter que sa mère — cette maman si mystérieusement disparue depuis six mois et dont elle avait compris, au silence de son père, aux réticences de Mme Acher, que mieux valait n'en pas parler — était là, sous le même toit, à peine échappée à la mort, et si fragile que la moindre émotion lui devait être évitée avec soin ! Que répondrait-elle si on lui annonçait qu'elle la verrait demain ? Mais non, elle ne la verrait pas. Il ne faut pas troubler les jeunes cerveaux. Et pour lui-même, qu'avait-il décidé ?

Qu'avait-il décidé ? Il n'y songeait plus. Repris par la vie physique, par le bien-être qui engour-

dit la douleur et la volonté, il éprouvait une sorte de voluptueuse détente à réparer ses forces après la fatigue du voyage. Véritablement il ne ressentait plus d'angoisse, il s'abandonnait. Cette côte de bœuf aux pommes de terre, bien qu'un peu dure, était savoureuse, et ce vin glacé agréable à déguster. Les plus cruelles heures de l'existence, les plus désemparées, ont leur minute d'atténuation. Et la machine humaine qui se reconstitue prépare des solutions aux pires épreuves.

Un grand vacarme à la porte acheva de le distraire. On eût dit au piétinement un passage de troupes, leur arrivée au cantonnement. Une sonnerie de clairons, un roulement de tambours n'eussent pas surpris.

— C'est mon pensionnat, expliqua à voix haute le père clavandier.

Et s'excusant de quitter la table, il se porta à la rencontre de ce nouveau contingent qu'il fallait héberger et caserner. Mais il ne tarda pas à en prendre la tête pour le conduire à la salle à manger que réclamaient impérieusement vingt ou trente bouches affamées. Ce fut un flot de jeunes filles de quinze à dix-huit ans, les cheveux dans le dos, des mantes d'ordonnance sur les épaules, l'alpenstock à la main et des joues animées, des

teints de santé, des rires de belle humeur, et de ces voix pointues, aiguës, qui muent. Derrière elles débouchèrent deux ou trois professeurs débordés qui tâchaient à les retenir, à les aligner, comme des sergents leurs recrues indisciplinées. Déjà les premières s'emparaient des places vides, tandis que les autres guettaient les convives qui en étaient au fromage ou aux fruits, leur donnant à comprendre sans ménagement qu'il fallait déguerpir. De bonne ou de mauvaise grâce on pliait devant elles, et Juliette, se levant, adressa un sourire à cette collectivité qui achevait sa joie par tant de tapage.

— Comme c'est drôle, papa, le Grand-Saint-Bernard! s'exclama-t-elle. Et quelle bonne idée de venir ici de Paris !

Elle battait des mains, elle s'agitait, s'énervait, tirait les cheveux de Sylvie Monestier qui, moins expansive et surveillée par son père avec trop de minutie, se scandalisait. Dans le corridor, elle épela la fameuse inscription en lettres dorées sur marbre noir : *Napoleoni Primo Francorum Imperatori Semper Augusto*...

— Napoléon est descendu ici, voulut expliquer M. Monestier aux deux fillettes. C'était un grand général, toujours vainqueur.

Mais Juliette se rebiffa. Elle n'avait pas besoin d'une leçon d'histoire :

— Je sais, je sais. D'abord il n'est pas descendu, il est monté. Et puis Mme Acher l'a vu.

— Mme Acher l'a vu?

Elle débita sa réponse comme une leçon :

— Certainement, sur une mule blanche qu'il retenait d'une main fine et nonchalante.

La vieille gouvernante qui se tenait en arrière du groupe rougit comme si l'on révélait ses amours. Marc lui fit signe :

— Elle doit être bien lasse : il faut la coucher.

Mais l'enfant protesta, cria, se débattit :

— Pas encore! pas encore! c'est trop amusant. Et puis, d'abord, papa, vous n'avez pas encore signé sur le gros registre.

— Quel registre?

— Celui qui est là, dans la salle.

Dans la salle d'entrée il y a en effet un registre où les voyageurs inscrivent leur nom. En dernier figurait celui de M. Monestier. Sylvie s'en était vantée auprès de sa voisine pendant le repas. Les enfants ont des fiertés imprévues. Et Juliette avait hâte de recouvrer une supériorité. Marc, par condescendance paternelle, s'assit et prit la plume. Mais, au moment de le donner, son nom

lui fit honte. Son nom n'était-il pas compromis depuis que l'indiscrétion du *Petit Valaisan* l'avait livré? Une femme, qui portait ce nom honorable, ce nom connu, avait été trouvée à demi morte dans la montagne avec son amant. Non, non, il ne pouvait pas avouer publiquement qu'il était le mari de la survivante. Déjà il imaginait les sarcasmes, les allusions, les ironies, et, devant le cahier ouvert, sa rancune l'envahissait. Il partirait, il quitterait demain ce lieu néfaste.

Pour garder une contenance, il parcourut du regard la liste du registre. Un peu au-dessus de M. Monestier, parmi les arrivées du matin, il découvrit Edmond de Baulaine qu'il connaissait : *M. et Mme Edmond de Baulaine.* Or Edmond de Baulaine n'était pas marié : il avait séduit et enlevé Mme Durban, la jolie et zézayante Manette Durban, si frêle, si délicate, si vaporeuse et mousseuse, incomprise évidemment de son rustre de mari qui, pour comble, refusait de divorcer à cause de leurs deux enfants, et aussi, disait-on, de sa persistante passion, dont chacun s'amusait. Michel Monestier, qui lisait par-dessus son épaule, remarqua la direction de son regard.

— Baulaine. Il est donc ici?

— Vous voyez.

— Son départ a fait un joli scandale. Comme c'est vieux! C'était avant...

Comme on se sert couramment de cette façon de dater : *avant* ou *après la guerre,* qui surprend quelquefois la génération montante, il avait, pour diviser les événements, un unique critérium : la mort de sa femme. Il ajouta :

— Je suis sûr qu'on n'en parle plus.

— Nous en parlons, constata Marc non sans amertume.

Et d'une main rapide il signa, si mal qu'on ne pouvait lire que *Rémy* et non *Romenay*.

Le pensionnat, ayant expédié le dîner de l'hospice en un instant, — le temps de tordre et d'avaler, — déborda dans la salle commune, dans les corridors, les escaliers, sur le perron. Pendant qu'on s'occupait de leurs cantonnements, toutes ces jeunes filles babillaient, folâtraient, chantaient, prenaient possession de la maison. Quelques-unes, qui s'étaient levées de table trop tôt, achevaient de manger des biscuits, des oranges, montraient des dents de jeunes chiens. Il y en avait de laides que l'avenir arrangerait, il y en avait qui n'attendaient pas l'avenir pour être jolies. La plupart en étaient encore à l'âge ingrat dont l'allure dégingandée convient mieux à un

garçon qu'à une demoiselle : l'une d'elles ne s'avisa-t-elle pas de siffler? Mais plusieurs, déjà sorties de cet âge incertain, s'observaient davantage, prenaient tournure et instinctivement cherchaient des glaces absentes. Leurs toilettes d'alpinistes s'amélioraient d'un détail de coquetterie. La jeunesse au grand air leur communiquait son incomparable charme de fraîcheur et de nouveauté. Deux d'entre elles, surtout, — qui, très amies, se tenaient par la taille, la main passée sous les flots de cheveux blonds qui, librement, ruisselaient sur le dos et qui, ne trouvant pas de place suffisante pour se déployer, s'étalaient jusque par devant, — échangeaient en anglais, d'une voix chantante, leurs confidences.

Marc, qui suivait malgré lui leur manège, ne recevait de leur beauté qu'une peine injurieuse. L'inquiétude de son cœur dirigeait ses pensées : « Un jour, bientôt, demain, ce soir, songeait-il, elles seront aimées. Un jour, bientôt, elles seront infidèles et cruelles... »

Et Juliette, déjà conquise, se faufilait jusqu'à elles, obtenait un sourire, une caresse. Son père, agacé, la confia pour le sommeil à Mme Acher. Et Michel Monestier appela lui-même la femme de chambre qui accompagnait sa fille en voyage

pour la lui remettre. Quand il revint s'asseoir auprès de Marc, il lui posa cette question :

— Mme Romenay ne vous a pas accompagnés?

Marc le dévisagea et, devant tant de candeur et d'ignorance, il se décida à cette véridique réponse :

— Si. Elle est ici.

— Fatiguée?

— Très fatiguée.

— Le mal de montagne, sans doute. Mme Monestier y était sujette. Au Saint-Bernard, l'altitude cause souvent de l'oppression. Aussi ne fait-on qu'y passer. Vous savez d'ailleurs que le règlement interdit de séjourner plus de vingt-quatre heures à l'hospice. On a été obligé de prendre cette mesure à cause de l'indélicatesse des touristes qui volontiers s'installaient gratuitement. Caux n'est qu'à mille mètres. Ma pauvre femme adorait Caux.

Et, ne tenant pas en place, il se leva pour prendre congé :

— Excusez-moi : j'assiste toujours au coucher de Sylvie. Quand une enfant n'a plus de mère, c'est terrible. Vous ne savez pas tout votre bonheur.

Pour Michel Monestier, l'union du ménage

Romenay datait d'*avant :* il ignorait tout de la séparation et de la dernière catastrophe. Chacun, sur terre, ne suit que son idée. *Vous ne savez pas tout votre bonheur :* Marc avait reçu, immobile, cette constatation d'une ironie impitoyable, l'ironie qui vient de la vie et non pas de nous.

A son tour il voulut sortir, respirer au dehors la solitude de la nuit. Comme il revêtait son manteau, à cause du froid, il se heurta sur le perron à Edmond de Baulaine. Celui-ci n'ignorait pas la rupture; peut-être avait-il appris déjà par les journaux l'accident du Velan, avec les noms des victimes. Mais, la main tendue, la mine épanouie, comme s'il lui arrivait une aventure heureuse et inespérée, il témoignait une joie abondante à rencontrer un compatriote, presque un ami. Et sans retard, privé depuis longtemps peut-être d'une oreille complaisante, il entra dans la voie des aveux :

— Oui, nous rentrons d'Italie pour gagner la Suisse. En voyage on s'ennuie moins : ça change tout le temps, alors on ne pense pas. Nous sommes tous deux ici. Et Manette est malade, naturellement. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme toujours malade. Véritablement, c'est terrible. On n'a plus de liberté, plus d'in-

souciance, plus de gaieté. Parfois je n'y tiens plus : il me prend une envie folle de tout planter là...

Tout, c'est-à-dire sa maîtresse et son amour. Il riait gentiment, contant ces choses amères non pas à un compagnon de vie, mais à une simple relation de cercle, perdue de vue et renouée par hasard. Peu secret de sa nature, il disait naïvement l'horreur égoïste, et si fréquente, de l'homme pour le mal physique, son incapacité à le supporter en lui et jusque chez les siens. Ainsi l'intimité avait tué cette belle passion qu'on avait célébrée un hiver à Paris.

— La maladie, continuait-il avec une grâce plaisante, devrait être réservée aux couples légitimes.

Et il osa pousser la conversation, tant il en était affamé, jusqu'au bout de son désir :

— Ah! si Manette voulait retourner auprès de son mari! Il paraît que celui-ci consentirait à la reprendre. C'est un brave homme. Je la lui rendrais volontiers.

Et il se mit à rire, comme s'il tenait des propos très spirituels, très parisiens. Il parlait de Manette familièrement, comme d'une femme connue, et il avouait avec un cynisme aimable sa

déconvenue, sa lassitude, sa lamentable faillite :

— Quelle chance de vous avoir là! On peut causer. Demain vous verrez Manette...

Marc, qui avait gardé son air impassible et distant, lui souhaita le bonsoir. Celui-là, non plus, n'était pas à redouter pour sa curiosité et son indiscrétion. Comme Michel Monestier, comme tout le monde, il ne s'intéressait qu'à son cas personnel. Chacun, sur terre, ne suit que son idée, ou sa douleur. Et dans la douleur chacun est seul, infiniment seul.

La porte était grande ouverte : il gagna le perron. Déjà le bruit s'apaisait. L'harmonium, un instant tourmenté par des mains de jeunes filles, s'était tu. De la salle populaire où s'assemblent les guides, les muletiers, les paysans, montait une vague rumeur qui peu à peu s'affaiblissait. Les voyageurs avaient regagné leurs chambres : la veillée ne se prolongeait pas.

Il descendit l'escalier extérieur, et marcha du côté de l'Italie jusqu'au petit lac dont les lueurs tremblantes de la lune tentaient d'animer les eaux mortes. Cette lune décroissante, un peu écornée, à cause de la traversée des nuages qui tantôt la voilaient et tantôt la découvraient,

paraissait courir, presque bondir dans le ciel. Elle communiquait une vie de rêve au paysage nocturne. Le cirque tragique de rochers et de montagnes noires semblait se mouvoir en ombres fantastiques et menaçantes qui se rapprochaient et s'éloignaient tour à tour. Et parfois des lueurs, atteignant un glacier, y déposaient une parure frissonnante d'argent. Ce devaient être les épaules neigeuses du mont Velan.

A la montagne, l'isolement et le soir communiquent une sorte d'extase. L'air vierge qu'on respire donne aux lèvres une âpre caresse. Les étoiles sont plus amicales, le silence qu'accompagne, comme un orchestre lointain, la voix profonde du vent, prend une importance solennelle, presque religieuse. Gagné par toutes ces puissances de la nuit, Marc revint lentement vers l'hospice. Dans le carré sombre de l'énorme bâtiment, çà et là une fenêtre brillait. Combien de temps demeura-t-il à regarder ces lumières mourir une à une? Bientôt, dans le corps de logis qu'il savait réservé aux voyageurs, il n'en vit plus que deux. Puis l'une des deux s'éteignit. *Elle* était là : il en était sûr maintenant. Et parce qu'il avait découvert sa retraite à la lueur de la veilleuse, il la sentit plus vivante, bien qu'elle fût

encore toute meurtrie du voisinage de la mort. Elle était là, si près de lui, si près et si loin.

Il avait beau s'exciter à la pitié, appeler même Juliette à son aide et se répéter le mot désespéré de Michel Monestier : « Quand une enfant n'a pas de mère, c'est terrible... » il ne trouvait pas en lui la force du pardon pour celle qui n'allait plus mourir. Il la revoyait sur le seuil de sa maison qu'il lui avait interdit : elle revenait de chez son amant, les lèvres humides encore de baisers, elle portait une robe d'automne, une robe de velours noir que la zibeline de l'étole et du manchon zébrait de reflets fauves, en harmonie avec la chevelure, la splendide chevelure frissonnante rassemblée avec peine sans doute sous la toque après avoir été défaite, et la robe collante livrait le galbe des jambes longues. Que d'ardeur à vivre chez cette créature qui s'était roulée à terre de désespoir et qu'il avait chassée !

Et une autre vision se substitua à celle-là : sur le glacier qu'il venait d'entrevoir au clair de lune, là-haut, *deux formes humaines, l'une couchée, l'autre qui semblait agenouillée et qui levait les mains dans un geste suppliant...* C'était l'attitude définitive, publique, où il la reverrait désormais. Sa vie, puisqu'elle vivrait, se fixait dans

cette posture comme si le marbre l'immobilisait. Quand on a ébranlé à deux la porte de la mort, celle-ci a beau rejeter l'une des victimes, elle ne parvient pas à les séparer.

Oui, la mort érigeait à ce coupable amour qu'elle seule — et non pas la vie — avait interrompu, un mausolée dont Thérèse ne pouvait plus être maintenant que la gardienne.

Et Marc sentit couler sur ses joues deux larmes désespérées que le froid ralentit...

V

Le lendemain, qui était un dimanche, Marc n'avait rien décidé. Il s'était laissé choir dans le sommeil comme dans une mer sans fond qui ne rend pas les naufragés. Au réveil il retrouva sa perplexité plutôt que sa douleur. Thérèse sauvée n'avait plus besoin d'être plainte. Il ne désirait pas la revoir et ne songeait pas à partir sans l'avoir revue. Accoutumé à des résolutions promptes, il se méprisait de son incertitude et ne pouvait pas en sortir. Il attendait que les événements — lesquels? il ne le savait point — le déterminassent dans son choix.

Toute la matinée il promena son désœuvrement et le désarroi de ses pensées. Pendant que Juliette et Mme Acher entendaient la messe à la chapelle de l'hospice, il fit quelques pas, au delà du petit lac, dans la direction de l'Italie que déjà la veille il avait prise. Ainsi que le cocher l'avait

annoncé au signal du Velan, le temps se gâtait : bien que le col fût encore dégagé, le brouillard occupait tout le bas du val. Il montait à l'assaut de la montagne. Il montait si vite que Marc le rencontra au tournant de la route qu'il suivait et qui, brusquement, parut tomber dans l'abîme. Lui-même fut bientôt entouré, comme d'une armée, de cette brume opaque qui l'isola. Il se serait cru séparé du monde, s'il n'avait entendu, affaiblies et comme ouatées par la distance et les nuages, les sonnailles des vaches qui paissaient en dessous, dans les pâturages de la vallée d'Aoste. Cette musique lointaine, qui venait d'Italie, c'était le rappel de la terre occupée. Et c'était aussi l'image de ce qu'il éprouvait dans son désordre sentimental : l'obscur bienfait de la vie, quand on a cru se heurter à la mort.

Comme il arrive sur les hauteurs, les brouillards se succédaient, laissant entre eux des éclaircies. Aussi promptement qu'il avait été enveloppé, Marc se trouva libéré. Il se pencha pour apercevoir les troupeaux qui l'avaient secouru dans sa solitude momentanée, mais la plaine demeurait invisible. Alors il rebroussa chemin. Une vieille Valdotaine, au châle jaune et rouge, le croisa. Elle redescendait vers son gîte. La bouche pleine,

elle voulut pourtant l'aborder, car elle avait quelque chose à dire.

— Eh! commença-t-elle, la face congestionnée du double effort qu'elle faisait pour avaler et parler à la fois, connaissez-vous le plus beau palais du monde?

— Non, madame, répondit-il avec indifférence.

D'un geste large elle désigna l'hospice :

— Le voilà! On y mange, on y boit, on y dort, on y prie pour rien. Ailleurs, il faut toujours et partout de la monnaie.

Sur cette déclaration qui lui pesait, elle reprit sa route, plus légère, et même riant toute seule, comme une jeunesse. Elle avait passé une bonne journée, et savait à son âge qu'une bonne journée, ça compte, et qu'il ne faut pas lui permettre de s'échapper trop vite. Après l'avoir suivie des yeux, il se retourna et regarda avec plus de bienveillance le grand bâtiment qui distribuait de la joie aux pauvres gens de passage, et qui contenait le secret de son cœur et de son avenir.

Il rentra et rejoignit sa fille à la chapelle. Le fond était encombré d'Italiennes aux fichus clairs qui, vautrées dans le lieu saint, se livraient à toute une mimique pieuse, ardentes à l'office comme à la nourriture, et peut-être à l'amour.

Dans un coin, il y en avait une qui allaitait son petit sans rien perdre des extases ou des oraisons de ses compagnes. Quand le pensionnat se mit à chanter un cantique, tout ce peuple musicien se redressa, parut soulevé d'un enthousiasme sacré. Le prêtre achevait la messe. Lorsqu'il donna la bénédiction finale, Marc, sous la chasuble, reconnut le prieur, reçut son regard lumineux et calme, et il lui sembla que cette bénédiction s'adressait spécialement à lui. Dans l'état de sensibilité où il était, tout se rapportait au drame qu'il recélait en lui-même et dont il ne voulait pas connaître le dénouement.

Au réfectoire, où il conduisit Juliette et Mme Acher qui n'avaient pas encore déjeuné, Michel Monestier servait à sa fille, avec une complaisance maternelle, une seconde tasse de café au lait.

— Vous ne vous en doutez pas, expliqua-t-il à Marc : on se gorge ici parce que c'est gratuit. Je ne parle pas du pensionnat : c'est jeune et ça va marcher la journée entière. Mais tout le monde. Tout à l'heure, c'était un Allemand qui prenait son sixième bol.

— Avec des tartines, ajouta Sylvie attentive.

Elle-même se gonflait à merveille. Marc s'ex-

pliqua mieux le visage congestionné de la vieille qui s'en allait. Juliette, plus imaginative, maniait avec gaucherie l'érudition toute fraîche que lui avait communiquée Mme Acher :

— Papa, c'est plein de militaires, par ici.

— De militaires?

— Oui : après Napoléon il est venu Charlemagne. Et aussi ce général de Marin... de Marengo qu'on a enterré dans l'église.

— Le général Desaix.

— Oui : il est mort dans la neige. Alors on lui a fait un monument tout blanc.

Un grand vacarme qui retentissait dans les corridors et les escaliers précipita le repas des fillettes :

— C'est le pensionnat... le pensionnat qui s'en va.

On courut au perron. Déjà les professeurs alignaient, non sans peine, les élèves peu disciplinées qui, de leurs voix fraîches, entonnèrent un hymne anglais. C'était une aubade offerte à l'hospice en témoignage de gratitude. Le père clavandier, sur le seuil, reçut en souriant la musique. Après quoi, toutes ces jeunes filles envoyèrent des saluts à la ronde et le bataillon s'ébranla. Bientôt il s'enfonça dans le brouillard

qui remontait. Les dernières, disparurent les deux amies aux cheveux blonds qui fermaient la marche et qui sautaient de concert en se tenant la taille.

— Nous aussi, nous partons, annonça Michel Monestier. Notre voiture est prête. Et vous?

— Nous, demain, répondit Marc évasivement.

— On vous autorise, malgré la règle? à cause de Mme Romenay, sans doute?

— Oui, à cause de sa santé.

— Présentez-lui mes hommages, je vous prie. Vous devriez venir à Caux. C'est doux et confortable, bien abrité et salubre. Les enfants se tiendraient compagnie.

Il insistait, il suppliait presque, tant il désirait procurer à Sylvie quelque distraction.

— Oui, peut-être.

— C'est cela, c'est cela. Nous vous attendrons.

Il porta tendrement sa fille sur les coussins du landau, et comme Juliette continuait d'adresser à son amie de touchants adieux, il se pencha vers elle et l'embrassa :

— Au revoir, ma petite. Votre papa m'a promis de vous amener à Caux où nous allons, quand votre maman sera reposée.

— Maman? dit-elle, surprise.

On ne prononçait plus ce nom devant elle. Elle-même, ne parlant pas de l'absente, n'y pensait guère. Ce rappel l'agita de la pointe des pieds à la racine des cheveux, comme si on lui contait quelque pathétique légende. Elle fut toute rouge en un clin d'œil.

— C'est si bon, une maman, reprit M. Monestier.

Et, se hissant à son tour, il répéta :

— Au revoir, au revoir.

Ils partirent, et ils étaient déjà partis que Juliette n'avait pas encore bougé de sa place. Déjà étonné de son immobilité, Marc, qui n'avait pas entendu, le fut plus encore du regard qu'elle posa sur lui :

— Qu'est-ce que tu as? Tu regrettes Sylvie?

— Oh! non, dit-elle. Il a parlé de maman.

— Qui?

— Le papa de Sylvie.

— Et qu'a-t-il dit?

— Qu'elle se reposait et qu'elle était si bonne

L'enfant, que tendait un nouveau désir, se haussait comme une tige de fleur qui cherche la lumière. Elle espérait visiblement une promesse, une annonce, une présence. Frémissante, elle implorait des yeux. Un sentiment qui la dépas-

sait, et qu'elle n'aurait point su expliquer, l'exaltait. Son père n'allait-il rien lui apprendre? La conversation qu'il devrait avoir avec elle et qu'il n'avait pas eue encore, pour le cas où il la conduirait à la mourante d'hier, à la convalescente d'aujourd'hui, se trouvait facilitée à miracle. Juliette attendait. Et il se tut.

Elle ne réclama pas. Elle s'était trompée, et voilà tout. Avec la rapidité de son âge, elle fut bientôt distraite. Un instant, comme une grande personne, elle avait forcé la porte du souvenir pour en tirer une réalité vivante : elle avait vu sa petite maman à elle, sa maman de jadis, sa maman envolée, disparue, évanouie un beau jour sans qu'elle ait su pourquoi ni comment, elle l'avait vue là, tout près, et ce n'était pas vrai. On rêve donc tout éveillé, mais ça passe si vite : il y a tant de choses amusantes, surtout au Grand-Saint-Bernard où l'on va et vient comme dans un moulin.

Marc fut tiré de la gêne où son silence l'avait plongé par Edmond de Baulaine qui le cherchait pour lui demander sa voiture :

— Votre cocher m'assure que vous restez à l'hospice. Avant de disposer de lui, j'ai voulu m'informer.

— Il est libre, en effet.

— Il a de la chance, reprit le jeune homme en s'efforçant de sourire, mais ce sourire était bien grimaçant. Libre, quel joli mot! Ne trouvez-vous pas? Il faut être libre pour exister, et moi, je m'ennuie partout.

D'un geste il désigna les montagnes voisines qui encerclaient les bâtiments, Chenalette, le mont Mort :

— Ici surtout, on ne peut pas respirer, on étouffe.

Mais, son ennui, il l'emporterait dans tous les lieux de la terre où il croirait le fuir. Marc le considérait avec étonnement. Il l'avait connu joli cœur, gai, fringant, boute-en-train, paré de cet air de grâce et de finesse que donnent aisément des traits minces et réguliers et qui trompe si souvent, et voici qu'il le revoyait morne, gémissant, négligé. Une passion poussée à bout avait suffi à le transformer. Il traînait l'amour comme un forçat son boulet.

— Je vais prévenir Manette, conclut-il; elle est si longue à se préparer.

Et, comme le mari le plus dépendant et le moins résigné, il s'éloigna.

Un peu plus tard, Marc, qui errait comme une

âme en peine de l'intérieur à l'extérieur du bâtiment, vit du perron le couple s'embarquer. Elle, dolente, immergée dans les châles et les couvertures, montrant sous le chapeau à brides un petit minois chiffonné, fardé, qui pouvait plaire à Paris mais qui paraissait là si puéril et si vieilli ensemble, comique et tragique à la fois. Lui, supportant mal tant de lenteurs et de paquets, mais affectant la plus extrême politesse, et s'efforçant de dissimuler la mélancolie de ses traits de blondin tirés et fripés. Elle faisait mille grâces et chatteries; lui s'imposait un rôle. Avec leurs gestes appris, leurs poudres et leurs artifices, ils ressemblaient à un ménage d'acteurs en tournée dans les provinces. Comme ils partaient, elle pencha une dernière fois son visage délicat et douloureux, tandis qu'il s'installait confortablement. Et la vision d'amour disparut au premier tournant.

Marc les avait suivis des yeux jusque-là. Ah! s'il avait surpris Thérèse et son amant avec ces figures défaites, quelle revanche! Tandis que la mort les laissait triomphants...

Cependant, le père clavandier, qui recrutait des voyageurs bénévoles pour les promener à

travers les curiosités du lieu comme un bon cicerone, l'aperçut et l'embrigada. On cueillit Juliette au passage et l'on traversa la cour.

— Où allons-nous?

— Au chenil.

On ne va pas au Grand-Saint-Bernard sans rendre visite aux chiens. Leur race célèbre s'est conservée intacte, et leur généalogie, minutieusement contrôlée comme celle d'une famille princière, remonte aux premiers temps de la fondation de l'hospice. La sélection l'a fortifiée et durcie. Elle s'est acclimatée à la haute montagne.

Sans doute pour honorer les étrangers, la meute, à l'arrivée du cortège, imitant le pensionnat qui chantait en chœur, poussa des aboiements d'ensemble. C'étaient de beaux sons de cloche, pleins et retentissants, dont les ondes se répandaient dans tout le cirque de rochers.

Juliette, un peu troublée par cet accueillant vacarme, se serrait contre son père.

— Silence, Barry; Pluton, Lion, taisez-vous, ordonnait le religieux.

— Oh! les noms de Mme Acher, reconnut l'enfant qui se souvenait des leçons de sa gouvernante.

Néanmoins, elle hésitait à s'approcher de ces grosses bêtes au poil blanc et roux, aux larges têtes léonines, aux formidables poitrails, aux membres trapus. Il y en avait bien une dizaine. Un tout vieux surtout, à demi fléchissant, pelé et baveux, et qui projetait hors de la gueule deux dents comme un dogue, l'impressionnait.

— Ne craignez rien, mademoiselle Juliette, intervint le père clavandier qui, tout spécialement, s'occupait d'elle. Ce sont des agneaux. Prenez ce morceau de sucre dans vos petites mains. Barry, viens ici. Sois gentil avec cette enfant. Là, vous voyez.

— Il m'a léchée, convint Juliette. Sa langue est toute chaude.

Et elle se décida à caresser l'épaisse laine. Le moine, fier de cette conquête, consacra une strophe à l'animal :

— Barry, c'est le roi de la troupe. Il a une voix magnifique. Il est généreux et courageux. L'hiver, il sait creuser un chemin dans la neige et retrouver les voyageurs perdus.

— Est-ce qu'il a un tonnelet de vin pendu au cou? réclama Juliette, charmée de l'authenticité de ses histoires.

— Parfaitement, approuva le père étonné. Cette enfant est très savante.

— C'est Mme Acher.

Mais le dithyrambe n'était pas fini.

— Barry est le favori du père Sonnier, qui est spécialement chargé de l'éducation de ces messieurs les chiens. Tous les matins ils font, au bord du lac, leur petit exercice d'ambulanciers. Et c'est Barry qui, l'autre jour, a aidé au sauvetage de la dame

— Quelle dame? demanda-t-on de divers côtés.

Et Juliette attentive se penchait passionnément. Satisfait de ce mouvement de curiosité, le religieux expliqua :

— La dame qui est tombée au mont Velan, et qui a failli mourir. Nous l'avons recueillie à l'hospice. Elle guérira.

Déjà Marc, l'oreille tendue et visiblement inquiet depuis un moment, s'élançait et prenait le bras de sa fille :

— Allons, Juliette, il faut rentrer.

— Oh! papa, une minute encore! Je veux écouter l'accident.

— C'est inutile. Viens avec moi.

Laisserait-il raconter en public à l'enfant l'aven-

ture de sa mère? D'autorité il l'emmena, malgré la protestation de la petite figure renfrognée et révoltée qui réclamait sans paroles contre un arrêt aussi impitoyable. Décidément il ne pouvait plus attendre. Tout, ici, le ramenait par de brusques détours à la question dont il écartait l'amertume. Trois fois, dans la même matinée, quand il avait pensé fuir, oublier, temporiser, il s'était retrouvé au même carrefour : Michel Monestier, du cœur de Juliette, faisait jaillir le beau souvenir qui dormait; Edmond de Baulaine, en symbolisant à ses yeux la servitude de l'amour, excitait par comparaison sa jalousie contre la trop parfaite immobilité où la mort fixe la passion, et, pour éviter qu'on livrât en pâture à sa fille le sort de sa femme, il devait se sauver comme un gibier traqué. Non, non, mieux valait en finir d'un seul coup. Et, sans savoir au juste la résolution qu'il prendrait, il courut frapper chez le prieur.

Le prieur déjeunait avec le prévôt. Rien n'est irritant, pour qui traverse une crise, comme cette continuation tranquille de la vie générale dans sa régularité et ses habitudes. On le convoqua pour deux heures, et il était midi. Il dut redescendre au réfectoire constater à nouveau le plaisir que

procurait à Juliette la cosmopolite population du Saint-Bernard. Lui-même ne prenait à ce spectacle qu'un impatient dégoût. Nul ne voyait donc, parmi les convives, le cauchemar où il se débattait, et qu'il redoutait de trahir par les moindres gestes? Mais une agonie intérieure, qui s'en doute, même parmi les proches, même parmi ceux-là qui croient savoir observer? Le sang court dans les veines si fort et si vite qu'il semble qu'il va percer la peau, gicler en longs filets rouges, et rien ne se voit. Les cœurs déchirés ne se devinent pas. Ceux-là mêmes qui les déchirent ne daignent pas toujours le remarquer.

— Papa, réclama la petite en le tirant par la manche, que ferons-nous? Il pleuvait pendant qu'on mangeait, et maintenant voilà le soleil.

— Tu iras te promener avec Mme Acher. Vers le petit lac. Mais pas tout près.

— Cueillir des fleurs s'il y en a. Peut-être en pousse-t-il au bord de la neige...

Quand il entra, le prieur n'était pas seul : un autre religieux, plus jeune, plus robuste, haut en couleur comme ceux qui subissent habituellement les morsures du grand air, l'assistait.

— Notre malade, commença le père Dornaz

sans tenir compte de cette présence qui paralysait Marc Romenay, continue son admirable résistance. Elle a reposé cette nuit comme un petit enfant, et ce matin, elle a pu faire un vrai repas, le premier. L'infirmier s'en réjouissait : il n'y a plus trace de fièvre. Maintenant vous pouvez la voir sans danger. Vous pouvez la voir si vous le désirez. Je vous ai attendu ce matin, mais vous n'êtes pas venu.

Marc, sollicité, ne répondit pas. Il regardait fixement, comme un intrus, l'autre personnage qui, dans son coin, gardait une contenance embarrassée. Le prieur comprit cette muette interrogation. Il présenta le père Sonnier qui avait découvert les deux victimes, sauvé Mme Romenay. Marc, toujours silencieux, inclina la tête, mais ne remercia pas. Et le prieur reprit, imposant doucement son autorité :

— Le père Sonnier va vous mettre au courant de sa mission. Voilà pourquoi je l'ai convié. Vous avez le droit, vous avez surtout le devoir de ne rien ignorer de ces événements.

Et il adressa un signe, un ordre, au religieux. Celui-ci ne tenta pas de se dérober : il préférait sans doute aux paroles les dures batailles livrées à la glace et au roc, les assauts donnés aux pentes

qui se défendent, la traversée des perfides crevasses, des rimayes plus spécialement dangereuses. Mais, puisqu'il fallait marcher, il marcherait : quand le chef commande, on ne discute pas. Au début, il refit à peu près le récit du journal; seulement, un témoin qui parle, ce n'est plus la lettre morte de la feuille imprimée, c'est le passé qui ressuscite : de l'arête du Velan qu'il remontait avec la caravane de secours, remarquant de récentes chutes de pierre, il s'était penché et il avait aperçu les deux malheureux sur leur étroite plate-forme, retenus par miracle au milieu de la pente presque verticale.

— Il était couché, elle à genoux, interrompit Marc qui donnait des signes d'exaltation, à genoux et levant les mains.

Le père Sonnier, surpris, s'arrêta, mais il ne posa pas de question :

— C'est bien cela, approuva-t-il enfin après avoir hésité. Elle nous avait vus, elle devait crier vers nous, mais nous ne l'entendions pas. Sa voix était brisée. Je les hélai pour les rassurer et je commençai à descendre vers eux. Mes compagnons filaient la corde.

Il passa rapidement sur cette périlleuse descente et vint tout de suite à la rencontre :

— De tout près j'entendis enfin sa plainte, un gémissement continu, comme en pousse un petit chien de quelques jours. Épuisée, elle s'était couchée sur le cadavre de son compagnon. Ils ne faisaient qu'un.

— Taisez-vous, supplia Marc, se cachant le visage comme s'il ne pouvait supporter cette vision.

Le religieux, devant cette explosion de douleur, s'excusa. Il suait à grosses gouttes, plus que s'il accomplissait le plus rude exercice physique. Cet humble Hercule de la montagne se heurtait au plus difficile de ses travaux : trouver des mots assez délicats pour que la vérité ne fût pas travestie et néanmoins devînt supportable. Peu apte aux circonlocutions oratoires, il était naturellement maladroit. Dans sa détresse il invoqua le prieur :

— Mon père, aidez-moi. Je ne sais pas dire les choses, et vous voyez bien que je lui cause du mal.

Le père Dornaz allait intervenir, quand Marc, se domptant, le devança :

— Non, non, je vous en prie, ne me cachez rien. Ce n'est qu'un instant de faiblesse : il est passé, et je veux tout savoir. Vous l'avez dit : c'est mon devoir et mon droit.

Obéissant, le sauveteur reprit sa route, mais plus lentement, comme un attelage à la montée :

— Le corps de l'autre était froid. Elle se laissa soulever et je lui donnai à boire. Elle pleurait et riait dans le même instant. Il fallut la détacher, car la corde qui la rivait à son compagnon n'avait pas rompu dans la chute. Puis nous l'emmenâmes avec toutes sortes de précautions. Le cadavre ne pressait pas.

— A-t-elle protesté, demanda Marc, contre cet abandon?

— Non : pourquoi? J'ai déjà vu bien des accidents. Quand on détache les survivants d'une cordée, il y aurait là leurs meilleurs amis, leurs plus chers parents, ils ne protestent pas. La mort sépare... On descendit sur l'Hospitalet. Pas une minute, sauf deux ou trois syncopes, elle ne perdit conscience. Au commencement, je croyais qu'elle délirait, parce que ses paroles me semblaient incohérentes, incompréhensibles. Elle disait : « Il faut qu'il vienne. » Et puis encore : « Appelez-le. N'est-ce pas que vous l'appellerez avant que je meure? » Elle ne pensait pas à celui de là-haut, et c'est cela qui me trompait. Le lendemain matin, je la trouvai plus calme. Elle me mit au courant de votre... de votre séparation.

Elle me donna votre nom et votre adresse, me suppliant de vous télégraphier de venir, afin qu'elle pût vous voir une dernière fois, et obtenir votre pardon.

Marc, passionnément attentif, répéta :

— C'est elle qui vous l'a demandé?

— Qui me l'a demandé avec instance. Ma promesse l'a un peu tranquillisée. Et dans la voiture elle a dormi.

Le père se tut, non sans un certain contentement d'être libéré d'une si pénible corvée. Mais Marc, après un court silence, le harcela de questions :

— Comment Mme Norans a-t-elle été prévenue?

— La... la malade (il n'osait pas la nommer) m'a donné aussi l'adresse de cette dame.

— Ah!... Et sur les trois jours d'agonie, ne vous a-t-elle rien révélé?

— Si... Mais à quoi bon?

Le pauvre religieux, essayant de se dérober, se tourna vers le prieur pour implorer son assistance.

— Dites la vérité, autorisa le père Dornaz : elle a des vertus que nous ne sommes pas toujours capables de reconnaître, mais qui s'imposent tôt ou tard.

— Bien... C'est elle qui a glissé à la descente sur l'arête et qui l'a entraîné. Ils ont roulé sur un trajet de cent cinquante à deux cents mètres. Elle ne sait pas comment ils ont été arrêtés, sans la franchir, par la corniche qui les a recueillis. Elle croyait que toute la montagne descendait avec eux, sur eux. Cependant elle ne s'était pas évanouie, et si elle souffrait de tout le corps contusionné, elle sentait ses membres intacts. Tandis que, plus éprouvé, son compagnon fut lent à reprendre ses sens : il avait la jambe droite fracturée en deux endroits, et je suppose qu'un rocher lui avait brisé la colonne vertébrale. Qnand il revint à lui, il ressentait d'atroces douleurs. Alors leur calvaire a commencé. Il faut leur rendre justice, monsieur. Par métier, je sais ce que c'est que le courage devant la mort. A la montagne, on est à rude école, et je connais bien des braves gens. Mais ces deux-là, Dieu les a vus !

Et ce témoignage, que rendait un homme aussi dur à lui-même, imposait son autorité.

— Elle, qui pouvait bouger, reprit-il, fit en se traînant le tour de leur prison, et constata qu'ils ne pouvaient pas en sortir. Ils n'avaient plus à compter que sur un secours bien improbable ou

bien lent. Ils n'avaient qu'un morceau de pain et un peu de cognac dans une gourde qui avait résisté au choc. Il était le plus atteint, elle les lui offrit. Il exigea le partage, mais le pain, il ne put pas l'avaler. La première nuit ne fut pas très froide, et le soleil du matin parvint à les réchauffer. Ils espéraient encore... Elle avait jeté divers objets à l'abîme, pensant que la pente les entraînerait jusqu'en bas, et qu'ils serviraient de signal. Par intervalles elle appelait. Et le soir tomba une seconde fois. Il perdait ses forces et malgré son énergie il se lamentait. Cette seconde nuit fut pleine d'horreur. Ils crurent qu'elle ne finirait jamais, et le jour ne changea rien à leur supplice. A partir de ce moment-là elle confond un peu les heures et les souvenirs. Le temps changea et se mit à la neige; ils durent craindre d'être ensevelis vivants. Cette neige nouvelle rendait les recherches plus difficiles. Leurs vêtements, trempés et gelés tour à tour, et tout maculés de sang, ne les protégeaient plus.

— Oui, ajouta Marc, il fallut les couper ou les arracher, tant ils étaient collés à la chair.

Le père Sonnier le considéra avec une grande pitié; le plus cruel restait à raconter :

— Vous connaîtrez toute leur misère, mon-

sieur. Seule, affamée et glacée, à côté de ce malheureux à demi broyé qui hurlait de douleur et qu'elle ne pouvait pas soulager, elle en vint, dans son désespoir, à douter de Dieu. L'abîme était là, sous eux. C'était le terme de leurs maux. Il n'y avait qu'à le tirer au bord du gouffre et à s'y précipiter avec lui. Durant plusieurs heures — quel jour? le second ou le troisième, le mardi ou le mercredi, elle ne sait plus — ce projet l'attira, la fascina. Et, comme il se plaignait toujours davantage, elle le tenta et lui proposa de mourir ensemble.

Marc, haletant, répéta la phrase :

— Elle lui proposa de mourir. Qui vous l'a dit?

— Elle, à l'Hospitalet, dans un état d'exaltation où elle ne gouvernait plus ses paroles. Je n'étais pas seul à l'entendre. Peut-être ai-je mieux compris que les autres. C'est pourquoi je vous donne ces détails.

— Qui était là?

— Les frères Omer et Jules Menoud, de Bourg-Saint-Pierre, qui avaient passé par Valsorey et nous avaient rejoints. Et aussi Patrice, le domestique de la maison, qui m'accompagne dans mes courses. Vous pouvez l'interroger.

— Inutile, mon père. Continuez, je vous en supplie, et ne me cachez rien. Elle lui proposa de mourir ensemble?...

— Oui. Alors cet homme qui était à bout et qui n'attendait plus de la vie que des tortures, écarta la tentation par un dernier sursaut de volonté. Il l'encouragea à résister encore : « On vient, on vient, assurait-il; pour moi, ce sera trop tard, mais toi, tu vivras. » Moi, je vois là un acte de foi. Et il a fait mieux encore : il faut que vous le sachiez. Non seulement il lui a annoncé qu'elle vivrait, mais qu'elle vivrait avec son mari et sa fille, et que cela serait mieux ainsi.

— Assez! interrompit Marc qui s'était levé.

Mais le père Sonnier ne voulut pas céder sur la défense du mort :

— Vous exigiez la vérité, monsieur. Pour moi, il a reconnu ses fautes et il y a renoncé. Il y a renoncé quand il a senti la mort venir et que notre vie prend son vrai sens. Et il a prononcé le nom de son fils.

Le prieur intervint avec douceur et indulgence :

— Le père Sonnier a le culte des victimes. Il leur fait dans son cœur de belles funérailles, surtout à ceux-là qui furent braves sans défaillance. Achevez, mon père.

— J'ai fini. Le troisième jour, dans l'après-midi, il cessa de parler, et l'agonie commença. C'était un homme jeune et fort. Il râla longtemps et ne rendit le dernier soupir que le soir. Nous l'avons trouvé les yeux fermés. Sans doute ce fut elle qui les ferma. Elle passa une nuit encore et un matin à côté de lui. Comment les imaginer? Elle ne pouvait même pas prier pour lui, tant elle claquait des dents. Elle avait tant souffert qu'elle en était presque à l'indifférence. Cependant elle lutta, nous a-t-elle dit, contre le sommeil pour ne pas s'engourdir dans le froid. Le sommeil, c'est la fin. Sa dernière angoisse fut de nous apercevoir sur l'arête et d'essayer en vain de nous appeler : elle n'entendait plus sa voix. Elle voulait vivre.

— Non, non, protesta Marc : elle voulait mourir.

— Sauf la tentation que je n'ai pas omise et qui vous garantit mon exactitude, elle voulait vivre. Chacun de ces tristes soirs elle a remonté sa montre. Et le pain qu'il n'avait pas pu avaler, elle l'a mangé. Elle a rongé même la courroie de sa gourde. Nous sommes tous tentés, et je ne crois pas qu'une créature humaine ait survécu à un tel martyre...

Il s'arrêta un instant, puis, non sans un effort contre sa timidité naturelle, il ajouta avec chaleur :

— C'est tout. Si je vous ai contrarié ou peiné, monsieur, excusez-moi. Je n'ai rien dit que de vrai, et j'ai tout dit. Je n'ai pas à savoir ce qui s'est passé entre vous. Si elle est coupable envers vous, elle a bien expié durant ces terribles jours, et vous aurez pitié d'elle. Vous ne pouvez pas ne pas avoir pitié d'elle.

Il se tut, soulagé et presque effaré lui-même de sa supplication. Sa tâche accomplie, il ne désirait plus que rentrer dans l'ombre. Taillé pour l'assistance et le sauvetage, cet homme simple qu'aucun risque, en montagne, n'avait jamais retenu, se sentait une grande peur des drames psychologiques et il venait de déployer plus de courage et de fermeté que sur les éboulis du mont Velan. Il sollicita du prieur l'autorisation de se retirer, et il était déjà sur le pas de la porte quand Marc le rejoignit.

— Mon père, dit-il, laissez-moi vous serrer la main.

— Oh! volontiers, monsieur.

— C'est à vous que je dois sa vie.

— Dès qu'elle a pu parler, elle vous a appelé.

Et après le départ du père Sonnier, le prieur, demeuré seul avec Marc, se contenta de répéter :

— Dès qu'elle a pu parler, elle vous a appelé.

Marc, en détresse, regarda ce religieux qui répandait si naturellement la paix, et s'inclinant devant son mystérieux pouvoir, il demanda presque timidement :

— Que dois-je faire ?

— Pardonner. Pardonner, non pas des lèvres, mais du cœur.

Marc, alors, se redressa :

— Oui, pardonner. Vous ne pouvez pas me donner un autre conseil. Qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne comprenez pas, vous êtes muré dans votre solitude, vous ne pouvez pas comprendre.

— Qui vous dit que je ne comprends pas? répliqua le prieur sans rien perdre de son calme contagieux.

— Mais pardonner, mon père, ce n'est qu'un mot. Pour ses souffrances et par compassion je lui pardonnerais? Et après? Après, il faudra vivre, il faudra oublier. Comment oublierions-nous, elle et moi, ces journées atroces? Ne voyez-vous pas que leur tragique même donne à ces souvenirs une durée impérissable? Elle est liée

au mort plus sûrement que par cette corde que la chute n'avait pas rompue. Elle lui appartient, il la garde. On les eût trouvés tous deux sur la pente pour toujours enlacés et glacés qu'on les eût cités comme un couple d'amour. Parce qu'elle lui a survécu, y a-t-il quelque chose de changé?

— Tout est changé, mon fils, parce qu'elle lui a survécu. Le père Sonnier vous l'a révélé : après la tentation du suicide, elle a voulu vivre, et sa vie, maintenant, c'est vous, c'est son enfant. La rejetterez-vous dans cette mort, pire que l'autre, qui est l'abandon d'une âme qui se repent? C'est vous qui parlez de son adultère comme d'un amour permis, c'est vous qui semblez excuser sa faute!

— Je ne l'excuse pas, mais j'en mesure la puissance.

— La puissance du mal, elle en est aujourd'hui libérée.

— Libérée de corps. Mais son cœur?

— Son cœur? Le premier cri qu'elle a poussé dans sa résurrection fut pour vous appeler. Est-ce à moi de vous apprendre que les femmes sont plus que nous soumises aux forces de la vie et ne faussent pas ce qui est avec ce qui fut? Dieu n'a

pas voulu qu'elle fût frappée. Il vous l'a rendue. La rejetterez-vous? La rejetterez-vous parce que vous l'aimez?

— Savez-vous si je l'aime encore?

— Comment ne le saurais-je pas? Je vous regardais pendant que le père Sonnier parlait.

— Alors, c'est parce que je l'aime que je ne puis pas la reprendre.

Il s'agitait dans un extrême désordre, et brusquement il déclara :

— Mais je ne puis partir sans l'avoir revue. Coûte que coûte, il faut que je la voie.

— Que lui direz-vous?

— Je ne sais pas encore ce que je lui dirai. Je sais seulement qu'il faut que je la voie. Mon père, je vous en prie, conduisez-moi vers elle. Conduisez-moi vers elle maintenant.

Le prieur l'enveloppa du regard comme pour le juger et répondit simplement :

— Venez.

VI

— C'est ici, dit le prieur en s'arrêtant devant une cellule.

Sans une parole ils avaient suivi de longs couloirs à travers l'immense bâtiment. Immobilisé derrière le prêtre, Marc tâchait à contenir son cœur qui battait : d'avoir marché trop vite, ou d'affronter le passé? Le père Dornaz reprit avec son autoritaire douceur :

— Attendez quelques instants, je vais la prévenir.

Il frappa, il entra, mais il laissa la porte entr'ouverte, et Marc entendit ce dialogue après deux ou trois phrases sur la certitude de la guérison :

— Vous vouliez voir votre mari, madame. Il est venu. Il est là.

Une voix qu'il connaissait bien répéta distinctement et dans l'effroi :

— Il est là?

— Oui, madame. C'est lui qui m'envoie. Vou-

lez-vous que je l'appelle? continuait le prieur.

— Oh! non, pas encore, mon Dieu! Pas tout de suite. Donnez-moi le temps de me préparer.

— Il attend que vous le receviez.

— Vous êtes sûr, mon père? Il veut me voir?

— Sans doute, puisqu'il est venu. Courage, mon enfant. Dieu vous soutiendra. Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui.

Il y eut un silence, et puis :

— Vous avez raison, mon père. Alors, s'il veut venir, appelez-le. Un instant : bénissez-moi.

C'était un murmure plutôt qu'une voix humaine, et cependant, à travers la cloison, Marc n'en avait pas perdu une syllabe. Jusque dans la faiblesse et la peur, la malade gardait une articulation nette, seulement un peu voilée et tremblante. D'autres intonations, les dernières qui avaient frappé son oreille, suppliantes et pathétiques, se mêlèrent brusquement à celles-là, et envahirent sa mémoire. Il revit sa femme sur le seuil de la maison d'où il la chassait. Il la revit dans cette robe de velours noir que la fourrure tachait de fauve, et qui la révélait toute. Elle revenait de chez son amant, les lèvres humides, les lèvres presque saignantes. Et sur cet amant

mort, là-haut, dans la neige, on l'avait trouvée étendue, liée à lui, liée pour toujours. Sa haine et son humiliation, qu'il croyait vaincues, réapparaissaient intactes, rien que parce qu'il avait réentendu cette voix vivante. Et, sans savoir comment il avait fait les quelques pas qui le séparaient d'elle, il se trouva dans la chambre, au pied du lit. Dans quelles dispositions il abordait cette entrevue! Une religieuse qui veillait l'aperçut la première, et, se retirant, passa devant lui. La porte se referma sur ce départ. Le prieur, un peu surpris de cette intrusion trop hâtive, s'avança à sa rencontre comme pour l'arrêter. Mais il s'était arrêté de lui-même, les pieds rivés au sol, les yeux démesurément ouverts sur ce lit où elle gisait. Et c'était, entre eux, un silence, un infini désert de silence.

— Mes enfants, prononça enfin le père Dornaz, rompant cette angoisse de l'attente, que Dieu vous garde!

A son tour, il sortit lentement, et Marc et Thérèse se trouvèrent seuls. Ils n'avaient pas parlé encore.

Trop souvent nous imaginons faussement à l'avance la réalité, et quand elle est là, nous hésitons à la reconnaître, tant elle est différente de

nos complications, tant sa simplicité est loin de nos bouleversements.

Il cherchait en face de lui une ennemie vaincue à qui dicter ses conditions, et dans le grand lit blanc il voyait un pauvre visage réduit et ravagé, au teint flétri, aux lèvres brûlées, où rien ne restait plus du charme d'autrefois. Un bandeau posé sur le front et noué par derrière n'empêchait pas de se rendre compte que les cheveux, les beaux cheveux légers et frissonnant au moindre souffle, les cheveux d'or ardent qui tombaient presque jusqu'à terre, avaient dû être coupés ras à cause du sang coagulé des blessures. Ce n'était plus qu'une petite chose pitoyable, un amas de chairs meurtries dont toute l'humanité s'était réfugiée dans les yeux, les yeux sombres qui imploraient, qui suppliaient désespérément, et qui reflétaient l'épouvante.

Il apportait — sans savoir au juste le sentiment auquel il se soumettrait — la persistante rancune de son amour et de son orgueil, ou le pardon, le pardon solennel et méprisant qui sauvegarde l'orgueil et se passe d'amour, — ou bien cette autre forme du pardon qui se confond avec notre sensualité et nos désirs et subordonne la vie de l'âme aux étreintes charnelles. Oui, c'était cela

qu'il apportait, au hasard, comme une moisson qu'on n'a pas triée, et au bord du lit, comme s'il ne se connaissait pas lui-même, il vint s'agenouiller avec ces seuls mots :

— Ma petite Thérèse, comme tu as dû souffrir!

Les yeux, les yeux sombres qui suppliaient, se remplirent de larmes qui coulèrent sur les joues fanées. Elle, non plus, ne s'attendait pas à cela, et c'était comme la gorgée de liqueur qu'elle avait bue après son agonie.

— Vous..., murmura-t-elle, toi..., tu es venu.

Il lui prit la main qui reposait, inerte, sur le drap.

— Comment ne serais-je pas venu? Tu m'appelais.

Ses hésitations, ses révoltes, il ne s'en souvenait plus. Il secourait un être en détresse qui s'était confié à lui. Et il parlait doucement, de tout près, comme on parle à une malade qu'il ne faut pas agiter, qu'il importe de préserver d'un retour de fièvre. Relevé, il se penchait sur elle. Et rassurée à demi, toute sa volonté de vivre exaltée par cet accueil, avec ce courage dont elle avait déjà donné la preuve, ce fut elle — et non pas lui — qui revint sur le passé :

— Oui, dit-elle, je t'ai appelé. Je t'ai appelé

parce que j'ai failli mourir. Je ne voulais pas m'en aller comme ça, tu comprends. Et puis je ne suis pas morte. Mais ce n'est pas ma faute.

Sur ces derniers mots elle avait essayé de jeter un sourire, un sourire qui ne faisait qu'ajouter à la disgrâce de la figure. Déjà il répliquait :

— J'avais peur pendant le voyage.

— Peur?... de quoi?

— De ne pas te retrouver vivante.

— Ah!

Elle ferma les yeux. Cette fois elle n'osait pas aller plus loin. Son espoir la faisait trembler. L'avenir qui se préparait, dont elle entrevoyait les possibilités, la tenait toute suspendue. Et il y avait un nom qui lui venait aux lèvres, qu'elle prononçait intérieurement, qu'elle ne disait pas encore.

— Maintenant, reprit-il, je sais que tu es sauvée. Mais il te faut beaucoup de repos. Tu verras, nous te soignerons, ça ira très bien.

— Oui, tu es bon.

Et les renseignements de Michel Monestier lui revenant à la mémoire, il précisa presque sans y penser :

— Je vous installerai à Caux toutes les deux.

Elle n'était pas sûre d'avoir compris et demanda timidement :

— Toutes les deux?

— Mais oui. Juliette est ici.

— Juliette!

Ce fut un cri de délivrance maternelle, comme si son enfant recevait la vie une seconde fois. Et la main de son mari qui tenait encore la sienne, elle l'attira jusqu'à ses lèvres.

— Mon ami... Marc... Alors, tu m'as vraiment... pardonné?

— Tais-toi! ordonna-t-il sur un ton à la fois si impérieux et si tendre que lui-même en fut surpris comme s'il écoutait une autre personne, — une autre personne revêtue d'un pouvoir de rémission, d'un pouvoir sacerdotal.

Il avait retiré sa main, et il posa un doigt sur la bouche pour compléter son commandement de silence, puis il ajouta :

— Ne parlons plus jamais de cela. Jamais, jamais.

C'était un engagement définitif et sacré. Il le prenait sans s'y être préparé, avec une soudaineté qui l'emportait au delà de ses propres forces. Et il lui sembla qu'il abolissait les mauvais jours. Il avait dépassé la région trouble du doute, de l'incertitude, de l'inquiétude d'esprit et de cœur, et il atteignait le domaine réservé du calme inté-

rieur, de la sérénité, comme, après une ascension très rude, on se trouve tout à coup, et sans avoir pris garde aux derniers pas franchis avec aisance par l'attraction du sommet, sur un plateau où l'on respire un air plus léger, plus vivifiant, et qui n'a pas encore été respiré. Ainsi éprouvait-il une joie neuve, rayonnante, infinie, qui suivait le cours de toutes ses veines, qui l'exaltait et ne le faisait pas délirer. Elle détendait ses nerfs au lieu de les secouer. C'était un repos, une fraîcheur d'eau courante après l'assaut de tous ses souvenirs durant l'interminable voyage, après les larmes de cette veillée où il avait guetté la dernière fenêtre éclairée, après la mesquinerie de la matinée et la cruauté de l'interrogatoire. L'amour même ne l'avait pas rendu plus heureux : comme une femme s'enorgueillit d'entendre le premier appel de la vie qu'elle a donnée dans la douleur, il venait de surprendre le premier frémissement de l'âme qu'il avait rachetée, et il faisait bon marché, pour cette minute inoubliable, de toutes les misères écoulées.

Cette même paix où tout son être se dilatait, s'épanouissait, il était si assuré d'en voir le reflet dans les yeux de sa femme! Se penchant, il ne vit que le pauvre visage tuméfié, sans beauté et

sans expression, car les paupières de la malade s'étaient refermées. Et ce pauvre visage sans expression et sans beauté, il le regarda avec une dilection particulière. Il aurait aimé en baiser les plaies, mais quand les cœurs se touchent aucune caresse n'y pourrait rien ajouter. Après quelques instants il s'étonna de ces paupières obstinément closes, puis il eut peur qu'elles ne se rouvrissent pas.

— Thérèse, appela-t-il.

Et il revit les yeux, les grands yeux tout à l'heure tragiques et maintenant pacifiés, comme il avait désiré de les voir. Sans une phrase, sans un mot, sans un geste, leur union se renouait par delà l'amour et la mort. Et c'était très bien ainsi.

Cependant elle ne bougeait pas, elle se taisait. Il se rendit compte de l'ébranlement trop violent que, dans sa faiblesse, elle avait ressenti, et ce fut lui qui voulut se faire pardonner, comme s'il avait été brutal :

— Comme tu dois être fatiguée! Veux-tu que je te laisse? Je reviendrai plus tard. Ou bien veux-tu que je reste là dans un coin, immobile?

— Oh! non, mon ami, ce n'est pas de la fatigue. Je ne puis pas te dire... Je suis bien, je suis si bien.

Il se contenta de poser la main sur son front, au-dessus du bandeau.

— Ils t'ont coupé les cheveux, tes beaux cheveux.

— Il a bien fallu.

Cherchant ce qui pouvait lui donner le plus de réconfort, il demanda :

— Veux-tu que j'aille chercher Juliette?

— Oh! oui, va la chercher... Juliette... Il y a si longtemps... A-t-elle grandi?

Et plus bas :

— Se souvient-elle encore de moi?

— Elle a parlé de toi tout à l'heure.

— Est-ce possible? Sait-elle que je suis ici?

— Pas encore. Je vais la préparer. Elle doit être vers le petit lac, avec Mme Acher, ou vers le chenil. Elle a toujours aimé les chiens.

— C'est vrai. Va vite.

— Faut-il rappeler la religieuse pendant mon absence?

— Oh! je n'ai besoin de rien, puisque tu es là. De rien que de ma petite.

Sa *petite* lui faisait tendre les bras hors du lit. Il vit cette agitation.

— Un peu de patience, Thérèse, je reviens avec elle.

Il sortit de la chambre et, quand il se retrouva dans le corridor, il s'étonna de la légèreté de son pas, du plaisir même de sa marche et de sa respiration. Sa joie le portait. C'était comme s'il avait franchi les abîmes de la vie humaine pour atteindre une autre contrée où les lois de la pesanteur ne sont plus les mêmes, et qu'habite ce bonheur éternellement convoité de tous et dont la face est inconnue. Il lui avait suffi de s'abandonner à son cœur pour être débarrassé de toute amertume, pour connaître un état comparable à cet état de grâce où les croyants se sentent en contact direct avec Dieu.

Au bout du couloir il croisa le père Dornaz qui ne s'était pas beaucoup éloigné et qui posa sur lui son regard habile à sonder les pensées.

— Vous abandonnez déjà notre malade, dit le prieur, presque en souriant.

— Elle n'a besoin de personne. Elle attend sa fille que je vais chercher.

— C'est juste. Allez, mon ami.

Et le religieux, s'effaçant, le laissa passer.

Le soleil avait reparu, conviant les touristes à la promenade. Dans l'hospice presque vide, Marc ne rencontra personne qui pût le renseigner. A

tout hasard, il prit le chemin qu'il avait parcouru le matin, du côté de l'Italie. Au bord du lac, Juliette, surveillée par la gouvernante, assistait à la leçon que le père Sonnier donnait aux chiens. Il y avait là cinq ou six élèves, au pelage fauve et blanc, attentifs, le nez en l'air, suivant le moindre geste du professeur qui, la barrette sur la tête, exposait un cas difficile. L'eau, noire habituellement, brillait de mille étincelles, ajoutait à la clarté de l'horizon, sympathisait avec la neige des pentes qui servaient de gradins et de parois au cirque. L'enfant s'intéressait à cette classe en plein vent plus qu'à ses propres cours de la Muette. Elle s'était accrochée des deux mains au plus grand des chiens qui, probablement diplômé, était dispensé de la répétition. Ses petits doigts se perdaient dans l'épaisse laine. De temps à autre, elle empoignait à pleins bras la grosse tête et, pendant que Mme Acher ne la voyait pas, lui appliquait un bon baiser sur le museau. La bête ne bronchait pas, ne bougeait pas, se laissait manier comme un objet sans défense, craignant d'effaroucher par le moindre mouvement sa nouvelle amie ; mais quand celle-ci, distraite, se retirait d'elle, alors elle se rapprochait, elle se frottait à la robe, elle sollicitait une caresse.

Marc, après avoir contemplé ce tableau un instant, appela sa fille qui protesta :

— Oh! papa, ce n'est pas fini!

Mais le père Sonnier, plus perspicace que ne l'eût révélé sa charpente de colosse de la montagne, rassembla sa meute :

— Nous rentrons, mademoiselle. C'est l'heure de la soupe pour ces messieurs.

— Déjà! Alors je veux encore embrasser Barry.

— On n'embrasse pas les animaux, observa Mme Acher qui essaya de s'interposer.

Mais l'enfant posait déjà ses lèvres sur le sillon blanc du front entre les deux taches fauves.

— Ça y est.

— Pourquoi désobéis-tu? demanda Marc mollement.

Elle montra le chien qui rejoignait le groupe de ses frères :

— Il a sauvé la dame.

— Quelle dame?

— Celle de l'accident.

Ainsi l'enfant, sans rien savoir, célébrait-elle à sa façon le salut de sa mère.

Marc l'emmena très vite, et pendant que la gouvernante les suivait, le souffle court, perdant du terrain, bientôt hors de la portée de leurs

voix, il courbait sa taille vers Juliette pour être plus près d'elle et lui confiait en hâte :

— Aurais-tu envie de revoir maman?

Peut-être eût-il dû ménager davantage cette sensibilité qui pliait au moindre choc comme une mince tige sous le vent. Déjà il s'adressait des reproches, mais la petite ne manifesta aucune surprise, aucun émoi, et se contenta de répondre d'un air capable :

— Je savais bien qu'on la trouverait ici.

— Ah! fit Marc étonné, comment le savais-tu?

— Oh! tout ce long voyage avec moi. Et puis le papa de Sylvie qui m'a parlé d'elle. Alors, je l'avais dit à Mme Acher.

Depuis la veille cette imagination de huit ans travaillait, s'élançait d'instinct dans la direction de la vérité. Et se détachant de la main paternelle, aussi fière d'avoir raison que ravie du grand événement prévu, Juliette se retourna pour annoncer triomphalement à sa gouvernante :

— Madame, madame, maman est là.

L'annonce de cette bonne nouvelle lui conférait par surcroît une auréole d'infaillibilité : comment ne pas s'en servir aussitôt?

Marc eût préféré garder son secret un peu de temps encore, tandis que Mme Acher, mal pré-

parée et précipitant ses pas, se hâtait de le rejoindre. Il fallait bien la renseigner. Il la mit au courant des faits, en quelques mots brefs et vagues : Mme Romenay avait été blessée dans un accident de montagne, sa vie n'était plus en danger, et elle désirait voir l'enfant. La vieille femme écoutait sans plaisir. Bien qu'elle n'eût jamais reçu de confidences, elle avait pressenti et deviné tout le drame conjugal, et après le départ de sa maîtresse elle avait redoublé de zèle et d'attentions pour son maître et pour la fillette confiée à ses soins. Son rôle, devenu plus important, plus lourd, mais plus reluisant aussi, serait réduit immanquablement. Elle entrevoyait dans l'avenir la diminution de son influence. Que serait celle de Mme Romenay dont la fugue était si méprisable? Comment oserait-on laisser le souci d'une éducation à un être aussi dévergondé? Mais la faiblesse des hommes les livre à la merci d'une créature un peu habile qui sait les apitoyer. Toutes ces pensées qu'elle entendait bourdonner autour d'elle comme des mouches pendant qu'elle recueillait sans enthousiasme le sec rapport de Marc, elle les trouva formulées dans cette question que Juliette lui adressait :

— On dirait, madame, que vous n'êtes pas bien contente?

— Mais si! Mais si! assura-t-elle.

Et malgré l'âge elle rougit. Car elle avait honte de ce qu'elle venait d'éprouver. Pour réparer, elle encouragea son élève :

— Allez vers votre mère et soyez sage. Ne faites pas trop de bruit si le bruit la fatigue.

— Ne venez-vous pas avec nous?

— Plus tard, intervint Marc, elle viendra aussi.

Et il entraîna sa fille qui n'était pas fâchée de prendre le pas sur la gouvernante. Mais une maman est une maman, et quand on est petit elle vous appartient tout entière : plus tard, quand on est grand, n'est-ce pas pareil?

Dans les corridors de l'hospice elle perdit son air de bravade. Son père, au contact de la petite main, la sentit frémissante et tâcha de la calmer :

— Doucement, doucement. Écoute : j'ai des choses à te dire. Elle a beaucoup souffert.

— Pauvre maman!

— Alors tu la trouveras bien changée.

— Oh! ça ne fait rien. Ça ne fait rien du tout.

— Mais tu verras : elle sera bientôt guérie. Et je vous installerai à Caux toutes les deux.

— Avec Sylvie Monestier?

Ils étaient devant la porte de la cellule. Comme son père s'arrêtait, elle dit :

— C'est là?

Marc voulait entrer le premier, prévenir Thérèse. Mais de l'intérieur une voix faible appela Juliette.

— Maman! cria l'enfant.

Et jaillissant comme une source, elle apparut dans la chambre. Une seconde elle hésita à cause du rebord du lit qui cachait la malade : dirigée par un second appel, elle s'abattit sur celle qui était là, à peine revenue de la mort, le front bandé, le visage ravagé, méconnaissable, mais dont elle avait reconnu la voix.

— Maman! maman!

Elle se souciait bien que sa mère fût belle ou laide, jeune ou vieille, intacte ou mutilée! Pendant si longtemps elle en avait été privée, et même elle avait pu croire qu'elle n'en avait plus, qu'elle n'en aurait plus jamais. Et même — était-ce possible? — elle s'était amusée sans elle, elle avait joué et ri sans elle, elle s'était habituée! De la retrouver, elle était comme illuminée, et cependant elle avait peur de quelque chose d'obscur qui s'était passé pendant l'absence : sa maman

vivante avait pu être comme une morte qu'on ne voit pas, et qu'on oublie. C'était, chez elle, un mélange de sentiments qui la remplissaient à la fois de bonheur et d'un peu de mystérieuse confusion. Ne comprenant pas, ne pouvant pas comprendre encore, elle pleura. Les larmes, ça explique, et on ne parle pas.

Marc regardait le groupe des deux enlacées, et il goûtait leur joie sans même en réclamer sa part. N'était-ce pas son œuvre, et déjà sa récompense? Rien n'altérait la paix de son cœur. Il continuait de vivre hors de la vie ordinaire. Aucune ombre n'apparaissait dans son horizon clair, et la félicité d'autrui suffisait à la sienne. Autour du lit de cette malade hier encore condamnée la famille désagrégée se reconstituait.

— Marc, dit-elle enfin en écartant un peu sa fille, comme tu es bon pour moi!

L'enfant, libérée de son émotion, restait un peu surexcitée et se mit à babiller sans répit, racontant un tas de choses compliquées, mêlant ses leçons d'histoire et de géographie à Sylvie Monestier, aux chiens du Saint-Bernard, à Napoléon et à Mme Acher. Son père tentait vainement de l'interrompre; il craignait qu'elle ne lassât la convalescente.

— Laisse, murmura celle-ci, j'ai soif et il me semble que je bois sa voix.

Pourtant Juliette elle-même se lassa, et on la rendit à la gouvernante. Quand elle fut sortie, le silence succéda à son bavardage. Marc et Thérèse, heureux d'être ensemble, ne trouvaient rien à dire et n'échangeaient plus que des propos insignifiants. Avec des paroles n'allaient-ils pas rencontrer inévitablement le passé qu'ils avaient supprimé? Et, en face l'un et l'autre, ils avaient peur des paroles. Cette gêne fut le premier avertissement de l'ineffaçable. Ils n'y attachèrent sur le moment aucune importance. Cependant ils regrettèrent d'avoir renvoyé la petite, et quand le prieur vint les rejoindre pour sa visite du soir, ils l'accueillirent comme si sa présence les soulageait.

— Maintenant, dit le père Dornaz de son ton qui persuadait, c'est la fin du parloir. Madame prendra un peu de bouillon, puis elle se reposera. C'est assez de fatigue pour aujourd'hui. Elle a besoin d'être seule.

Aucun homme, fût-il le plus amoureux, ne s'est jamais attardé plus que de raison au chevet d'une malade. Seules, les femmes connaissent la patience qui ne s'use pas. Marc céda à la prière du religieux sans récriminer. Il posa ses lèvres

sur la partie du front que le bandeau ne recouvrait pas, souhaita une bonne nuit à sa femme reconquise et s'éloigna. Mais il se retourna sur le seuil : il vit les grands yeux sombres qui le suivaient, et leur expression était si tendre qu'il s'arrêta.

— Mon ami, murmura Thérèse, est-ce possible?

— Dors en paix jusqu'à demain.

— Tu reviendras?

— Sans doute. Je ne te quitterai pas.

Au dehors, Marc retrouva non sans plaisir le mouvement, l'agitation, les allées et venues des voyageurs. On débarquait d'Aoste ou de Martigny, en voiture, à dos de mulet, à pied. Le père clavandier assurait le logement. Et si l'hospice était déjà dans l'ombre, le soleil couchant incendiait, comme la veille, la neige des sommets. C'était une douce fin de jour, très pure, très calme, qui présageait le durable beau temps.

Parmi les groupes il aperçut sa fille qui se promenait avec autant d'aisance au Grand-Saint-Bernard que dans le petit jardin de la Muette. Elle avait retrouvé son chien préféré, Barry, qui l'avait reconnue le premier, et même elle ne lui ménageait pas les caresses.

— Tu sais bien que Mme Acher t'a défendu de l'embrasser.

Mais, avec une audace inouïe, elle le défia, lui désobéit sans retard et proclama :

— Oh! je l'embrasserai quand même.

— Juliette! ordonna-t-il.

— Il a sauvé maman.

Toute seule, elle avait opéré ce rapprochement dans son imagination que le récit incomplet de l'accident avait frappée, et sa foi était si ardente que son père la respecta malgré lui.

— C'est à cause de ta gouvernante.

— Elle n'est pas là.

Et ils rirent de leur complicité. L'enfant, nerveuse, avait un excès d'affection à dépenser, et Barry offrait sa bonne tête...

Comme ils rentraient pour le dîner, Marc entendit la conversation de deux guides qui étaient venus de la vallée. Ils s'entretenaient des funérailles de la victime qui avaient dû être célébrées le matin à Martigny.

— Après la messe, disait l'un d'eux, on a porté le corps à la gare.

Et, se souvenant du mort, Marc Romenay ne retrouva plus sa confiance, ni son bonheur.

VII

Les blessures de Thérèse se cicatrisaient avec une promptitude surprenante. Un sang riche aidait l'organisme à se reconstituer. La fièvre qui avait tenté de reparaître finissait par céder. L'appétit et les forces revenaient. Bientôt elle pourrait quitter l'hospice.

Marc avait suivi la guérison si rapide avec des sentiments dont il écartait l'analyse. La triomphante jeunesse qui peu à peu affinait et colorait un visage si cher ne le réjouissait qu'à demi. De la beauté des yeux sombres qui lui avaient exprimé tant de gratitude, un tel abandon, il se fût contenté. Pourtant, la vue des cheveux courts au lieu de la masse dorée d'autrefois lui causait chaque fois le même malaise. Et la malade, se levant, refaisait les gestes, reprenait les attitudes qui impliquent l'habitude de la vie. Avec Juliette, le présent se ressoudait si complètement au passé

d'avant la rupture que bientôt la soudure ne serait plus visible. Mais avec lui? Tous deux s'efforçaient trop d'être naturels pour y parvenir tout à fait. Et dans chaque jour nouveau ils cherchaient d'un commun accord une occasion de mieux se rapprocher. Mais la nouveauté de chaque jour se compose de la comparaison de ce qui est avec ce qui fut.

Où conduirait-il la convalescente? Car il ne pouvait continuer à user de l'hospitalité des chanoines du Saint-Bernard. Il se décida pour la station de Caux, au-dessus de Montreux et du lac Léman. Un air vif et du calme achèveraient la guérison, et l'altitude lui avait été recommandée pour la santé de l'enfant.

— Vous y serez très bien, assurait-il en exposant ce projet.

— Et toi?

— J'irai avec vous.

Mais, comme le projet prenait corps, un autre jour il expliqua, plus réservé, qu'il irait et viendrait de Paris.

— C'est bien loin.

— Rien n'est loin aujourd'hui.

Elle n'insista pas. Elle ne le contrarierait en rien. Autrefois, elle aurait discuté, réclamé gen-

timent. Maintenant elle n'osait plus. Ne le comprenait-il pas?

Il partirait le premier pour préparer l'installation; puis, elle le rejoindrait avec Juliette et la gouvernante. Le long transport en voiture du Grand-Saint-Bernard à Martigny, le médecin affirmait qu'elle le supporterait :

— Elle a beaucoup de courage, et il n'y a pas de lésion interne.

Ensuite, le trajet n'est plus pénible : de Montreux un chemin de fer funiculaire grimpe à la station de Caux.

Lorsqu'il rendit visite au prieur pour lui annoncer le prochain départ et le remercier de tant de soins et de dévouement, il lui demanda de permettre au père Sonnier de l'accompagner.

— Je voudrais coucher ce soir à l'Hospitalet ou à la cantine de Proz, et monter demain au lieu de l'accident. Il me conduirait.

— Pourquoi ce pèlerinage? Ne regardez pas en arrière.

— Mon père, je suis décidé à l'accomplir. Je me suis équipé et entraîné ces derniers jours. Si j'y vais avec des guides, les récits, les conversations qu'ils m'adresseront comme à un inconnu me tortureront. Avec le père Sonnier je suis

assuré du silence. Je vous en prie, accordez-lui cette autorisation.

Placé dans une telle alternative, le prieur céda. Mais il ajouta presque solennellement ces paroles :

— Prenez garde, mon ami. Vous entrez dans une vie nouvelle. J'approuve et j'admire ce que vous avez fait. Mais n'oubliez jamais que ce n'est pas nous qui avons le pouvoir de remettre les fautes.

— J'ai pardonné. Tout est fini, interrompit Marc pour couper court à l'entretien.

Le religieux, à son grand étonnement, répliqua :

— Vous vous trompez. Le pardon est venu de ce qu'il y a de divin en vous. Le vrai pardon ne vient que de Dieu : pensez-y quelquefois. Il n'y a de fin qu'en Lui.

Bien plus tard il devait se rappeler cet avertissement.

Après avoir expédié ses bagages par la poste, il partit l'après-midi, presque joyeux, à pied, avec le père Sonnier; Barry bondissait en avant. Le moine seul connaissait exactement son projet. Mais Juliette qui soupçonnait une expédition et qui

aurait voulu en faire partie, surtout à cause du chien, son nouvel ami, imaginait déjà de périlleuses aventures :

— Papa, emmenez-moi. L'année dernière, je marchais déjà très bien. Et si je tombe dans la neige, Barry me sauvera aussi.

Elle aurait désiré un rôle tragique, afin d'éblouir plus tard ses petites camarades. Quel tableau à leur peindre ! On disparaît dans une crevasse, et un chien vous tire de là, vous enveloppe dans une couverture bien chaude, vous donne à boire et à manger. C'est un peu plus intéressant qu'une panne d'automobile ou une chute de bicyclette.

— Maman a besoin de toi, lui expliqua son père.

— C'est juste.

Évidemment sa mère, qui se traînait à peine d'un bout à l'autre de la chambre, avait besoin d'elle. Elle ne doutait pas de son utilité. Tout de même, courir dans la montagne, c'est bien tentant. Ainsi, l'enfant était-elle partagée entre ses désirs contraires.

Sur la route descendante Marc se retourna brusquement et s'arrêta. D'un dernier regard il voulait embrasser ce paysage que des rochers pareils à des ruines composent autour d'une mai-

son de paix. Il dit adieu à l'hospice dont il distinguait encore le perron, les hautes fenêtres, la fenêtre qu'il avait surprise un soir seule éclairée dans les ténèbres. Là les voyageurs, tous les voyageurs recevaient assistance et repos. Là, dans la catastrophe de sa vie, il avait été accueilli et réconforté. Ce que serait l'avenir, il ne le savait pas. Mais l'heure la plus exaltée, la cime de ses heures déjà vécues, celle qui dépassait les autres comme le haut sommet d'une chaîne, il l'avait connue là, quand, venu avec des pensées d'amertume, tout son orgueil d'homme et la haine tenace de ses souvenirs, il s'était agenouillé au bord du lit où gisait la vaincue et n'avait pu lui dire que : *Ma petite Thérèse, comme tu as dû souffrir!...*

— Nous *le* reverrons, assura le père Sonnier qui avait compris la direction de son regard. Des flancs du Velan on domine le col.

Et ils repartirent. Durant le trajet ils ne parlèrent presque pas. Au lieu de choisir la cantine de Proz pour y passer la nuit, le religieux préféra entraîner Marc Romenay jusqu'aux chalets du Plan-du-Jeu. C'est un groupe de deux ou trois maisonnettes en mauvaises planches, au bord d'un ravin. Les bergers qui gardent leurs mou-

tons sur les pentes gazonnées du voisinage y trouvent un refuge. Mais très souvent ils préfèrent d'autres baraquements et ces chalets sont inhabités. Les deux voyageurs n'y rencontrèrent personne quand ils y parvinrent à la fin du jour. Ils prirent possession du moins inconfortable et le père Sonnier, sans perdre une minute, prépara le gîte et le souper. Un peu de paille et des couvertures leur serviraient de couchettes. Et quant aux provisions, le sac contenait tout ce qu'il fallait. En effet, il en tira une petite lampe à alcool qu'il alluma, un récipient qu'il remplit d'eau où il versa, un peu plus tard, un potage concentré, et enfin des tranches de jambon, des fruits, une bouteille.

— Le reste, déclara-t-il en renouant les cordons du sac, sera pour demain.

Marc le regardait qui s'absorbait dans son service et sa cuisine avec le contentement parfait de ceux qui se fient à leur activité pour écarter toutes les pensées inutiles ou malsaines. La part de Marthe dans l'Évangile offre une grande sécurité intérieure, mais elle exige l'oubli de soi.

Ce repas dans un coin perdu, au-dessus d'un torrent, loin de tout village, parmi la tranquillité du soir, lui apporta une joie rafraîchissante. La

présence de son compagnon le calmait, comme de vieilles troupes aguerries encouragent les jeunes recrues. Et n'était-ce pas la veille d'une bataille? De temps à autre, il cherchait le Velan que des contreforts rendaient invisible. Demain il affronterait le géant. Mais il ne songeait pas au danger des crevasses et des éboulis : c'était un fantôme qu'il voulait provoquer.

La nuit, peu à peu, mystérieuse et sûre, les rejoignait, les entourait, les dépassait. En montagne, on voit mieux qu'elle vient de la terre et non du ciel, d'en bas et non d'en haut. Les vallées sont les premières conquises et le long de toutes les parois, lentes ou rapides, les ombres montent comme une armée sournoise. Un temps les sommets gardent la victoire, et même l'éclat de leur neige colorée s'avive au couchant, resplendit comme si le jour ne devait plus finir. Puis la lumière vacille et brusquement la nuit est partout.

— Maintenant, allons dormir, proposa le père Sonnier après que sa pipe fut éteinte.

— Pas encore.

— Demain, je vous réveillerai à trois heures. Il faut grimper avant la chaleur. Un bon sommeil est une bonne préparation. Ne venez-vous pas?

— Je n'ai pas sommeil.

— Alors, bonsoir.

Et le religieux se leva du gazon où il était assis pour rentrer au cantonnement. Marc n'avait pas bougé de sa place : il eût deviné le départ de son compagnon rien qu'au trouble qui l'envahit. Cette présence était-elle nécessaire pour retenir dans son cœur ouvert la quiétude?

C'était l'heure des étoiles à la montagne. Elles n'y sont pas lointaines comme sur la plaine ou la mer. Dans l'espace limité que laissent entre elles les formes de la terre soulevée, elles apparaissent plus amicales, presque plus humaines. Elles sourient, elles calment, elles apaisent. Elles fleurissent la solitude et ce silence prodigieux que n'altère pas le chant régulier d'un torrent. Elles donnent aux yeux qui les contemplent de mystérieuses et pures caresses. Tandis qu'ailleurs, si nombreuses que la vue s'y perd, elles évoquent, par l'idée même des autres mondes qui sont par delà leurs dessins lumineux, notre désir d'infini et notre convoitise de comprendre et de savoir, il semble, plus rapprochées, dans un ciel étroit, dans un ciel encadré, qu'elles chassent de nos pensées la confusion, la dispersion, l'incertitude, pour les remplacer par la fer-

veur de notre simple émotion. Elles se contentent de dire avec insistance que Dieu est là. Les nuits étoilées de la montagne sont toutes religieuses.

Longtemps Marc demeura immobile malgré la fraîcheur de l'air. Il s'abandonnait à cette sérénité nocturne. La constellation du Cygne, pareille à un losange ou à un grand oiseau dont le corps serait aussi long que les ailes, l'attirait, parce qu'*elle* la lui avait montrée de Riffelalp. Comme il s'orientait dans la direction de l'hospice, il dédia à la ressuscitée la douceur retrouvée de son amour. Alors il lui parut que le pèlerinage qu'il accomplissait n'était en réalité qu'une trahison. Quand on avait pardonné, on n'avait plus le droit de demander au passé aboli des sensations nouvelles. Détruirait-il de ses propres mains la maison de son bonheur qu'il avait réparée? Il voulut se lever, pour appeler le père Sonnier et lui crier : « Partons, partons. Que sommes-nous venus faire ici? Ne réveillons pas le souvenir... » Cependant il ne bougea pas. L'éternelle inquiétude qui est au fond de l'amour humain le contraignait à ce dangereux voyage. Et toute l'immense paix des étoiles ne suffisait déjà plus à remplir son cœur...

Il dormait profondément lorsque le père Sonnier le secoua. Le froid vif qu'il trouva hors de la cabane lui rendit son énergie et l'âpre désir de son entreprise. C'était encore la nuit, mais les étoiles se faisaient plus rares, et sur un des rebords du cirque un mince croissant de lune s'enfonçait peu à peu comme une lame peu solide et qui tremble. Aucune lueur n'annonçait le jour et tout l'espace l'attendait.

Comme les deux compagnons atteignaient la moraine du glacier de Proz, l'adversaire, le mont Velan, se distingua mieux dans l'ombre, avec ses parois vertigineuses, ses formidables arcs-boutants, pareil à une forteresse qu'il fallait prendre d'assaut. Tandis que le moine défaisait la corde qu'il avait apportée, et en nouait l'une des extrémités autour du buste de Marc Romenay, celui-ci, se retournant, ne put retenir une exclamation de surprise. Les premiers rayons du jour commençaient de colorer la chaîne du mont Blanc. La neige vierge prenait une teinte rose, la teinte des fleurs de pêcher au printemps, et les contours nuancés des dômes et des coupoles avaient cette douceur unie et soyeuse des formes arrondies qui est la beauté de la femme. A la lumière le paysage s'animait comme une chair où court la vie.

Mais les puissances attractives de la montagne, si dangereuses qu'on ne leur échappe plus quand on a subi leur autorité, Marc les repoussa de toute la force de sa jalousie renouvelée : « *Ils* s'y sont abandonnés ensemble... »

Derrière son guide qui avançait d'un pas lent et égal, il suivait maintenant l'arête, — l'arête que la caravane de secours avait dû descendre en portant la victime, et il comprenait mieux la somme de courage, d'adresse et de résistance qu'un sauvetage représente. Déjà l'ascension durait depuis plusieurs heures. Il luttait contre la fatigue; le souffle, parfois, lui manquait, et il lui arrivait de tirer sur la corde pour ralentir la marche. Cependant, le père Sonnier semblait explorer les lieux avec soin, et aussi avec étonnement :

— Ce doit être là, conclut-il enfin. Mais depuis l'accident la neige est tombée. Elle a recouvert les traces, il n'y a plus de points de repère. Je ne vois pas le palier qui les a recueillis dans leur chute. Si vous saviez comme il est malaisé de se reconnaître dans la montagne, avec la neige! Elle efface les pas si vite.

Marc regardait et ne voyait qu'une pente uniforme.

— Je ne me trompe pas, reprit le moine. Voyez là : à l'ombre bleue que fait la neige on reconnaît une saillie de rocher.

Et il ajouta, repris par ses instincts de lutte :

— La paroi est presque verticale. C'est miracle qu'ils aient rencontré cet obstacle.

— Je veux y aller, dit Marc fasciné par cette place à peine visible.

— Impossible. Nous n'avons pas assez de corde. Et d'ailleurs, ce serait courir inutilement un danger.

— Vous l'avez bien couru.

— Pour secourir un blessé, pour ensevelir un mort en terre chrétienne : ce n'est pas la même chose. Mais pour un... caprice, non, mille fois non.

Marc ne pouvait songer à tenter seul une si périlleuse aventure. Il n'y avait donc plus qu'à s'en aller. Était-ce cette déconvenue qu'il cherchait de si loin? L'effort physique paralysait momentanément son imagination avide de reconstituer ce qui s'était passé là.

— Voulez-vous monter jusqu'au sommet du Velan? interrogea le père Sonnier. D'ici, ce n'est pas très long, et la vue est très étendue. Nous pourrions ensuite redescendre sur Bourg-Saint-Pierre par le glacier de Valsorey.

Il lui vantait sa montagne, comme à un touriste.

— Non, dit Marc, je désire rester ici.

Et comme s'il implorait une faveur :

— Puis-je y demeurer seul, mon père, quelques instants?

Son guide, responsable, mesura les difficultés, puis il consentit à cette séparation momentanée :

— Attendez : je vais vous détacher. Et moi je redescendrai de quelques mètres. Il y a, un peu plus bas, une sorte de corniche où nous serons très bien pour déjeuner. Je préparerai nos provisions et vous me rejoindrez là, en regardant bien où vous posez les pieds. Auparavant, buvez un coup.

Il dénoua la corde qui les retenait l'un à l'autre, lui donna un peu de rhum et le laissa.

Marc le regarda s'éloigner, et quand un rochet le lui dissimula, alors il appela à lui sa souffrance. Docilement elle lui obéit. Elle est toujours prompte à venir, même quand on ne lui adresse aucun signe. Pourtant, avec le pardon, elle avait disparu. Et maintenant il n'y avait qu'elle et lui dans l'immense solitude de la montagne.

Le soleil échauffait la neige. L'éther que touchaient les pics vibrait de chaleur. Parfois le vent semblait passer, comme un être farouche et rapide. Dans le bas, seul vestige humain, l'hos-

pice, pareil à un nid d'aigle, se distinguait à peine des murailles qui l'entourent.

De l'emplacement même qu'il occupait, la caravane de secours avait aperçu les deux malheureuses victimes, *elle* et *lui*, lui couché et déjà rigide, elle à genoux, les bras levés dans un geste d'imploration, la bouche tordue par les cris de sa voix brisée qu'elle-même n'entendait pas. Là-bas, sur ce plateau de si peu de surface, qu'une ombre désignait à peine, ils avaient vécu les trois derniers jours de leur amour. Non, la neige n'effaçait rien : ils étaient là, il les voyait.

Pourquoi n'était-elle pas morte avec lui? Ne le lui avait-elle pas proposé? Pourquoi cet étrange refus, cette faiblesse? Dans l'éternelle nuit, ils eussent rejoint ces couples heureux qui représentent toute la félicité humaine parce que la mort n'a pu que fixer définitivement leur amour. Ceux-là, un même tombeau les rassemble. Rien ne porte atteinte à la perfection de leur destinée.

Ainsi, dans son désespoir qui remplissait pour lui tout l'espace et se heurtait aux quatre horizons, éprouvait-il le besoin de magnifier les deux amants comme des héros légendaires. Et de tout son besoin de douleur il repoussait Thérèse qui aurait pu oublier, Thérèse qui consen-

tait à un recommencement impossible, Thérèse qu'il n'avait jamais tant aimée qu'en ce moment. Comment osait-elle se soustraire au souvenir des heures qu'elle avait passées là, à *le* regarder, *lui,* agoniser et mourir?

Oui, on pardonne, on rend un enfant à sa mère, on fait ces choses. Mais on ne reprend pas à l'amour sa proie...

Quand il rejoignit le père Sonnier, celui-ci, qui avait déjà sorti du sac le déjeuner, témoigna d'une vive allégresse :

— Vite, vite, vous devez avoir faim.

— Non, protesta Marc.

Mais il éprouva une joie vorace à manger et à boire, car il avait beaucoup peiné sur le glacier.

« Dans ce silence, seul l'amour parle », avait-il décidé dans sa cruelle méditation. Comme s'il répondait à sa pensée, le religieux, pour exprimer le plaisir de l'heure, de l'appétit, de la splendeur environnante, trouvait précisément ces simples mots naturels :

— Écoutez : ici on entend la vie...

LIVRE II

LE TRIOMPHE DE LA VIE

Depuis longtemps je nourrissais le désir de retourner dans ma demeure, et j'expiais chaque jour par des larmes la faute ou Vénus me précipita lorsqu'elle m'entraîna dans cette ville funeste, m'arrachant à ma terre natale, à ma maison, et à mon époux si digne de mon amour...

(Paroles d'Hélène *Odyssée*, chant IV.)

I

Dès qu'elle apprit le retour de son fils à Paris, Mme Romenay mère accourut à l'hôtel de la rue de Franqueville. Sans se faire annoncer elle pénétra dans le cabinet de travail. Marc, à sa table, dépliait une liasse de lettres. Et cette table était encombrée, soit qu'il n'eût pas trouvé le loisir d'un classement, soit qu'il fût las de l'ordre auquel il avait si vainement soumis ses actions et ses pensées. Il se redressa en voyant la visiteuse, comme s'il était surpris en faute, et son premier geste fut de cacher dans un tiroir cette correspondance qu'il lisait.

— J'ai su que tu étais là, expliquait-elle avec timidité, craignant d'être importune; alors je suis venue.

Il enveloppait du regard le visage maternel, déjà si doux, et que les cheveux blancs adoucissaient encore, comme s'il désirait en absorber la paix, l'infinie paix du soir après les jours vécus.

Cette seule présence ne lui apportait-elle pas un secours dans le désarroi qui avait si vite succédé aux heures de vertige où il n'avait plus senti son cœur ni sa raison, comme s'il marchait sur les sommets sans même éprouver le besoin de regarder où ses pieds se posaient.

— Maman! dit-il. Et ce mot sur sa bouche, c'était comme une plainte d'enfant.

Mais tout de suite après cet élan il se ressaisit. Pas même à elle, il ne livrerait rien de son trouble intérieur. Elle dut l'interroger :

— Ta lettre du Saint-Bernard, si courte, ne m'a presque rien appris. Elle... elle vivra, n'est-ce pas?

Elle semblait si émue qu'il ne put se tenir de le remarquer :

— Vous l'aimiez donc bien?

Et tout bas il ajouta : *vous aussi,* mais ces dernières paroles ne sortirent pas de ses lèvres.

Un peu de sang monta aux joues pâles de Mme Romenay, plus qu'on n'en pouvait attendre de son âge et de sa santé.

— Elle était devenue ma fille. Sans doute, je l'aimais.

— Oui, elle savait se faire aimer de tous. Et maintenant?

— Maintenant, puisque tu lui as pardonné, je l'aime comme auparavant.

Il esquissa un geste vague qui pouvait signifier qu'il ne savait plus s'il avait réellement pardonné, et il ajouta :

— Vous, vous êtes une sainte.

Plus vivement que ne le comportait l'éloge filial, elle protesta :

— Non, non! Ah! si tu savais!...

Il l'arrêta dans la révolte de sa modestie, et il lui donna les renseignements qu'elle venait chercher. Thérèse, sauvée, avait pu supporter sans trop de fatigue le voyage de Caux. Là, il l'avait installée au mieux avec Juliette et Mme Acher. C'est un vaste hôtel confortable où il est facile de s'isoler. Des bois de sapins l'entourent. Les rochers de Naye le dominent. Et ses terrasses sont posées à quelques centaines de mètres au-dessus du lac Léman qui s'allonge comme une petite mer. Une convalescente y reçoit, de son balcon, la lumière qui change selon les heures. L'enfant y respirerait cet air vif et salubre de la montagne qui lui était recommandé. Ainsi, l'été, pour elles deux, se passerait le mieux du monde.

— Et toi? demanda-t-elle quand il se tut.

— Moi? Je resterai à Paris. J'ai beaucoup de travail.

— Même pendant les chaleurs?

— Même pendant les chaleurs. Voyez : est-ce la peine de chercher ailleurs la campagne?

Par la baie ouverte, il montra le parc de la Muette dont les frondaisons épaisses, riches de sève, se penchaient sur la grille et même sur la rue, comme de lourdes grappes offertes. En arrière, le Bois prolongeait la perspective. C'était, à perte de vue, un long vallonnement de verdure. A peine y distinguait-on de loin en loin une maison, pareille à un îlot. Août, dans ce coin privilégié de Paris, gardait un peu de la légèreté glissante du printemps.

— Tu n'as jamais demeuré ici en août et septembre, observa Mme Romenay.

— C'est vrai. Ce sera nouveau... De temps à autre j'irai leur rendre visite, m'assurer que tout va bien. Entre deux trains, rien n'est plus facile.

— Entre deux trains?

— Oui. Je prends le soir le rapide du Simplon. J'arrive à Caux bien avant le déjeuner, et je puis repartir à la nuit pour être à Paris le lendemain matin.

— C'est insensé. Pourquoi ne pas te reposer là-bas, auprès d'elle?

Il éluda la réponse, comme s'il n'avait jamais besoin de repos. Les projets qu'il développait, c'étaient des confidences mal dissimulées qui couvraient son orgueil et découvraient sa peine. Et c'était bien ainsi qu'elle les entendait.

— Mais vous, maman, vous devriez les rejoindre, si vous n'éprouvez pas de répugnance à... à revoir Thérèse.

— Oh! Marc!

— Pour Juliette, ce serait mieux.

— Non, non, je veux rester près de toi.

— Je vous remercie, mère. Ma solitude me suffit.

D'un mot il s'éloignait d'elle. Et ce fut entre eux le silence, un de ces silences où l'on écoute se prolonger les conversations qu'on n'a pas osé soutenir. Elle tenta de se rapprocher de cette douleur qui la fuyait :

— Et après? reprit-elle.

— Après?

— Oui, quand la mauvaise saison viendra. Ne ramèneras-tu pas Thérèse à Paris?

— Je n'ai pas vu si loin. Oui, peut-être; oui, sans doute, à moins que sa santé, pour achever

de se rétablir, n'exige un autre climat. Vous savez que je serai absent tout l'hiver?

— Toi?

— Oui. Je dois partir pour la Russie. Tout un quartier nouveau de Pétersbourg à construire. Sur place j'établirai les plans, les devis. Des offres fantastiques, des offres qu'on ne refuse pas. Ne vous en ai-je pas parlé?

— Si, le mois dernier, mais pour les refuser au contraire, à cause de Juliette.

— Je me suis ravisé.

— Et tu emmèneras ta femme?

— Je ne pourrai pas l'emmener. L'hiver y serait trop rude pour elle. Si elle rentre ici, je vous demanderai d'y venir habiter. Votre réputation sauvegardera son retour. Et ce retour, sans moi, préparera notre réconciliation aux yeux du monde. Oui, ce sera mieux.

Elle n'approuvait pas ce plan, mais il prévint ses objections en se jetant dans une autre voie :

— Les journaux ont-ils parlé de l'accident du mont Velan? Ont-ils donné les noms, ou des initiales?

Elle tâcha d'éluder la réponse :

— Je ne sais pas, je lis si mal les journaux.

Mais elle ne savait guère dissimuler. Il chercha

sur la table, parmi les papiers épars, pendant qu'elle murmurait :

— A quoi bon, Marc? Je t'en prie.

— Après mon duel, j'ai reçu des coupures marquées au crayon bleu ou rouge. On ne m'aura pas épargné davantage cette fois. On n'épargne personne aujourd'hui, personne de ceux qui comptent, pas même ceux qui sont à terre et qu'il faut achever... Tenez : en voici une... On se contente de ces allusions perfides où l'on n'a pas le droit de se reconnaître, où l'on est ridicule si l'on se reconnaît. Quelle lâcheté!

Et repoussant, avec lassitude plutôt qu'avec indignation, le tas où il avait puisé, il ajouta de son ton le plus méprisant, du ton qu'il prenait lorsqu'il imposait sa volonté ou son isolement :

— Quand on a souffert à un certain degré, ces choses deviennent bien indifférentes. L'opinion des autres, je n'en suis plus là.

Puis il revint à sa proposition :

— Consentirez-vous, mère, à passer l'hiver avec elle et avec Juliette?

Au lieu de répondre, Mme Romenay s'approcha de son fils, prit un siège à côté de lui, et bien qu'il l'intimidât elle pressentait une telle détresse

intérieure qu'elle eût essuyé n'importe quelle rebuffade pour le secourir :

— Marc, mon cher Marc, te souviens-tu du temps où tu étais petit? Si tu avais du mal, j'étais là.

— Pas toujours, mère.

— Oh! Marc, pas toujours? fit-elle, étonnée et un peu scandalisée.

— Non, pas au commencement. Vous aviez de trop belles robes et trop de poudre. Vous me teniez à distance. Et puis, tout à coup, ni robes ni poudre n'ont plus compté. Il n'y a plus eu que moi, maman, je me souviens.

Il ne la regardait pas, sans quoi il eût vu qu'elle rougissait.

— Quelle mémoire tu as! Alors, dis-moi ta peine, comme autrefois.

Il se raidit encore, pour écarter la pauvre femme qui offrait son cœur maternel :

— Je n'ai pas de peine. Vous vous trompez.

Elle s'obstina, un peu plus tremblante, et plus tendre aussi :

— Marc, mon cher Marc, je ne comprends pas ce qui s'est passé.

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je croyais ton bonheur revenu et que tu avais vraiment pardonné.

Brusquement, comme s'il la rudoyait, il répondit :

— Oui, j'ai pardonné. Et après? Qu'est-ce que cela signifie? Il ne s'agit pas de pardonner, mais de pouvoir vivre ensemble.

Et, comme sa mère était assise près de lui, il pencha la tête et il s'appuya tout naturellement au sein qui l'avait nourri :

— Maman, si vous saviez!

— Mon petit! murmura-t-elle en l'entourant de ses bras.

Et la mère et le fils restèrent quelques instants enlacés. Cette douleur d'homme, qui déferlait depuis des jours comme une vague sans repos qui cherche le rivage où s'allonger, avait trouvé son port.

Il goûta ce repos éperdument, comme il avait goûté sur l'arête du Velan le vin et le pain du père Sonnier, puis, se redressant à demi, il voulut se confier et de nouveau s'arrêta :

— Non, non, vous ne pouvez pas comprendre.

— Qu'en sais-tu, Marc? Une maman ne comprend-elle pas toujours?

Il chercha par où commencer et se décida :

— Avant de partir j'avais relu sa lettre, celle où elle parlait de la petite. Ainsi j'ai emmené

Juliette. Là-haut, quand nous sommes arrivés, on m'a annoncé qu'on la sauverait, mais que je ne pourrais pas la voir tout de suite. Je pensais trouver une mourante. Il eût mieux valu, pour moi, qu'elle fût morte en effet.

— Oh! Marc, et pour elle? et pour Juliette? et pour toi-même plus tard?

— Si vous l'aviez vue, maman, avec son bandeau, son pauvre visage de sang et de misère, et ses cheveux coupés, — vous savez, ils lui ont coupé ses beaux cheveux! — qu'est-ce que je pouvais faire?

— Mais lui pardonner. Ne l'as-tu donc pas fait?

— Oh! il était bien question de pardon, en vérité! J'ai senti d'un coup tout ce qu'elle avait souffert pendant son martyre dans la montagne, j'aurais voulu la prendre, la guérir, la réparer comme un joujou qu'on a cassé. Elle avait l'air, dans son lit, d'une petite chose si douloureuse. J'étais heureux, j'étais joyeux qu'elle fût là, vivante, et de pouvoir lui faire du bien.

— Tu vois!

— Attendez. Je l'aimais, comment vous dire? pas comme on aime d'habitude : l'amour, c'est toujours un mélange de ce qu'il y a en nous de

meilleur et de pire, de plus dévoué et de plus égoïste, et, dans le mien, il n'y avait plus que le meilleur de moi. C'était comme un miracle en moi. C'était divin.

— Tu vois, Marc. Ton bonheur est revenu.

— Attendez. Je connaissais la paix. C'était trop beau. Cela ne pouvait pas durer. Ah! dans ce drame de leur accident, il y a eu des détails affreux, et, peu à peu, ils me sont revenus à la mémoire. Quand on est arrivé à leur aide, lui était mort, et elle était couchée sur le cadavre. Ils ne faisaient qu'un : entendez-vous. *Ils ne faisaient qu'un :* je les vois toujours ainsi.

Et, redressé tout à fait, il suivait du regard l'atroce vision. Sa mère essaya de le calmer, de le distraire :

— C'est du passé. C'est de la mort. Ne retourne pas en arrière, Marc, je t'en prie.

— Et je suis allé visiter le lieu même de leur agonie.

— Pourquoi as-tu fait cela?

— Pour mieux me souvenir, pour mieux souffrir.

— Ah! Marc, il ne faut jamais aller au-devant de sa souffrance. C'est mal. Pourquoi la tourmenter, elle, raviver ses remords?

— Je ne l'ai pas tourmentée, mère. Me connaissez-vous si mal? Nous n'avons jamais parlé du passé. Nous n'en parlerons jamais. Je le lui ai interdit.

— Jamais? Vous avez pu? Oui, c'est mieux, c'est bien mieux.

— Mais nous n'avons pas pu l'abolir. Moi, du moins : elle, je ne sais pas. Elle, comment pourrait-elle l'oublier?

— On se détourne de ses fautes, Marc.

— J'en suis à me demander si c'est une faute. J'ai la sensation qu'elle appartient pour toujours à l'autre, que je profane une tombe sacrée, leur amour. Elle, je ne l'ai pas embrassée. J'ai seulement touché des lèvres, une fois, son front bandé. Elle n'est plus belle, ses cheveux sont coupés. Je l'aime ainsi. Un jour, bientôt, elle redeviendra ce qu'elle a été. Alors, alors, que sera-t-il de nous? Vous voyez, c'est impossible. Mais non, maman, vous ne pouvez pas comprendre. Il ne faut pas que vous soyez mêlée à ces tristesses. Oui, vous, vous êtes une sainte. Vous ne connaissez pas ce qu'il y a de trouble en nous. Comment pourriez-vous comprendre toutes les sombres choses qui sont dans l'amour?

Le cœur percé de cette détresse, Mme Romenay,

se levant, prit dans ses mains la tête de son fils assis, comme pour l'empêcher de la voir, et doucement elle murmura :

— Tu te trompes, Marc, sur moi... Je t'assure que tu te trompes.

Il ne la voyait pas, mais la voix de la vieille femme était si changée, qu'interdit il hésita une seconde, puis, se débarrassant de l'étreinte qui le retenait, il se trouva debout en face d'elle, dans un état d'étrange exaltation.

— Ah! non, maman, pas cela! Pas cela. C'est déjà bien assez de l'autre. Je ne le lui pardonnerais jamais, à elle, si je perdais, à cause d'elle, ma foi en vous.

Elle n'avait pas bougé devant cette tempête :

— Que crois-tu donc, Marc?

— N'est-ce pas, maman, je ne dois rien croire? Vous alliez pousser la charité pour Thérèse jusqu'à vous accuser, vous! J'ai senti cela dans votre voix. Mais vous n'avez pas pu. C'était absurde. J'ai honte maintenant du soupçon qui m'a traversé.

Elle se cacha quelques instants le visage, et il devinait bien toute la gravité de ce geste et de ce silence, mais, quand elle écarta les mains, il revit, rasséréné, cette paix des chers yeux clairs

qu'il aimait. Cependant elle dit simplement :

— Écoute-moi.

De nouveau il se jeta dans la révolte :

— Je ne veux pas vous écouter.

Et pour l'arrêter définitivement, pour couper court à une confession qui, dans sa pensée, ne pouvait être qu'un sacrifice, il employa, il osa employer le terme précis, le terme cru qui la ferait sûrement reculer :

— Jamais, jamais. Vous êtes sans tache, vous. Vous n'avez été la maîtresse de personne. Assez, je vous en prie.

Elle recula, en effet, malgré elle, épouvantée par l'expression qu'elle n'avait pas prévue.

— Oh ! Marc, jamais ! cela, je te le jure !

Mais sa protestation tardive eut un résultat inattendu. Marc l'appliqua instantanément à sa propre tragédie :

— Vous voyez ! A cette seule idée vous vous indignez. Votre indignation, c'est la condamnation de Thérèse. Il y a un abîme entre elle et vous que rien ne peut combler. Je vous ai bien dit que vous ne pouviez pas nous comprendre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! supplia la vieille femme, inspirez-moi. Il ne veut pas m'écouter,

et il ne sait pas que s'il m'absout il peut bien aussi absoudre sa femme.

Et, sur cette prière, elle se tourna vers lui :

— Tout à l'heure, tu m'as beaucoup peiné sans le vouloir. Je te rappelais ton enfance, et tu t'es souvenu que je te tenais à distance quand tu étais petit. C'est vrai, je n'ai pas été toujours une bonne mère.

— Oh! maman.

— Quand on est jeune, vois-tu, on exige trop de bonheur, on n'en a jamais assez.

— Non, non, vous étiez très malheureuse. Je le sais. Ah! si vous aviez besoin d'excuses, vous! Mais vous n'en avez pas besoin. Mon père...

— Ne parlons pas de ton père. On n'a d'excuses que dans sa faiblesse. On n'est pas délié de ses serments. Je ne veux pas amoindrir ma faute.

Elle se traitait comme une criminelle. Sa conscience élargissait la blessure que cette faute lui avait faite au cœur.

... Tandis que Philibert Romenay, l'architecte à la mode, l'organisateur de toutes les fêtes, de tous les spectacles d'art, affichait triomphalement dans tout Paris ses conquêtes, ne se contentait pas de la délaisser, mais la bafouait en public,

un jeune homme de leurs relations s'était épris d'elle pour sa mélancolie prématurée, son air de jeune fille qu'un deuil prive de danser, pour tout ce qu'il y avait en elle de jolie ardeur enfantine brisée trop tôt et sans raison. Avec des précautions infinies, comme s'il avait peur de la meurtrir à cause de ses yeux purs, de sa candeur si apparente, il l'avait accoutumée à sa présence, à sa sympathie, à une sorte de complicité dans les conversations, dans les goûts, dans les préférences. Et peu à peu, indirectement, puis, un jour, face à face, il lui avait parlé d'amour. Surprise elle-même, ou préparée, elle ne l'avait pas repoussé. Ni ce jour-là, ni aucun autre, elle n'avait répondu par le moindre aveu. Elle se contentait de l'écouter, de sourire, de croire, et s'il voulait partir, elle le retenait. Elle souhaitait qu'il se contentât de ce commerce sentimental. Elle pensait que la tendresse n'exige pas de nous davantage. Elle ne savait pas que si l'amour n'avance plus, il recule. Et puis, et puis son adorateur s'était marié. S'il l'en avait menacée plus tôt, son étonnement, sa tristesse eussent peut-être livré son secret. Mais un cœur trop délicat, nul n'a la patience de sonder sa profondeur : aujourd'hui l'on est trop pressé. De long-

temps elle n'avait pu oublier. Il avait fallu des années, et l'amitié de Dieu, et l'affection maternelle, pour qu'elle retrouvât le calme. Oui, elle s'était donnée en pensée, et, quand la pensée est prise, qu'est-ce que le consentement de la chair? Cette peur qu'elle avait eue d'elle-même, cette passion muette qu'elle avait vécue, l'avaient transformée et perfectionnée à son insu. Celui qui a senti sa fragilité ne consent plus à condamner l'amour sans l'entendre...

Avec des mots effarouchés qui épargnaient son mari, qui ne condamnaient qu'elle, et si gauchement, elle fit à son fils le récit de cette tentation. Ainsi elle avait précédé Thérèse dans le mal, et même elle avait moins souffert que celle-ci pour se racheter. Elle tentait de s'humilier, de s'abaisser devant l'absente, et avec tant de noblesse naturelle que son fils la prit dans ses bras :

— Chère maman, cessez donc de vous accuser. Vous ne voyez même pas que toutes vos paroles vont contre le but que vous poursuivez. Vous étiez la plus séduisante des femmes — regardez, là, ce portrait de vous — et si injustement malheureuse. Vous avez rencontré l'épreuve, et vous

en êtes sortie triomphante. Et vous voulez à tout prix être une coupable.

— Le mal est en nous.

— En vous il n'y en a pas trace. Pour tout ce que vous m'avez révélé, pour la pitié, pour la généreuse tendresse que vous aviez en me le révélant, je devrais m'agenouiller, maman, devant vous.

— Tais-toi.

— Vous preniez Thérèse par la main pour me l'amener ici.

— Ne la recevras-tu pas?

— Oh! ma maison est la sienne, mais c'est son amour pour l'autre que je chercherai en elle maintenant.

— Ah! Marc, tu penses plus qu'elle à sa faute.

— Je ne pense qu'à son amour.

Revenant vers la table, il ajouta avec la même exaltation :

— Il y avait tant de jeunesse en elle. Tout à l'heure, quand vous êtes entrée, je relisais ses lettres. C'est moi qui n'ai pas su la garder. Elle dit, en parlant d'André Norans après notre duel, que sa mort ne nous aurait pas séparés davantage que sa vie. Mort ou vivant, il la garde.

Et il répéta :

— Oui, je ne pense qu'à leur amour.

— Mais elle, reprit Mme Romenay, dans sa fuite, sais-tu si elle ne pensait pas à toi, à sa fille, à sa maison bien plus qu'à son amour? A distance, nous transformons les passions. Elles ne donnent pas le bonheur que nous imaginons. Oui, nous devons nous tromper sur elles. Pour une femme, rien ne vaut l'ordre des jours et la paix du foyer. Elles ne le savent pas tout de suite, elles sont faibles, elles sont guettées, mais c'est ainsi, crois-moi.

Et trouvant dans sa maternité ce que le prieur du Saint-Bernard tirait de la foi et de la connaissance des hommes, elle affirma :

— Quand tu as revu Thérèse vivante, ne m'as-tu pas dit ta joie? Il faut, Marc, il faut dépasser le mauvais amour qu'ils ont eu l'un pour l'autre. La pauvre enfant qui t'a fait tant de mal, il faut l'aimer mieux, l'aimer avec ce qu'il y a de meilleur en toi. Notre douleur, à quoi servirait-elle, sinon à nous agrandir, à nous améliorer? Apprends à t'en servir. Écoute Dieu en toi.

Frappé de ces paroles, il parut hésiter, chercher une direction, puis, découragé, il murmura :

— Je ne suis qu'un homme. Jamais je ne pourrai.

— Essaie. Le pardon engage plus encore celui qui pardonne que le coupable. Sans quoi, bientôt, il rabaisserait l'un et l'autre au lieu de les relever. Du moins, je le crois, Marc : je ne sais pas bien.

Par cette restriction elle entendait supprimer toute allusion à son propre passé. Elle qui avait si souvent pardonné, elle écartait maintenant son cas personnel, quand tout à l'heure elle l'offrait en holocauste. De nouveau, il attendit un peu avant de répondre, puis il prononça :

— J'essaierai. Ce serait le salut... Oui, les dépasser, dépasser leur amour.

Son orgueil le soutiendrait. Il ferait, dans cette lutte, appel à son orgueil. N'avait-il pas toujours pu compter sur lui pour ne pas faiblir?

... Quand sa mère, le croyant calmé, le quitta, pleine d'espérance, — sa mère qui était venue se diminuer, s'accuser, pour racheter Thérèse, et qu'il regarda s'éloigner avec une tendresse nouvelle, — comme il se remettait à ses occupations et dépouillait son courrier délaissé pour se reprendre à la vie qu'il tâcherait d'accepter désormais, il fut surpris d'ouvrir une lettre de Mme André Norans qui lui demandait une entrevue.

II

C'était une bien singulière préparation à la visite de Mme Norans que de relire les lettres adressées à Thérèse par son amant.

Ces lettres qui longtemps avaient réchauffé la haine de Marc Romenay et que dans son sentiment de l'honneur il n'avait jamais pu reprendre sans une honte secrète, — une honte dont sa passion ne triomphait pas toujours et qui plus d'une fois lui avait fait rejeter au fond du tiroir ces témoignages dérobés, — elles exerçaient maintenant sur lui une attraction différente. Il ne poursuivait plus de vengeance contre le couple qui avait détruit son foyer. Pourquoi être injuste envers eux? Quand il prononçait contre sa femme une condamnation absolue avant la réconciliation du Grand-Saint-Bernard, n'était-ce pas son propre cœur qu'il frappait, et tout son passé qu'il atteignait par surcroit? Non, il n'avait pas aimé une créature indigne. Il ne s'était pas

trompé sur celle qu'il avait rencontrée un jour d'été lumineux, sous une allée de châtaigniers au-dessus d'un lac, devant une vieille maison, et il avait été séparé d'elle par une puissance qu'il s'expliquait mieux, — qu'il s'expliquait mieux en rendant hommage au mort dont le père Sonnier, à l'hospice, n'avait pas craint de célébrer devant lui le courage, et dont il osait, lui, plus hardi encore, mesurer la séduction.

Elles étaient, ces lettres, pleines de jeunesse. Ce n'était pas cette première jeunesse, maladroite et volontiers absurde, chargée d'imagination et de romanesque, qui croit nécessaire d'ajouter à la réalité et qui mêle tant de notes fausses à son exaltation amoureuse. Plus tard, on n'éprouve plus le besoin de transformer le monde, car on le connaît mieux, et l'on a découvert les infinies ressources dont le cœur dispose pour la joie et la douleur, ces sœurs jumelles toujours prêtes à se renforcer l'une l'autre. Et si l'on a gardé sa fraîcheur et son élan, la sensibilité plus juste emploie, pour s'analyser ou s'offrir, des expressions plus touchantes parce que plus directes.

Ainsi André Norans se trouvait lui expliquer le cœur de Thérèse que leur lutte avait déchiré. Le charme qu'il avait ressenti sans se le définir à

lui-même, soit qu'il n'eût pas pris la peine de l'approfondir au cours d'une conquête trop rapide et trop peu disputée, — la jeune fille, dépourvue de toute coquetterie, avait été si étonnée de sa demande et s'était si spontanément promise dans son émoi, — soit que, de race plus active, il n'eût pas éprouvé le besoin de ces retours en arrière et de cette connaissance pourtant précieuse, — ce charme délicat, si simple qu'on pouvait ne pas s'en apercevoir, voici qu'il le voyait découvert, et comme mis à nu, dans des passages tels que celui-ci, cueilli dans les premières lettres, quand les *Madame* et les *Thérèse* se mêlaient encore, et quand la douceur d'un sentiment qui redoutait de n'être pas partagé tentait de se cacher sous de la grâce et de la gamineric, comme on s'abrite du jour derrière un rideau d'arbres peu épais :

Ce qui me plaît en vous, madame, c'est que, sans le vouloir, vous ne ressemblez à personne. Ah! que ces mots-là sont bêtes pour dire une chose si vraie! On nous fabrique aujourd'hui des femmes qui, déguisées, tatouées, et, par-dessus le marché, festonnées de littérature et d'art, sont pourtant toutes pareilles. Elles se composent elles-mêmes comme des

poèmes, sans compter les coups de pinceau. Elles sont faites *chaque matin pour toute la journée, et vous, c'est chacun de vos mouvements ou de vos gestes, chacune de vos paroles ou de vos émotions, qui vous font au fur et à mesure. Écoutez-les : elles ont toujours un petit boniment prêt à sortir de leurs lèvres peintes. Il y a le couplet sur la mer et sur la montagne, sur les clochers et sur l'Italie, sur le vent et sur les routes, sur les saisons, sur la chose à la mode, sur l'amour. Cela se présente comme un petit four sur un plateau. Cela se débite à merveille. L'important, c'est de ne déranger ni la toilette, ni la figure, ni la ligne. Ce sont des déesses de pierre dans les jardins, des déesses avec phonographe. Elles parlent tant qu'on veut, selon les rites appris, mais elles sont immobiles et ne changent pas, sauf d'amants, mais était-ce la peine? Vous, vous ne cherchez aucune harmonie, et vous êtes harmonieuse à miracle. Il n'y a rien chez vous de préparé, et c'est la vie même qui vous agite. Les mots qui traduisent ce que vous sentez, ils ne signifient pas grand'chose en eux-mêmes, et si l'on sait les écouter, on entend un rythme si flexible et si sûr à la fois, votre rythme que vous ignorez. On peut vous croire toute ordinaire, et je m'en réjouis. Il y a, je suis sûr, des gens qui ne savent pas que vous êtes belle,*

ni que vous êtes toujours accordée à la beauté du monde, depuis les caresses du matin jusqu'à celles de votre fille. Je voudrais être tout seul à savoir ce que vous valez. Alors, peut-être, j'oserais vous dire ce que je n'ose pas vous dire, parce que, n'est-ce pas? il faut tout de même bien, dans ce monde, qu'on existe pour quelqu'un, et si l'on ne connaît pas votre cœur, c'est comme si l'on n'existait pour personne, et c'est bien triste. Et je crois bien que c'est comme ça que je vis...

Thérèse n'avait pas répondu à ces lettres, ainsi qu'en témoignaient les suivantes dont l'imploration se faisait plus tendre. Elle n'y répondait pas, mais elle les recevait et les gardait. Et comment un hommage si juste ne l'aurait-il pas touchée en secret?

C'était après le séjour de Riffelalp où ils avaient couru la montagne ensemble, supporté les morsures du froid, les violences du vent, la réverbération du soleil sur la neige, la fatigue, le danger. Sur le glacier ou le roc, la corde les unissait, soumettait leurs deux vies à un sort unique. Et les allusions à ce passé commun se multipliaient. Elles créaient entre eux une complicité, transformaient leur camaraderie en ami-

tié, et l'amitié en amour qui se prépare. Ainsi, peu à peu, l'on s'empare du passé que le souvenir change.

La Thérèse que ces pages à la fois chaudes et tremblantes encore évoquaient, Marc la reconnaissait bien. Il l'avait vue, le premier, dans l'allée de châtaigniers. Oui, c'était cela tout à fait : naturelle et sans apprêts, flottante comme ces voiles qui prennent la forme que l'air ou la main vont leur donner, et *toujours accordée à la beauté du monde*. Elle n'avait pas une volonté bien déterminée. Elle était accessible aux influences, et c'est pourquoi il aurait fallu tous les jours en exercer sur elle une heureuse. La bonté ne suffit pas à ces êtres-là. Mais quand la bonté a-t-elle suffi? Il faut les cultiver comme des fleurs à qui l'on distribue le soleil ou l'eau, car ils ont besoin de rire et de pleurer. Pourvu qu'elle suivît les directions qu'il avait fixées, Thérèse, chez elle, jouissait de trop de liberté. Elle allait et venait à sa guise, personne ne contrôlait ses pensées. Elle les pouvait donner à la ronde. Sans doute il prenait, lui, de l'intérêt à ses toilettes, à ses visites, à ses promenades. Mais, peu à peu, la vie extérieure avait pris le pas sur l'intimité. C'est alors le règne de l'habitude. Il bâtissait

des maisons, et la sienne se désagrégeait. Il mettait de l'ordre partout, de l'ordre dans les appartements, de l'ordre dans les ameublements, sans rien abandonner à la fantaisie, à l'action lente du temps ou brusque du caprice humain. Tout n'était pas qu'ordre et volonté. Ah! qu'elle fût venue déranger un peu ses plans, introduire quelque irrégularité dans ses heures de travail et jusque dans ses constructions trop rigides, trop sûres de leur utilité, un peu de repos dans sa fièvre d'activité, dans son orgueil professionnel! Elle en avait bien le droit : quand il l'avait rencontrée, son cœur aride se contentait des ivresses rapides qu'on peut mépriser, et qu'en somme on gouverne mieux que la passion. En avait-il broyé, de ces cœurs de femmes trop vite ouverts, et qu'il attirait par tout ce qu'il y avait en lui d'impérieux, de dur, mais aussi de noble et de fort? Celle-là, un temps, l'avait réconcilié avec la douceur et même la paix de vivre. Mais Paris l'avait ressaisi, Paris dont il détestait le joug quand il ne pouvait le secouer, dont il acceptait les lois sans y croire, et Paris, d'une femme comme Thérèse, trop sensible et trop simple, fait, si l'on n'y prend garde, un petit être méconnu ou perdu.

Accessible aux influences, pourvu qu'elles fussent naturelles, à celle du temps, de la saison, à la musique des voix, aux paroles sincères qui, par les chemins les plus courts, vont à la vérité, comment Thérèse n'eût-elle pas subi l'influence de cet homme qui lui dédiait avec tant de ferveur sa jeunesse, qui la révélait à elle-même rien qu'en la comprenant, et qui, pour comble, n'était pas heureux? Non qu'il descendît à la plainte : la plainte rabaisse toujours un peu, et la plainte ennuie. Mais comme une eau qui a dû creuser le rocher pour se frayer un passage, son exaltation avait ce jaillissement — désir étonné de bonheur — qui atteste un long travail à travers les entraves de la vie. Dans la vie d'André Norans, elle pouvait croire qu'il n'y avait plus qu'elle. Alors c'est le vertige.

Qu'est-ce que le reste quand on aime comme je vous aime? finissait-il par murmurer. Et il lui rappelait leur isolement dans leurs courses, et l'univers à leurs pieds :

Vous souvenez-vous, mon amie? Laissez-moi du moins vous donner ce nom que je ne puis donner à aucune autre femme. Vous souvenez-vous de notre ascension du Breithorn? A la fin, le guide qui mar-

chait en tête, devant vous, avait dû tailler des marches et vos pas si légers appuyaient si peu sur la glace que vous me demandiez pourquoi on avancait avec tant de lenteur. Vous pensiez n'arriver jamais, et puis, tout à coup, le sommet s'est trouvé sous vos pieds, comme s'il s'était incliné un peu pour vous être agréable au dernier moment. A la montagne, c'est presque toujours comme ça. Et peut-être que les amours difficiles cessent ainsi brusquement leur défense. Vous étiez victorieuse, et si sensible à votre victoire que vos yeux se sont remplis de larmes. Vous n'étiez pas durcie, comme ces femmes qu'on rencontre habituellement sur la glace et qui sont pires que des hommes. Oh! ces larmes, qu'elles me plaisaient! Vous étiez victorieuse comme on est vaincu, avec humilité. Les autres, quand ils triomphent, poussent des cris de joie, et vous pleuriez.

Quand vous avez vu sous le ciel bleu la grande mer soulevée des Alpes, vous avez dit : « C'est trop beau! » Et moi je vous ai répondu : « Ça passera. » Je pensais à votre fatigue, à quoi, déjà, vous ne songiez plus. Mais vous n'avez pas ri. Avez-vous songé, comme moi, mon amie, que ce qui passerait, ce serait notre regard qui aurait cueilli toute cette beauté du monde? Le monde durera sans nous. Un jour, nous ne serons plus là pour goûter la joie de

voir et de sentir. Nous ne serons plus là, et ce sera sans importance. Nous n'avons qu'une vie pour nous rassasier. Et quand on y pense, un jour de bonheur comme ce jour-là, on voudrait se jeter sur chaque seconde pour la séparer de la suivante, afin que chacune se transforme en éternité.

Mais non, vous vous soumettiez, vous, au plaisir de l'instant, sans réclamer davantage. Vous ne compliquez rien, et comme cela est mieux! Alors j'ai voulu vous montrer mon érudition, vous désigner un par un tous ces sommets qui nous entouraient. Je n'appelle pas, comme vous, les étoiles par leurs noms, leurs noms mystérieux et un peu baroques, mais je sais un brin de géographie. « Voyez là-bas, ai-je dit : c'est le Grand-Paradis. — Bien, » m'avez-vous répondu. Seulement vous regardiez ailleurs. Je n'ai pas continué ma nomenclature. C'était si inutile. Mais n'allez pas croire que je vous en ai voulu de votre indifférence. Moi aussi, moi surtout, je voyais partout le Grand-Paradis.

Vous étiez bien un peu rouge, madame. Tout votre sang en mouvement affluait à vos joues. Cette carnation, c'était comme votre sensibilité qui s'exaltait et se révélait. C'était votre âme vivante. Elle m'attirait. Et pour me rapprocher d'elle, pardonnez-moi, oh! pardonnez-moi, j'aurais voulu

vous embrasser. C'est encore le seul moyen...

Et puis nous sommes redescendus. On finit toujours par redescendre...

Marc abandonna sa lecture momentanément. Ces témoignages de tendresse physique que jadis il recherchait pour s'y déchirer, maintenant que les lèvres d'André Norans étaient glacées, l'atteignaient moins que les traits qui visaient le cœur profond de Thérèse. Par ce chemin sanglant il était sûr de parvenir au désespoir que lui procurait la perfection de leur amour. Pour s'y abîmer davantage, il tourna des feuillets et s'arrêta à une sorte de cantilène qu'il connaissait bien, et qui avait dû précéder de bien peu la tragédie de la rupture. Avec une admiration presque douloureuse, l'amant y célébrait sa craintive, sa frissonnante maîtresse :

... Pour vos cheveux qu'a poudrés la lumière brunie du soir, et qui baignent votre visage dans un halo pareil à un nimbe de madone, pour vos cheveux trop longs qui vous embarrassent, dont vous êtes plus lasse que fière, et dont vous êtes la seule à ne pas savoir la splendeur, je vous aime.

Pour vos mains qui ne sont ni parfumées, ni polies, et qui pourtant ont une odeur de fleurs, pour

vos mains nerveuses toujours agitées, plus vivantes que vous-même, je vous aime.

Pour vos yeux qui sont doux aux objets et ne cherchent pas à les modifier, qui croient à la sincérité des choses et des visages, pour vos yeux toujours un peu tristes et effrayés quand ils me regardent, je vous aime.

Pour votre bouche aux sourires mélancoliques depuis que je l'ai contrainte à mentir, pour votre bouche qui a pris, depuis nous, un pli amer que je ne puis effacer, je vous aime.

Pour la résistance que vous avez opposée à ma tendresse, et puis à la vôtre, je vous aime.

Pour la peur que vous avez de nos rendez-vous, pour la peur que vous fait mon cœur plein de vous, je vous aime.

Pour votre droiture, pour votre goût d'honnêteté, pour vos pitiés et vos délicatesses, pour tout ce qui ne vous permet pas d'être entièrement a moi, pour tout ce qui ne me permettra jamais de vous rendre entièrement heureuse, moi qui, pour votre bonheur, donnerais joyeusement tout le sang de mes veines, je t'aime, ô mon amour...

Et cet homme qui connaissait la puissance de l'amour, de son amour, avait pourtant accepté la séparation de la mort.

Sur le glacier de Proz, Thérèse l'avait entraîné dans sa chute. La corde qui n'avait pas rompu les liait. L'abîme les appelait. L'effroyable torture physique le poussait par les épaules. Il n'y avait qu'à se laisser glisser avec elle, avec elle qui le tentait, avec elle qui lui offrait cette suprême et éternelle étreinte. Et tous ces assauts réunis contre sa volonté défaillante, de ses dernières forces il les avait repoussés.

Oui, le père Sonnier, dans son éloge funèbre, avait raison. Celui-là était un homme. Et Marc, revenu de la haine qu'il laissait bien loin en arrière, l'envia dans l'amour, et plus encore dans la solitude de la mort. *On finit toujours par redescendre :* heureux ceux qui ont fixé très haut leur rêve de vie, l'ont atteint et ne sont pas redescendus...

C'était une bien mauvaise préparation à la visite de Mme Norans. Quand on l'annonça, Marc Romenay avait dès longtemps terminé sa lecture, non pas sa songerie. Avant de la recevoir, il chercha une grande enveloppe où il enferma, comme dans une tombe, cette correspondance qu'il ne lirait plus, qu'il ne se reconnaissait plus le droit de lire, jamais, parce qu'un

sentiment nouveau de respect l'inclinait devant la fatale grandeur de l'amour dont elle demeurait le vivant témoignage.

Simone Norans était incontestablement plus belle que Thérèse. Quand elle écarta, à peine entrée, et sans doute pour parler plus librement, son voile de veuve, le visage blanc, laiteux, de cette pâleur resplendissante qu'ont les brunes quelquefois et qui remplace avec un étrange éclat la couleur absente, se détachait de tout ce noir comme un marbre triomphant, et dans le visage la bouche faisait une barre sanglante. Toute la toilette sans parure impliquait un souci d'élégance. Le deuil servait d'enseigne à sa jeunesse.

Elle parut hésiter à s'asseoir quand il l'y invita, comme si elle préférait garder l'avantage de sa taille où les yeux ne se posaient pas impunément, ou comme si elle se rappelait le dernier accueil insultant qu'elle avait reçu à cette même place sept mois plus tôt. La catastrophe qu'elle avait alors déchaînée venait d'avoir son épilogue. Mais ce dénouement qui l'atteignait ne l'avait pas abattue. Elle demeurait une créature de luxe et de lutte, de conquête. Contre son rôle

d'épouse abandonnée, trahie, si cruel à l'amour-propre d'une femme à la mode, elle continuait de s'insurger. Et Marc, la regardant, était surpris de la retrouver identique et si peu courbée sous le malheur. Lui-même, avait-il donc tant changé ?

Que voulait-elle ? Pourquoi avait-elle demandé cette entrevue? Elle ne se pressait pas de l'expliquer, et même elle étouffait un peu. S'imposait-elle la loi trop cruelle de dissimuler son émotion? Et de se retrouver en face l'un de l'autre, après leur dernière rencontre, tous deux éprouvaient de la gêne.

— Vous avez désiré me voir, madame? interrogea Marc, puisqu'elle se taisait.

Malgré la froideur du ton, encouragée, elle se décida par petites phrases essoufflées. Elle était précisément de ces femmes qui débitent des couplets exquis sur les sujets d'actualité, et que leurs artifices préparent mal au contact direct avec la vie.

— Oui, il le fallait. J'avais été prévenue, comme vous, de l'accident. Vous m'avez vue dans le train du Simplon ce soir-là, ce triste soir. A Martigny, j'ai été informée. J'ai dû, malgré ma douleur, m'occuper des formalités du transport.

Et je suis revenue immédiatement à Paris. Je n'ai pu interroger personne. Je ne connais que les détails de seconde main que le curé m'a donnés. Vous, vous avez eu plus de temps, puisque la mort vous a épargné. J'ai su que vous êtes allé au secours de Mme Romenay, que vous vous êtes réconcilié avec elle. Peut-être pouvez-vous me dire quelque chose. Dans de pareilles épreuves, on désire tout savoir. Vous excuserez donc ma démarche.

Comment, par qui avait-elle connu la réconciliation? Ou la supposait-elle seulement parce qu'il avait entrepris le voyage du Grand-Saint-Bernard?

Il fit signe qu'il estimait cette démarche naturelle, — bien qu'en réalité elle l'eût beaucoup étonné, — puis il chercha comment lui donner satisfaction. Et il fut surpris de prononcer à haute voix le nom d'André Norans sans haine et sans colère, comme s'il s'agissait d'un indifférent dont la fin tragique ne pouvait qu'être un objet de compassion générale. Mais, à la façon dont il en parlait, on pouvait croire qu'André Norans était seul au mont Velan. De Thérèse il n'était pas question. Sur Thérèse rentrée au foyer personne n'avait plus le droit de se permetttre une allusion.

Mme Norans l'interrompait à peine. La conversation, bientôt, se traîna. Comme elle ne semblait pas vouloir la rompre néanmoins, il lui donna à lire le numéro du *Petit Valaisan* qui avait commencé de le renseigner. Pendant qu'elle lisait, il l'observait du regard, stupéfait de son calme. Pas une fois il ne put découvrir un frémissement sur le beau visage immobile, le signe d'un émoi intérieur. Elle lui rendit la feuille avec ces mots qui se rapportaient à la version du suicide par quoi se terminait le long récit :

— Oh! non, ils n'ont pas voulu se tuer. Quelle absurdité!

La bouche sanglante rejetait avec dédain cette hypothèse romanesque. On ne songe pas à la mort quand on a tout subordonné à la passion. Mais si l'un des amants est condamné, et si l'autre doit seul survivre?

Marc ne répondit pas. D'immenses étendues le séparaient de cette femme pour qui le drame de Velan paraissait trop semblable à un fait divers étranger. Mais pourquoi était-elle venue?

— C'est tout? demanda-t-elle encore.

Il désirait de l'éconduire, de se débarrasser de cette présence qui l'importunait. Mais il se souvint du témoignage du père Sonnier que sa cons-

cience ne lui permettait pas de taire. Et, brièvement, de sa voix impérieuse qui n'autorisait pas la contradiction, il dit les souffrances d'André Norans pendant les trois jours de son agonie, et dans ce besoin de souffrance et d'immolation, de générosité presque maladive, qui s'empare des âmes trop éprouvées dont on ne peut savoir encore si de la crise elles sortiront débilitées ou agrandies, il alla jusqu'à dire son courage, son refus, quand *on* lui avait offert d'abréger tant de maux. A son tour il rendait hommage, sans hésitation, à celui qui avait donc cessé d'être son ennemi.

— Enfin, déclara-t-il, il a prononcé le nom de son fils.

Mme Norans l'écoutait avec une sympathie qu'elle ne dissimulait pas, comme si elle était plus touchée de l'entendre parler ainsi que troublée par ses paroles. Le rappel de son enfant lui fit détourner la tête.

— Vous me citez, osa-t-elle dire reprenant l'offensive, ce père Sonnier. Mais il n'a pu recevoir ces confidences que de Mme Romenay.

Marc voulut l'arrêter. Déjà elle achevait, jetant pour la seconde fois le nom de sa rivale.

— Mme Romenay ne vous a rien dit d'autre, à vous, sur lui?

Il avait dominé son irritation, et il répliqua très simplement :

— Nous n'avons jamais parlé du passé. Nous n'en parlerons jamais.

Et il se leva, pour lui donner à comprendre qu'un tel entretien ne devait pas se prolonger. Il reçut aussitôt la réplique qui le visait au cœur.

— De quoi pouvez-vous donc parler quand vous êtes ensemble?

Il tressaillit comme s'il accusait le coup. Intérieurement il se répéta la trop véridique, la vipérine interrogation : *De quoi pouvez-vous donc parler quand vous êtes ensemble?* C'était parce qu'ils ne pouvaient parler de rien d'autre qu'il avait laissé à Caux sa femme et qu'il ne se décidait pas à la rejoindre. Il avait supprimé de leur nouvelle vie conjugale ces dialogues indélicats et bas, ces questions dégradantes, qui achèvent de souiller le pardon, de corrompre la réconciliation en les mêlant à d'abominables curiosités ou à de torturantes confidences, mais cette nouvelle vie conjugale, par un retour imprévu, était devenue impossible. Voilà ce dont une seule phrase de Mme Norans lui imposait l'évidence.

Elle-même regardait saigner la blessure qu'elle avait faite. Et pour l'élargir elle ajouta :

— Thérèse est ici?

Par quelle audace se servait-elle de ce prénom qui devait lui brûler les lèvres?

— Non, elle n'est pas ici, dit Marc.

— Vous voyez bien!

A son arrivée rue de Franqueville elle ne savait rien de ce qui s'était passé, elle l'imaginait à tout hasard, et, en deux répliques, elle acquérait une certitude. Mais que pouvait lui importer le ménage des Romenay? L'amer regret de son mari — qui dans la mort ne s'était pas souvenu d'elle, mais avait prononcé le nom de leur fils — ne suffisait-il pas à remplir la solitude de ses jours? A elle était échue la pire douleur, celle qui naît de l'irréparable, et au lieu de s'y abandonner elle cherchait on ne savait quelle revanche. Sa détresse intérieure était semblable à une révolte.

Marc, ébranlé par son attaque, s'était ressaisi et la fouillait du regard, cherchant à démêler le but obscur qu'elle poursuivait. Et son regard, malgré lui, s'arrêtait avec complaisance sur cette taille élancée et souple que la robe noire amincissait, sur le visage de marbre à la bouche sanglante, à la bouche dangereuse.

Brusquement elle se révéla, si brusquement qu'elle écartait toute interruption :

— Oui, vous avez cru pardonner, et vous n'avez pas pu rappeler Thérèse. Pas plus que moi vous n'avez oublié l'injure, le scandale, le ridicule. Oublie-t-on ces choses? Jusqu'à cette catastrophe qui nous atteint publiquement, dont tout le monde a parlé et dont on parle encore. C'étaient nous, vous et moi, que partout on entourait, on enviait, on recherchait, et ce sont eux qui nous ont bafoués! Ah! j'ai beau me débattre, m'exciter à la pitié à cause de la mort, je sens toujours, là, que je les déteste. Et vous, ne le sentez-vous pas?

Elle le traitait comme un complice. Elle lui supposait la même vanité blessée, la même préoccupation de l'opinion, la même mesquinerie dans le ressentiment. Sept mois plus tôt, poursuivant sa rancune, elle était accourue instinctivement chez lui, comptant sur lui pour la venger. Avait-elle combiné cette scène? D'autres indices le donnaient à penser. Avant son mariage, n'avait-elle pas attiré l'attention de Marc, ne cherchait-elle pas à s'afficher avec lui? Et plus tard, à Zermatt, avait-il pu se méprendre sur les avances qu'elle lui faisait? Ainsi, quelques instants, tandis que, l'écoutant à peine, et ne répondant pas à son interrogation passionnée, il suivait avec une curio-

sité trop vive ses mouvements de fauve en cage, il se le demanda. Mais elle lui parut trop soumise à sa nature pour lui attribuer un tel dessein, une telle préméditation. Et surtout, elle lui parut trop belle. Toujours elle avait ressenti pour lui un attrait qui, dans le malheur, se traduisait spontanément. Et il l'en excusa. Et même il en fut presque enorgueilli. Dans la détresse où il vivait depuis son retour du Saint-Bernard, il avait perdu sa sûreté de jugement, sa force de caractère, et sa chair douloureuse était plus sensible à l'appel de la chair.

Avec plus de douceur qu'elle n'en attendait de lui, au lieu de la repousser définitivement il se contenta de répondre :

— Non, je ne vous comprends pas.

Elle fit un geste de découragement et, comme elle était debout devant lui, elle s'inclina brusquement comme écrasée par le désespoir, se rassit sur le fauteuil qu'elle avait quitté et, penchant son visage sur la table, elle le posa sur ses bras repliés.

C'était dans le cabinet de travail, malgré la protection des arbres, la chaleur d'un brûlant mois d'août. Machinalement Mme Norans avait, tout en parlant et s'agitant, rabattu l'un de ses

gants et découvert l'avant-bras. Marc en admira malgré lui la blancheur que striait le réseau de veines bleues. A demi couchée elle ne pouvait le voir, mais, s'il eût touché le coude nu, il avait la certitude de ne rencontrer aucune défense. Le voile rejeté en arrière ne protégeait plus contre le regard la nuque que dégageait une échancrure en carré de la robe. C'était une nuque lumineuse sous la masse des cheveux noirs; une goutte de sueur y perlait. Il la devinait frémissante, — frémissante comme si elle attendait, comme si elle cherchait le contact de sa main.

Ce sont les triomphateurs, les heureux qui restent maîtres d'eux-mêmes dans toutes les circonstances de la vie, et qui gardent la faculté de choisir. Ils sourient aux femmes, mais s'il leur plaît ils les écartent. Les vaincus, les découragés, les humiliés n'ont pas tant de liberté; ils ne réagissent pas, ils subissent, ils s'abandonnent. Car l'abandon, c'est l'oubli.

La belle Simone ne se redressait pas. Que pouvait exprimer son visage invisible? Marc eut la tentation de le soulever, de le prendre dans ses mains, de vérifier brutalement son pouvoir. Ce pouvoir, sans qu'il se l'expliquât, il n'en doutait point.

N'était-ce pas la revanche prise sur la dérision de leur sort, sur la trahison et le ridicule, la fin de la tragédie, le retour aux bassesses de l'existence?

— Relevez-vous, madame, dit tout à coup Marc Romenay d'une voix un peu trouble mais qui se raffermit bientôt, et qui chassa l'équivoque de ce silence trop prolongé. Relevez-vous, je vous en prie.

Comme elle ne se décidait pas encore, il ajouta :

— Il faut chasser cette haine qui vous cause tant de mal. Nous avons eu notre part dans notre malheur. Nous aussi, nous avons notre responsabilité. Pour votre fils, il vaut mieux garder *sa* mémoire.

Elle fut debout en un instant. Était-ce lui qui parlait, qui les accusait tous deux, qui donnait ce conseil inattendu? Elle le regarda pour en être sûre, et le vit immobile et calme. Alors elle eut honte d'elle-même et ramena son voile comme si on l'avait outragée. Elle recula vers la porte :

— Adieu, monsieur, murmura-t-elle.

Mais, retrouvant sur le seuil son assurance, elle lui lança ce dernier trait :

— Sa mémoire, Mme Romenay suffit à la garder.

Il la fit reconduire avec politesse. Cette flèche finale ne paraissait pas l'avoir atteint.

Rien ne s'était passé entre Mme Norans et lui. Et pourtant cette femme au visage trop blanc, à la bouche trop rouge, et dont une toilette de deuil flattait les formes de jeunesse, il l'avait convoitée et ne croyait pas, ne pouvait pas croire à sa résistance. Trop accablée par le sort, ou trop atteinte, elle ne dissimulait pas son propre émoi, si même elle ne l'avait pas préparé. Tant de liaisons, de passions, d'aventures n'ont pas eu, à leur origine, une autre cause que cette rencontre inavouée du désir, n'ont pas exigé un accord plus formel. Comment avait-il échappé à la tentation qui s'offrait, que, par lassitude ou mauvaise volupté de vengeance, il avait lui-même caressée? Il n'avait pas songé à Thérèse. Ce n'était point sa triste tendresse pour Thérèse qui l'avait retenu. Obsédé par le souvenir d'André Norans, il l'avait revu tout à coup, fixé sur son rocher, comme un martyr attaché au poteau, refusant la mort volontaire, épargnant celle qui la lui proposait, lui annonçant qu'elle vivrait, qu'elle vivrait sans lui et en dehors de lui. Alors, pour ne pas demeurer en reste, par l'impérieuse nécessité de ne pas se montrer indigne d'un tel adversaire, il avait repoussé la belle Simone

et même l'avait cruellement rappelée au devoir.

... Au delà d'Orsières, un char recouvert de rameaux et de fleurs de montagne avait croisé sa voiture.

— Quel est ce convoi ? avait-il demandé.

Et, le sachant, il avait salué.

Comme là-bas, sur la route du Grand-Saint-Bernard, il venait de s'incliner devant le mort, dans un sentiment de respect et aussi dans la volonté de s'égaler à lui. L'orgueil était un bon soutien. Et il retrouva cet état d'exaltation qu'il avait connu auprès du lit de Thérèse encore à demi brisée, cet état où tout nous paraît simple, doux, facile...

III

Le Palace-Hôtel de Caux, avec ses immenses corps de logis, sa rotonde à jour, ses trois ou quatre cents chambres, et l'interminable ruban de tuiles rouges de ses toits, est un de ces châteaux modernes aux tours industrielles et aux bastions commerçants. Tout y est aménagé pour l'agrément et le confort, tout, sauf l'architecture. Il s'élève à mi-côte entre le lac Léman et les rochers de Naye. Des bois de sapins et de mélèzes, qui adoucissent la rigueur de la pente, l'entourent mais lui laissent un espace libre pour ses pelouses. C'est le nouveau burg de la montagne, tel que l'ont perfectionné la mode suisse et les exigences cosmopolites : il asservit la nature aux rencontres et aux plaisirs de société, et du plus beau paysage il compose un accessoire de luxe.

On y peut à sa guise mener la grande vie mondaine ou s'isoler. Ses dimensions favorisent l'indépendance des goûts. Il est aussi aisé d'y chan-

ger de toilette trois ou quatre fois par jour, d'y flirter, jouer, danser, briller, d'y conduire les plus galantes aventures, que d'y vivre bourgeoisement en famille, ou de s'y confiner dans son appartement. Le hall est si vaste qu'on peut y servir quatre cents thés à la fois, et des stations avoisinantes on y accourt en partie de plaisir, soit, l'été, quand la chaleur tombe, soit, l'hiver, quand la nuit monte et suspend les courses de skis ou de luges. C'est alors un mouvement, une animation, cette joie physique que le grand air et l'exercice ajoutent à l'éclat des visages et au bruit des conversations.

Et cependant cette Élisabeth d'Autriche, qu'un poète a surnommée l'*impératrice de la solitude,* a pu y séjourner longtemps sans qu'on se doutât de sa présence. Elle se plaisait à Caux presque autant qu'au bord de l'Adriatique, sur les terrasses de Corfou. Elle excellait à rétablir autour d'elle le silence et dans l'endroit le plus fréquenté savait être lointaine. De Caux, un matin, elle partit pour l'assassinat de Genève...

Thérèse Romenay était de ces hôtes que nul n'aperçoit. Elle ne descendait presque jamais, soit qu'elle fût mal remise de sa chute, soit

qu'elle préférât éviter les curiosités indiscrètes. Bien des promeneurs avaient perdu leur temps à vouloir approfondir, de trop loin, le mystère de cette femme, pareille à une prisonnière, qui passait des heures à son balcon, tantôt assise, comme une malade, sur un fauteuil de paille, tantôt droite et attentive aux jeux de la lumière. L'un ou l'autre, agacé de cette ignorance, n'avait-il pas été jusqu'à interroger l'enfant que l'on savait être sa fille et qui, traînant après elle Mme Acher affairée, jouissait déjà, comme partout ailleurs, d'une gentille popularité? Dans le groupe des enfants de l'hôtel, la plupart anglais ou allemands, colorés comme des jouets neufs, des jouets de Nuremberg, Juliette se distinguait par sa pâleur ambrée, sa grâce plus légère, un tour plus vif de l'esprit.

— Qui est cette dame? lui avait-on demandé.

— C'est maman.

Maman, pour elle, cela signifiait tout, mais rien pour des étrangers. Et si l'on insistait, elle levait ses grands yeux déjà trop éveillés, presque gênants pour qui dépassait ses droits, et elle se taisait.

— Vous n'avez donc pas de père? lui dit un jour quelqu'un.

Pas de père? Elle avait éclaté de rire à cette idée. Pas de père? Pouvait-on être stupide à ce point! La chose valait d'être contée à sa grande amie, Sylvie Monestier, débarquée à Caux avant elle. Mais Sylvie ne la trouva pas si plaisante. On pouvait bien n'avoir pas de père, puisqu'elle-même n'avait pas de maman. Et qu'était-ce qu'un papa qu'on ne voyait jamais? Juliette, au retour de la promenade où ce dialogue s'échangeait, s'était précipitée :

— Maman, pourquoi ne voit-on jamais papa?

Un peu étonnée de cette surexcitation, Thérèse Romenay avait pris sa chérie sur les genoux pour la calmer, et aussi pour lui cacher sa tristesse :

— Il va venir, bientôt.

— Quand?

— Demain ou après-demain.

— Non. Je le veux tout de suite. Un papa qu'on ne voit jamais, ce n'est pas un papa.

— Allons, allons, tais-toi. Il travaille, il construit de belles maisons, et il est en route pour venir.

Mais Juliette, fâchée tout à fait, ne se rendit pas si vite, et la question qu'elle posa fut cruelle :

— Est-ce qu'il restera aussi longtemps absent que vous, maman?

Surprise elle-même de l'avoir posée, craignant obscurément d'avoir mal agi, d'avoir fait quelque chose de défendu, ou, pire encore, d'avoir été méchante, elle jeta ses bras autour du cou maternel et, prête à pleurer, s'écria :

— Mais vous ne vous en irez plus, maintenant.

Malgré la douceur présente, elle se rappelait donc le temps où sa maman était comme les morts qu'on ne voit plus et qu'on oublie. Pourquoi n'avait-elle jamais son père et sa mère à la fois, comme les autres enfants, — comme les autres enfants excepté Sylvie Monestier, mais M. Monestier... Et Thérèse Romenay, inquiète et un peu tremblante, qui s'efforçait de la consoler, l'entendit rire tout contre elle. Heureux âge où les sentiments ont ainsi des ailes et ne se posent jamais qu'un instant!

— Qu'as-tu donc, petite?

— C'est M. Monestier.

Et, suivant son idée, répétant des propos tenus devant elle, elle expliqua que M. Monestier servait de bonne à Sylvie. Elle s'amusa même sans retard à le contrefaire. Et *tu vas prendre froid,* et *tu as trop chaud;* un châle pour mettre sur le dos, un mouchoir pour essuyer la figure : enfin il ne laissait pas une minute Sylvie tranquille, et tout

le monde s'en moquait, jusqu'à cette Mlle Irma, l'Allemande qui apprenait le français.

— Quelle Allemande?

— Celle de M. Monestier donc. Ils ramassent des fleurs ensemble dans une grande boîte. Et Sylvie lui tire la langue par derrière.

— Sylvie n'est pas sage.

— Oh! elle a bien raison. Mlle Irma lui prend son papa.

Et immédiatement Juliette imita l'accent rauque, le ton doctoral et le geste brusque de l'étrangère.

— Les enfants, déclara-t-elle au nom de celle-ci, il faut les habituer au froid, au chaud, à la fatigue.

— Juliette! Juliette! Je vais te gronder.

Les récits, les réflexions de sa fille et les visites de M. Monestier, c'était le seul contact de Thérèse Romenay avec les habitants de l'hôtel. Encore les visites du père de Sylvie devenaient-elles plus rares à mesure que se prolongeait le séjour. Sans doute les fleurs qu'on rapporte de la promenade dans une boîte verte l'accaparaient, à moins que ce ne fût Mlle Irma.

Cet isolement convenait à la convalescente. Son corps meurtri, et que chaque mouvement, au

début, endolorissait, se détendait peu à peu. Les premiers jours, elle se laissa vivre presque animalement. Quand on a touché la mort de si près, la vie prend un charme physique qu'on se surprend à goûter pour lui-même. On la sent qui coule dans ses veines goutte à goutte, on l'écoute en soi marcher comme le tic tac régulier d'une montre, et c'est une volupté continue. On pense à elle en détail : c'est une occupation si absorbante qu'on ne pense à rien d'autre avec plus d'attention. Parfois Thérèse se reprochait cette torpeur grâce à quoi elle reprenait des forces. Elle tentait de la secouer, mais bientôt elle y retombait. Plus tard, elle tâcherait de mettre un peu d'ordre dans le chaos de souffrances et d'espérances qu'elle avait emporté de sa cellule du Saint-Bernard. Pour le moment elle en était incapable. Il fallait prendre patience avec elle, comme avec une pauvre malade bien éprouvée, bien patraque, et qui ne guérirait que lentement.

L'absence de Marc ne l'étonna pas tout d'abord. Ses affaires, sans doute, l'appelaient. Et puis, une femme réduite à la chaise longue n'est pas un spectacle agréable, ni même supportable, pour un homme actif qui déplore bientôt son inutile compassion. Mieux valait qu'il ne fût pas là.

Enfin, par délicatesse sûrement, il laissait aux jours qui se suivaient le soin de consolider leur réconciliation. Elle avait encore dans l'oreille la musique des paroles inattendues, les premières qu'il avait dites : *Ma petite Thérèse*... et s'attendrissait sur lui et sur elle-même.

Comme il l'avait bien installée à Caux, luxueusement, trop luxueusement, mais pour l'existence matérielle ne l'avait-il pas toujours gâtée? L'appartement d'angle qu'elle occupait à l'hôtel se composait d'un salon qui, par une paroi vitrée, donnait sur une antichambre facile à convertir en salle à manger, et de deux vastes chambres à coucher que ce salon séparait : Mme Acher et Juliette occupaient l'une, et l'autre lui était réservée. Dès qu'elle avait pu se tenir sans fatigue sur ses jambes, elle s'était traînée aux portes-fenêtres qui donnaient sur le balcon d'où la vue était double : d'un côté, c'était l'ouverture de l'Oberland, avec ses vallonnements couverts de sapins, ses prairies vertes, et les rochers de Jaman; de l'autre, le lac déployé dans presque toute sa longueur, de l'embouchure du Rhône à la pointe d'Yvoire, et, fermant l'horizon, les Alpes de Savoie et les Alpes valaisanes.

Seule, cette dernière perspective la fascinait.

Elle demeurait des heures à la regarder changer selon les ombres. Aucun pays du monde n'exerce sur la nervosité et l'inquiétude un empire plus apaisant. Le ciel, l'eau, les formes des choses se coalisent pour inviter au repos, au calme, pour conseiller de se laisser vivre.

Son passé sous ses yeux se fixait. Après l'anse de Villeneuve où s'allonge le lac avec douceur, en arrière de la Dent du Midi aux sept pointes, elle pouvait distinguer, par les temps clairs, les glaciers du Trient, et, plus loin encore, n'était-ce pas la direction de la montagne qu'elle ne voyait point, mais qu'elle imaginait, la montagne de son agonie? Elle s'en détournait avec effroi, puis la recherchait encore. Mais, sur les coteaux de Savoie, — il y avait souvent un peu de brume, et il y avait toujours la distance et la courbe du lac, — sa maison d'enfance dans les châtaigniers ne lui adressait-elle pas des signaux? Avec des points de repère, des clochers, des villages, elle essayait d'en déterminer l'emplacement. Et bientôt, se laissant bercer, voici qu'elle revenait au temps où, petite fille trop sensible, elle tendait les bras au hasard, vers ces rives amollissantes, ou dans l'attente de l'amour qui remplirait son cœur trop avide. Toujours, comme tant de femmes, elle

avait aimé à aimer. On part ainsi, et l'on ne sait où l'on va. Maintenant elle avait peur de l'amour dont elle n'ignorait plus les délices ni la cruauté.

Cette cruauté n'est-elle pas épuisée? L'amour ne se lasse-t-il pas de la poursuivre? Presse-t-il encore son cœur comme une proie qu'il ne veut plus lâcher? Pourquoi, maintenant, au lieu de remonter la vallée du Rhône, ou de s'orienter sur la côte de Savoie, ses yeux s'attachent-ils là, tout près, au chemin qui traverse les pelouses en bas de l'hôtel pour gagner la station du petit chemin de fer électrique? Son balcon est bien haut perché pour qu'elle reconnaisse une silhouette, mais cela n'empêche pas d'essayer. Et les promeneurs ont remarqué son manège. Ils croient que leurs œillades produisent de l'effet.

Thérèse, faible Thérèse, à quoi pensez-vous? Votre amant est mort dans la montagne, et vous avez vu comme il a affronté la douleur. Il vous a repoussée quand vous lui offriez de le suivre, de le précéder au pays d'où nul ne revient. Il vous a repoussée parce qu'il vous aimait du plus grand amour, celui qui va jusqu'à l'oubli de soi. Chaque soir, vous dites une prière pour le repos de son âme, et pendant cette prière vous vous cachez le visage, soit que vous vous retrouviez avec lui sur

le calvaire de Proz, soit que vous considériez votre amour coupable. Oui, sans doute, il y a toutes les générations d'honnêtes femmes dont vous êtes issue, et qui reposent en terre chrétienne dans le petit cimetière du village que vous voudriez apercevoir; il y a votre aïeule et votre chère mère qui n'auraient pas compris votre cœur, à qui vous auriez fait honte et qui vous appellent. Il y a votre fille Juliette que vous adorez, et qui a besoin de sa petite maman, — de sa petite maman fugitive dont elle ne saura jamais la faute. Et il y a tout l'ordre de votre maison, toute la douceur de la paix quotidienne, tous ces biens réguliers, perdus et retrouvés. Il y a Dieu enfin, que vous invoquez et qui vous a pardonné parce que vous vous êtes repentie. Mais à la pensée de son amour, peut-on être infidèle? Personne ne sait les pensées. Elles ne causent de mal à personne, et l'on peut les adresser à qui l'on veut. On n'en est pas maître toujours : elles s'envolent comme des oiseaux qui se rient de l'oiseleur. Elles sont les imperceptibles parcelles de notre être. Elles sont aussi notre vérité. Thérèse, vers qui donc s'en vont vos pensées?...

Son amant est mort dans la montagne, et elle vit...

Voici plus d'un mois qu'elle est redescendue du Grand-Saint-Bernard. Un mois, et davantage, et Marc n'est pas encore venu. Août brûlant, que tempère l'altitude, s'achève sans qu'il soit là. Les raisons que ses lettres donnent de son absence prolongée sont plausibles, mais les raisons ne sont jamais que des raisons. Ces lettres, elles sont écrites en bien gros caractères, comme s'il craignait de ne pas arriver aisément au bout du papier. Certes, elle en goûte la confiance, la ferme tendresse virile, et même le ton d'estime et de respect qui abolit le passé, qui la réhabilite, qui la rehausse à ses propres yeux, mais elle y voudrait plus d'élan. Marc est sans doute de ces hommes qui dédaignent les effusions, et qui sentent en dedans. Mais elle est une malade, il ne faut pas l'oublier. Ce sont de ces lettres comme un mari en adresse à sa femme après des années de mariage, quand il compte absolument sur elle. Des années de mariage, c'est bien vrai : seulement elle est partie, et il a pardonné.

Comme elle écrirait autrement, elle, dès qu'elle serait en état d'écrire ! Une blessure à la main l'en empêchait. Elle devait dicter à Juliette, lentement, et dicter, ce n'est pas la même chose.

Quand sa blessure fut cicatrisée, durant plusieurs jours elle fit comme si la main saignait encore. Elle avait essayé, rédigé un brouillon, ses tempes battaient, ses doigts tremblaient, les mots n'obéissaient pas, elle ne savait pas dire ce qu'elle éprouvait. Elle croyait que ce serait si simple! Tout avait cessé d'être simple.

Et ses lettres furent aussi gauches, aussi gênées que celles de son mari.

Mais qu'il vînt, et tout s'arrangerait, tout rayonnerait, comme au Grand-Saint-Bernard, dans la cellule où ils s'étaient retrouvés! Juliette se plaignait justement de ces retards. Et, tout à coup, la peur la prit qu'il ne revînt pas. Il avait eu pitié d'elle, il ne l'aimait plus.

Il ne l'aimait plus. On avait coupé ses beaux cheveux et ils repoussaient lentement, un peu moins dorés, un peu plus châtains qu'autrefois. Évidemment, ils ne seraient jamais si longs, ni si soyeux et légers. Elle ressemblait à un jeune garçon, surtout les premiers jours quand la peau était encore bronzée et les traits durcis. Pourtant, elle n'était pas désagréable à regarder, maintenant. Son miroir, qu'elle interrogeait, d'abord hésitant, commençait à la rassurer. Les meurtrissures avaient disparu; le nez reprenait son dessin pur,

et les joues cette couleur rosée qui fuyait et revenait comme le flux et le reflux de ses émotions. Un pli au coin des lèvres, un autre sous les yeux attestaient les épreuves traversées, mais ces ciselures de la vie ont leur charme : elles donnent au visage une expression plus profonde. Et le corps mince gardait sa souplesse, sa promptitude de mouvement. Pourquoi Marc ne venait-il pas la voir?

Il vint enfin. C'était quelque temps après la visite de Mme Norans. Il ne s'était pas annoncé. On ne l'attendait pas plus ce jour-là que les autres jours, pas plus ou pas moins. Il frappa à la porte, comme si l'appartement n'était pas inscrit à son nom, et même, comme on ne répondait pas, il dut frapper à plusieurs reprises. Bien que l'heure fût matinale, elle était déjà sur le balcon à regarder le chemin, le chemin qu'il avait suivi, où elle n'avait pas su le deviner. Et il fallut qu'elle vînt jusqu'à l'antichambre pour dire : « Entrez », de façon qu'on l'entendît.

Il pensait se précipiter sur elle et l'embrasser. Elle voulait se jeter dans ses bras. Et ils furent en face l'un de l'autre embarrassés, immobiles, elle surtout qui pâlissait de surprise, et il se méprit à cette pâleur. Les premiers gestes manqués se réparent malaisément.

— C'est moi, Thérèse. J'aurais dû vous prévenir. Vous avez eu peur, je crois.

— Peur, oh! non, Marc : je suis contente de vous revoir.

— Il y avait longtemps, déjà.

— Si longtemps!

Il lui prit la main et la baisa presque cérémonieusement. Elle n'osait pas lui tendre la joue, et cette joue, où le sang affluait de nouveau, le tentait. Il en reconnaissait la suavité, la délicatesse. Tous deux avaient proscrit naturellement le tutoiement trop intime. Comme au Saint-Bernard, rien ne se passait de ce qu'ils avaient prévu, mais par un étrange retour ils se retrouvaient plus séparés qu'ils ne s'étaient quittés. Et ce fut en ne se parlant pas d'eux-mêmes qu'ils tâchèrent à renouer une conversation défaillante.

— Ma mère, dit-il, vous envoie ses amitiés.

— Je vous remercie, elle a toujours été bonne pour moi.

Elle répondait en s'efforçant de lui plaire par ses réponses et craignait de n'y pas parvenir. Il s'informa de Juliette qui se portait à merveille et qui faisait une promenade avec Mme Acher, mais qui ne tarderait pas à rentrer.

— Vous êtes bien seule ici, reprit-il. Il ne faut pas rester seule.

— Je ne m'ennuie pas.

Elle se fût liée avec des étrangers qu'il s'en fût irrité. Elle expliqua que Sylvie Monestier était pour leur fillette une bonne petite amie, et que M. Monestier lui rendait visite quelquefois, mais de plus en plus rarement. On le disait fiancé à Mlle Irma Waldheim, une Allemande installée à Caux avec sa famille. Michel Monestier fiancé! il s'en étonna. Et cette belle passion posthume qui s'affichait avec complaisance et que chacun admirait? Comme on change et comme on oublie! Ils en étaient là de leurs réflexions sur les fiançailles de M. Monestier quand ils se turent brusquement. Ne venaient-ils pas d'apercevoir l'abîme où ils couraient? *Comme on change et comme on oublie!* C'était le domaine réservé qu'ils ne pouvaient aborder.

Ramenés à eux-mêmes, que trouveraient-ils? Elle chercha un moment, rougit comme une jeune fille trop timide, et finalement s'informa de ses bagages :

— Les voilà, répondit-il en montrant un nécessaire de voyage, une serviette et une couverture que réunissait une courroie.

Elle s'en étonna :

— On va monter vos malles. Vous resterez longtemps avec nous?

— Mais non, Thérèse, je ne puis pas. J'ai des plans à terminer, pour la Russie.

— Alors, quelques jours? Ne prenez-vous pas de vacances?

— Je repars ce soir

— Déjà!

Elle était si peinée qu'interdite elle n'ajouta rien à cette exclamation. Et, le cœur endolori, il estima qu'elle n'insistait guère pour le garder auprès d'elle. Ainsi leur malentendu s'élargissait. Tout les atteignait, tout leur devenait blessure.

Après un nouveau silence pénible, elle essaya d'autres sujets qui tombèrent l'un après l'autre, comme des pierres qu'on jette dans l'eau et qui disparaissent. Au balcon où elle l'entraîna, elle lui fit les honneurs de la vue. Il avait plu à la fin de la nuit, mais les nuages s'étaient dissipés. Le ciel et l'eau ne sont jamais si limpides qu'après une ondée. Une buée bleuâtre, la brume des beaux jours, épousait comme un voile de gaze les formes des coteaux et des montagnes.

— Et là-bas, indiqua-t-elle, ne voyez-vous rien?

— Là-bas?

— Oui, c'est ma vieille maison.

— On ne peut pas la voir, à cause de la courbe du lac et de la distance.

— C'est bien possible, convint-elle gentiment. Mais je sais qu'elle est là et j'en ai du plaisir.

Pour lui complaire, il chercha des yeux le coteau de Publier parmi les arbres. Là, il avait rencontré Thérèse pour la première fois. Et dès cette première rencontre il avait senti son charme. — ce charme qu'André Norans seul savait exprimer. Après qu'il l'eut chassée, — si brutalement! — peut-être s'était-elle réfugiée dans sa vieille maison. Peut-être s'y était-elle réfugiée avec son amant. Alors, ses souvenirs de fiançailles, à lui, que devenaient-ils? Elle aussi, à son tour, elle les avait chassés de chez elle.

Il ne pouvait pas lui poser cette question : — *Y êtes-vous allée avec lui?* — Il s'était interdit de revenir sur le passé. Jamais il ne saurait; mais, dans le doute, il perdait la part de bonheur qui lui avait appartenu. Et, le supportant mal, il se détourna du paysage et rentra au salon.

Elle pensait : « Il ne m'aime plus. Cette maison où je lui ai promis ma foi, il ne la reconnaîtrait pas. » Elle ne songeait point, en cet instant,

que sa foi, elle l'avait trahie. Et lui songeait à l'autre qu'elle oubliait.

Elle le rejoignit, et naïvement lui demanda tout à coup :

— Je ne suis plus jolie, Marc, avec mes cheveux coupés. N'est-ce pas, je suis devenue laide? Et j'ai des rides. Là et là, voyez. J'ai peur d'être vieille.

Elle s'était rapprochée pour mieux se montrer à lui, avec une grâce ingénue et confiante qui n'était pas de la coquetterie, seulement un désir de plaire bien naturel chez une femme jeune à qui son mari n'adresse pas de compliments. Il la regarda avec une infinie tristesse :

— Vous vous trompez, Thérèse. Vous êtes plus belle qu'autrefois.

Ce visage ciselé par la vie était pour lui plus émouvant. Ou bien il en connaissait mieux l'attrait indéfinissable et si fort. Au lieu d'être flattée de ce verdict prononcé avec une gravité qui semblait en garantir l'exactitude, elle s'en effraya. Elle savait bien que ce n'était pas vrai. Elle eût préféré un sourire ou un baiser, le baiser de l'arrivée qu'elle attendait et n'avait pas reçu. Tandis qu'elle se demandait obscurément si Marc ne regrettait pas sa pauvre figure ravagée du Saint-

Bernard et ne s'offusquait pas de son innocente question.

Pendant un de ces arrêts, trop fréquents, de conversation, il défit la courroie de ses petits bagages et, prenant dans sa serviette une enveloppe, il la remit à sa femme avec ces paroles :

— Ces lettres sont à vous. Je vous les restitue. Je n'avais pas le droit de les garder.

Elle ne comprit pas tout de suite, elle n'était pas préparée à comprendre; elle reçut le mystérieux paquet sans embarras, et même elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est?

— Vous ouvrirez l'enveloppe quand je serai parti, ce soir ou demain. Peut-être vaut-il mieux *les* détruire. Vous seule, vous le pouvez.

Il ne s'imposait pas un rôle chevaleresque. Les lettres d'André Norans ne lui appartenaient pas. Il les avait lui-même, dans son cabinet de la Muette, approchées du feu, mais ce *sacrifice,* Thérèse, seule, avait le devoir de l'accomplir. Il n'usurperait pas sa place. Ne voudrait-elle pas relire une dernière fois ces témoignages passionnés? Ou, peut-être, y renoncerait-elle, librement, devant lui, et ce serait une preuve de sa tendresse nouvelle. Ainsi recherchait-il les émotions de ce passé qu'il prétendait abolir.

Enfin elle se rendit compte du but qu'il poursuivait, et tout son visage s'empourpra d'un seul coup, comme un rivage est instantanément recouvert quand la marée monte.

— Oh! protesta-t-elle, presque avec indignation, pourquoi ne pas les avoir brûlées? C'est mal.

Et, sans hésiter, elle compléta sa pensée :

— Je les brûlerai, moi, devant vous, tout de suite.

Il ne pouvait se méprendre à la promptitude de son geste, et même il le trouvait presque cruel pour l'amour d'André Norans. Mais, affranchie, Thérèse viendrait plus sûrement à lui. Cependant, pour éviter que sa présence la gênât, pour qu'elle fût seule en un pareil moment, si douloureux sans doute et si rempli de souvenirs, il s'éloigna et regagna le balcon.

Le manteau de la cheminée était baissé. Elle dut le relever péniblement. Dans ces hôtels modernes, les choses les plus élémentaires font défaut. Il y a l'électricité et le chauffage central, et l'on ne trouve pas d'allumettes. Elle dut retourner dans sa chambre en chercher. De la galerie, il crut qu'elle se cachait pour relire la correspondance de son amant.

Elle se hâta de livrer aux flammes ce qui avait rempli son cœur et sa vie. Les feuillets desséchés grésillaient, se repliaient, se tordaient, se soulevaient. En se penchant, elle aurait pu lire aux lueurs des passages entiers écrits en caractères droits et hauts qu'elle connaissait bien. Puis tout noircissait et retombait. Elle ne s'était point penchée, elle avait activé le feu à deux ou trois reprises, et, quand il n'y eut plus devant elle que des cendres, elle pleura.

Sur quoi pleurait-elle? Elle n'aurait pas su le dire au juste. Était-ce la détente de ses nerfs trop éprouvés et faibles encore? Elle pleurait sur elle-même, sur son chagrin de sentir l'hostilité de son mari, sur la douleur latente qu'elle n'approfondissait pas et qui se cicatrisait, comme ses plaies, sans qu'on y touchât. Cette douleur s'appelait André Norans, mais elle avait cessé de lui donner un nom, sauf dans ses prières. Comme les convalescents, elle aspirait à vivre et le présent l'absorbait.

Marc était rentré dans la pièce. Elle ne savait pas qu'il était là et il la regardait pleurer. Et il crut qu'elle pleurait sur l'autre, et il admettait ses larmes. Pour la seconde fois elle fermait les yeux du mort.

Il aurait voulu s'enfuir, la laisser à ses regrets, s'abîmer lui-même dans sa jalouse détresse. Elle l'aperçut enfin. Ils se regardèrent et, ne trouvant rien à se dire, ils souffrirent en silence, elle de lui, et lui du passé...

IV

La venue de Juliette les délivra.

Elle entra comme une petite reine suivie de sa cour, et dès l'antichambre elle fit un grand tapage :

— Maman, maman, M. Monestier qui demande si vous recevez.

Elle ne redoutait pas un brin de protocole. Maís quand, la porte ouverte, elle aperçut son père et sa mère ensemble, elle poussa un cri de surprise, et puis un autre de joie. Qu'ils fussent tristes ou gais, elle n'en avait point souci, il lui suffisait qu'ils fussent ensemble. Après les caresses où elle les mêlait, elle se retourna, triomphante, vers le groupe que formaient discrètement en arrière Mme Acher, M. Monestier et la petite Sylvie, comme pour leur prouver qu'on pouvait très bien avoir un père et une mère à la fois. Elle pensa même accabler sous le poids de cette constatation son amie qui méritait bien une

leçon pour ses doutes injurieux. Parce qu'elle avait bon cœur — et le savait — elle s'arrêta dans son projet de revanche : Sylvie n'avait qu'un papa à montrer, et encore... Et encore! comme si elle n'avait pas deviné ce qui se passait chez les Monestier, et démasqué le manège de cette accapareuse d'Allemande! On n'a pas les yeux dans sa poche, et si vous croyez qu'il faut être bien malin!...

Tout ce monde entoura aussitôt Mme Romenay. Marc le remarqua : elle devenait naturellement l'objet des attentions, des préférences, de la confiance de chacun. Mme Acher vaincue, réduite à merci, approuvait d'avance les résolutions de sa maîtresse qu'elle avait condamnée sans miséricorde; Sylvie se faufilait auprès d'elle, comme une seconde fille, mais Juliette veillait à la remettre en place, et M. Monestier invoquait son jugement, prenait sa sagesse à témoin. Quel charme invisible rayonnait donc mystérieusement de cette femme qui ne cherchait à exercer aucun empire, qui était dépourvue de tout artifice, qui, au contraire, se tournait sans cesse vers lui-même comme pour l'implorer et se mettre sous sa garde?

Quand la gouvernante eut emmené les enfants

sur le balcon, M. Monestier expliqua sa visite matinale. Fiancé de la veille à Mlle Irma Waldheim, dont les parents occupaient une situation de haut rang à Leipzig, il désirait en faire part à ses amis, et surtout il priait Mme Romenay de l'annoncer à Sylvie.

— J'ai peur, avouait-il, de lui causer moi-même de la peine. Vous, madame, vous saurez mieux que moi lui parler. Vos paroles sont douces comme des mains d'infirmière qui touchent et ne font pas mal.

Pour mieux mériter ce service, il éprouva le besoin d'expliquer ses fiançailles :

— Je n'ai guère vécu ces dernières années que pour ma fille. Je voudrais vivre un peu pour moi. Je ne pensais point me remarier jamais, et la vie est si forte. La race, la religion, les goûts, tout me séparait de Mlle Waldheim, et pourtant, vous voyez. Elle a tant d'énergie, tant d'ardeur : elle est vigoureuse, fraîche et franche, elle ne craint rien. Quand elle gravit les pentes, quand elle escalade les rochers, elle est magnifique. Elle ne doit jamais être malade, elle ne doit jamais mourir. Sa seule vue donne de la santé.

Après elle, il détailla sa famille :

— Tous ces Allemands sont un peu bruyants,

un peu vaniteux, un peu lourds, mais pleins de rondeur et de bonhomie. De temps à autre ils font bien une allusion indélicate à la guerre, à leur supériorité militaire ou commerciale, mais je montre les dents, et les voilà qui s'empressent à me flagorner. Ils sont enchantés de la conquête pacifique de leur petite Irma. Ils croient m'annexer, comme l'Alsace. Une fois marié, je ne séjournerai guère à Leipzig.

Puis, s'excusant sur l'heure, — l'heure de rejoindre sa fiancée, — il prit congé en rappelant à Mme Romenay la mission qu'il lui laissait en partant. Marc, en l'accompagnant, l'invita à déjeuner. Il fuyait le tête-à-tête et s'assurait d'une présence.

— Les Waldheim ne seront pas contents. Ma foi, j'accepte quand même. Ne faut-il pas se faire un peu désirer? Ici, ou au restaurant?

Marc se tourna vers sa femme et répéta la question. Juliette, rentrée au salon, démêla bien vite de quoi il s'agissait et se jeta aussitôt en avant :

— Au restaurant, au restaurant. Il y a beaucoup de monde, et ici c'est toujours la même chose. Papa, nous ne sommes pas descendues une seule fois. Et il y a une grande vitre pour voir le lac.

— Je n'ai pas de toilette, objecta timidement Thérèse.

En même temps, d'un geste gracieux de porteur d'amphore, elle relevait le bras et touchait ses cheveux courts. Dans la salle du restaurant, elle serait en proie à la curiosité générale, et peut-être connaissait-on le drame de la montagne dont elle était la triste héroïne. Pourquoi infliger les piqûres de tant de regards à son visage à peine guéri? Mais si elle manifestait un goût trop vif de rester dans son appartement, son mari ne la croirait-il pas réfugiée dans son deuil secret et résolue à n'en pas sortir? Aussi n'osait-elle pas insister et attendait-elle, un peu tremblante, ce que Marc déciderait.

Il ne pensait, lui, qu'à se perdre dans la foule, à éviter à tout prix les conversations intimes, à achever de passer dans la compagnie banale d'un Michel Monestier cette journée dont il espérait le bonheur et qui, dès l'arrivée, l'avait trahi, — trahi comme Thérèse.

— Votre corsage est très élégant, je vous assure, dit-il. Vous êtes si seule. Cela vous distraira.

Elle ne murmura pas contre cette détermination et déjà, l'acceptant, elle songeait à une

autre robe qui lui siérait mieux, avec un petit arrangement facile à exécuter avant l'heure du déjeuner.

M. Monestier parti, tandis que son mari écoutait les bavardages de Juliette qui avait toujours tant de choses à raconter, elle prit Sylvie à part et avant de l'avertir elle la regarda longuement, presque douloureusement. Elle n'avait jamais voulu causer de mal à personne, et voici qu'on la chargeait de tourmenter un cœur d'enfant.

— Ne voudrais-tu pas une maman, ma chérie?

— Papa me suffit.

— Un papa ne suffit pas toujours.

— Oh! mon papa à moi, c'est comme une maman.

Mais elle n'en était plus très sûre. Son père ne l'accablait plus de châles trop pesants, ne l'obligeait plus à rentrer à la fraîcheur, n'assistait plus à son coucher. Et tout à coup elle regretta ce temps-là. Après ce certificat de complaisance, elle se jeta dans les bras de Mme Romenay qui la consola, la réconforta, et continua :

— Elle est toute rose et blonde, m'a-t-on dit. Elle t'aimera bien, j'en suis certaine.

— Qui?

— Irma Waldheim.

— Ah! oui, l'Allemande. Moi, je ne l'aime pas.

— Pourquoi?

— Elle pique.

— Elle pique?

— Oui. La première fois qu'elle m'a embrassée, sa broche m'a accrochée.

Il y avait bien d'autres choses qui accrocheraient comme cette broche symbolique. Et Thérèse s'indignait tout bas, de la meilleure foi du monde, contre la barbarie, contre l'infidélité de M. Monestier qui, oublieux de la morte tant pleurée, infligeait à cette enfant une marâtre.

— Promets-moi de l'aimer, dit-elle encore par acquit de conscience, en caressant la petite.

— Je ne pourrai pas.

— Essaie.

— Ah! c'est Juliette qui a de la chance, elle!

— Pourquoi?

— Elle a déjà un papa et une maman, depuis qu'elle est née peut-être...

Quand Mme Romenay fit son apparition dans la vaste salle à manger de l'hôtel pour gagner la table qui lui était réservée au bord de la baie ou-

verte, de toutes parts elle se sentit dévisagée et crut endurer le supplice de ces martyres qu'on exposait nues aux jeux du cirque. De l'ombre où elle était demeurée jusque-là, elle entrait brusquement dans une lumière qui l'aveuglait. Ses cheveux coupés, son air de jeune garçon, ne lui permettaient pas de passer inaperçue. Elle ignorait les légendes qui couraient sur *la femme au balcon,* mais elle devinait d'offensants commentaires. Sa robe en serge blanche, très simple, était presque une robe de jeune fille. Cette simplicité, sa rougeur, son embarras, lui ramenèrent instantanément des sympathies. Et tel était son charme, plus puissant que la beauté, que la curiosité dont elle était l'objet cessa bientôt d'être hostile.

Elle semblait dire, tout doucement : « Oubliez-moi. Ne me regardez pas. Je ne suis qu'une femme, une pauvre femme qui a bien souffert, et qui n'a peut-être pas fini... »

Marc, qui la suivait avec Michel Monestier, regrettant sa décision, ressentit l'insolence des spectateurs qu'il eût volontiers réprimée violemment, puis, avec surprise, leur courtoise défaite. Cette journée, qu'il aurait voulu passer avec elle seule, lui-même la saccageait comme un jardin en fleurs. Et l'exaltation que Thérèse lui donnait,

voici que tous, obscurément, l'éprouvaient, mais sans les rancœurs et les tristesses et toute la douleur qu'il y mêlait.

Sylvie et Juliette, radieuses, redressées sur leurs chaises, satisfaites de choisir elles-mêmes leurs hors-d'œuvre, jouaient aux petites dames.

A distance, Michel Monestier saluait les Waldheim qu'il désigna discrètement à ses hôtes, de sorte que ceux-ci purent admirer l'opulente Mlle Irma et son robuste appétit. Déjà il annonçait pour l'après-midi sa servitude : une expédition qu'on avait organisée en bande pour la Dent de Jaman; les enfants en seraient.

— Confiez-moi Juliette. C'est une petite ascension de rien du tout. On prend le chemin de fer électrique, on descend à la Combe d'Amont, et de là on grimpe au sommet en trois quarts d'heure. Et la vue est très étendue.

Se tournant vers Marc, il chercha à l'entraîner, par politesse, et aussi pour ne pas se trouver perdu au milieu de tous ces Allemands :

— Accompagnez votre fille. Le grand air vous fera du bien.

— Je pars ce soir.

— Oh ! nous serons de retour pour votre train, même si nous redescendons à pied.

Marc résistait, car il aurait voulu rester avec Thérèse, seul avec elle, dût-il se déchirer le cœur. Il essaya de lire dans les yeux de sa femme. Elle crut qu'il n'acceptait pas à cause d'elle, mais qu'il eût désiré d'accepter. Quand la confiance est perdue, tout devient mésentente. Elle aussi, elle souhaitait un peu de temps et de solitude pour tâcher de mieux s'entendre avec lui, de connaître sa pensée, de retrouver son amitié comme au Saint-Bernard. Cependant, pour lui être agréable, elle l'engagea à cette promenade :

— Vous respirerez mieux qu'à Paris.

Alors il s'imagina qu'elle ne tenait pas à sa présence.

— Bien, dit-il, j'irai.

Et aussitôt elle regretta d'avoir donné contre elle-même son avis.

On partit après déjeuner avec tous ces Allemands qui s'étaient mis en tenue de campagne et qui, même les plus gros et les plus rassis, prenaient un air guerrier. Guêtrés, armés de piolets, la poitrine barrée par les courroies de leurs jumelles et de leurs porte-cartes, ils piaffaient comme s'ils étaient en uniforme. Et leurs pieds, dans les souliers à clous, étaient considérables.

Michel Monestier et Marc Romenay, qui n'avaient même pas retroussé leur pantalon et qui osaient porter des bottines et se servir d'une canne, excitèrent leurs sarcasmes dans le petit chemin de fer. Une de ces dames mania même l'ironie :

— Ils vont à Versailles.

A la descente du train, Mlle Irma prit la tête de la caravane. Avec son casque de cheveux blonds, sa taille haute et forte, sa belle carnation, elle ressemblait à une Walkyrie de la montagne. C'était vrai qu'elle distribuait de la santé rien qu'à se laisser voir. Et Marc comprit l'engouement de son compagnon qui emboîtait le pas de la jeune fille et qui, pour être sûr d'être compris, lui adressait d'énormes compliments, de ceux qu'on réserve en France aux comédiennes et aux femmes de lettres. Derrière eux venait Sylvie mélancolique, la tête basse comme un chien battu. Quand le sentier se resserra, l'Allemande prit l'enfant par la main et la traîna d'autorité.

La petite ascension n'est qu'un amusement. Mais, au sommet, au lieu de jouir de la vue qui est charmante, d'un côté sur le lac et les Alpes de la Savoie et du Valais, et de l'autre sur les montagnes et les pâturages de la Gruyère, tous ces

Tartarins du Nord, pour utiliser leurs toilettes et leurs provisions de courage, s'amusèrent à braver le vertige en passant à tour de rôle sur une corniche qui dominait un bout de paroi à pic. Mlle Waldheim avait inauguré ce jeu, et l'on ne désobéit pas à Mlle Waldheim.

Marc jeta un coup d'œil sur Juliette qu'il avait placée devant lui, et la vit qui, se retournant, bravait avec un vif plaisir cette épreuve :

— Au Saint-Bernard, déclarait-elle pour maintenir sa supériorité, c'est bien autre chose.

Dès lors il jugea inutile de la troubler dans sa tranquillité. Elle fit un salut en avant, — ce qui était tout de même un peu risqué, mais il était prêt à la cueillir, — puis une pirouette de danseuse, et l'aventure, pour elle, était courue.

Restait Sylvie qui s'était glissée à la queue du bataillon. Elle ne tenait pas à ces exercices.

— Prends bien garde, lui cria son père, ce qui acheva de l'épouvanter.

Elle refusa d'avancer et voulut redescendre. Mlle Waldheim éclata de rire :

— Ah ! ah ! tu as le vertige.

Et la saisissant, elle déclara :

— Je vais te faire passer ça, petite sotte.

Elle l'emporta sur un rocher qu'elle avait re-

marqué et qui était beaucoup plus vertigineux, et elle se pencha avec elle. L'enfant criait, se débattait, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Tu vois. Ce n'est rien, petite Française peureuse!

Toute la société regardait leur groupe et ricanait, quand Michel Monestier apparut derrière la jeune fille. Il lui arracha Sylvie brusquement :

— Voulez-vous bien la lâcher.

L'enfant s'arrêta net de pleurer. Les deux fiancés étaient face à face comme deux ennemis.

— Vous êtes fou. Je ne lui ai pas fait de mal.

— Vous avez bien vu qu'elle avait peur.

— Justement. Il faut vaincre la peur.

Michel, sans répondre, entraîna la petite au bord de la paroi :

— Et maintenant, as-tu peur?

— Pas avec vous.

— Et si je te demande d'abandonner ma main?

— Voilà.

Sylvie se tenait toute droite au bord, sans bouger, les lèvres serrées. Elle tremblait un peu, mais tant pis : elle comprenait qu'il se passait des choses graves et que cela valait bien de ne pas crier, de ne pas se sauver. Sur elle, à cet instant,

elle portait sans le savoir tout le souvenir maternel.

Son père l'enleva à bout de bras tandis que Marc Romenay et Juliette applaudissaient.

— Tu es une brave enfant.

Et, se tournant vers Irma Waldheim, il ajouta durement :

— Vous ne le saviez pas. Vous ne comprenez donc rien.

Cette scène jeta un froid dans l'assistance. Au lieu de goûter sur l'herbe, on redescendit. Michel Monestier et Irma Waldheim, à la descente, n'étaient plus fiancés. Un geste avait suffi pour qu'ils vissent réellement ce qu'ils étaient l'un pour l'autre : deux étrangers.

Juliette, surexcitée par l'incident, ne manqua pas au retour d'en informer sa mère :

— Le papa de Sylvie a battu la méchante Allemande qui voulait la jeter dans le précipice.

Marc remit les choses au point, et ce fut l'heure de son départ. La journée dont il escomptait la douceur s'achevait comme une de ces journées d'automne où l'on attend d'heure en heure que le soleil perce le brouillard répandu sur tout l'horizon, et le soir tombe sans que le soleil ait paru.

— Quand reviendrez-vous? demanda timidement Thérèse.

Ah! si elle avait dit : «Pourquoi partez-vous?» Mais elle ne cherchait pas à le retenir. Elle se soumettait à l'avenir désormais comme à une servitude.

— Je ne sais pas quand je reviendrai. Bientôt sans doute.

— Et pour nous, quels sont vos projets?

En posant cette question si simple, elle sentit la vague de rougeur qui lui recouvrait les joues et jusqu'aux lobes des oreilles. Elle aurait tant voulu savoir quand elle rentrerait dans *sa* maison. Jusque-là, il lui semblait que son sort mal défini serait précaire.

— Eh bien, expliqua Marc, vous pourrez demeurer ici quelque temps encore.

— Je suis en état de voyager.

— Quand la mauvaise saison viendra, vous rentrerez à Paris.

— A Paris, murmura-t-elle avec tendresse.

— Oui, ma mère vous tiendra compagnie pendant mon absence.

— Vous vous absenterez donc?

— Je passerai l'hiver en Russie.

— Vous ne m'emmènerez pas?

— Songez donc, Thérèse : l'hiver y est trop rude.

— Ah!

Elle n'essaya pas de lutter, mais elle comprit enfin — ce qu'elle n'avait pas voulu admettre — que le pardon du Saint-Bernard était lettre morte. Et comme sur le glacier de Proz, après la mort de son compagnon, elle connut l'affreuse, l'infinie solitude. D'un cri passionné, dont il fut tout secoué, elle appela Juliette qui jouait sur le balcon et la serra contre elle comme si on voulait la lui prendre. A peine eut-elle détendu son étreinte que Marc, à son tour, attira sa fille et, sur les fraîches joues, il cherchait les baisers de Thérèse.

Dans leur détresse commune, ils se rattachaient au lien vivant, au lien durable de leur tendresse ancienne.

Pour briser les fiançailles de Michel Monestier il avait suffi d'une enfant. Juliette suffira-t-elle à triompher dans leurs deux cœurs du souvenir qui les sépare?...

V

Les Waldheim quittèrent l'hôtel le surlendemain de la brouille de Jaman.

De sa fenêtre, Michel Monestier qui la guettait regarda la belle Irma disparaître. Il pensait qu'elle se retournerait dans le jardin, et peut-être ce geste l'eût-il attendri. Mais l'orgueil de race s'en mêlait. Le train, peu après, s'ébranla : c'était fini, si vite et si mal.

Aussitôt il alla frapper à l'appartement de Mme Romenay et lui parla avec agitation de la mère de Sylvie qu'il avait perdue et qu'il ne consentirait plus à remplacer. La nouvelle déchirure de son cœur rouvrait l'ancienne plaie et, parce que sa fiancée était partie, il se trouvait plus rapproché de la morte, plus ardent à s'en souvenir. Thérèse s'efforçant de le réconforter avec des mots délicats, il prit l'habitude de lui montrer sa tristesse et de lui en faire part presque quotidiennement. Il avait fini par savoir — tout se sait à la longue — quel calvaire elle avait

gravi, et il goûtait avec une inconscience heureuse la douceur de confier ses chagrins d'amour à une femme que l'amour avait tant tourmentée. Elle-même, trop accoutumée à l'exaltation sentimentale, jouait sans y prendre garde à se pencher sur le passé, comme Juliette sur l'abîme : personne ne lui tenait la main, puisque Marc n'était pas là. Jamais, en échange, elle ne se permettait une allusion au drame de sa propre vie, mais ses silences, parfois, se prolongeaient dangereusement. Et, pendant que son partenaire récitait les litanies de ses regrets, elle entendait, comme une musique défendue, la cantilène d'André Norans. Seule, elle se lamentait sur sa faiblesse. Ainsi, au fur et à mesure, ses émotions entraînaient ses pensées incertaines, et elle se débattait entre des forces contraires. Elle désirait la paix, elle soupirait après le repos de sa maison, et rien que parce qu'elle recevait de tendres confidences elle se sentait troublée. Ah! pourquoi celui dont elle attendait l'appui, celui qui l'avait recueillie toute blessée et tremblante de l'étreinte de la mort, pourquoi n'était-il pas là?...

Une autre présence vint encore augmenter son énervement, sa misère. Un jour une voiture qui

venait du côté de l'Oberland déposa à Caux Edmond de Baulaine et Manette Durban. Ils n'étaient pas en tenue de voyage, ils ressemblaient à deux fugitifs qui hâtivement ont réuni leurs paquets. Ils séjournaient aux Avants, quand le mari de Manette y avait débarqué en famille. Dans cet hôtel de montagne, quelle rencontre! Aussitôt ils avaient décidé de se sauver. Caux n'est pas éloigné : c'est pourquoi ils l'avaient choisi. Caux est vaste et anonyme : on s'y peut cacher davantage. Et au moment du départ, la malheureuse n'avait-elle pas aperçu, à quelques pas, son plus jeune fils, grandi, florissant et joyeux, qui la regardait lui aussi, qui la regardait et ne la reconnaissait pas?

Ils se donnaient à eux-mêmes, et surtout ils donnaient au public la comédie de l'amour. Séparément, chacun d'eux en représentait la lassitude, presque l'horreur. Thérèse, qui croisa la jeune femme dans un corridor, fut surprise de la fatigue de sa démarche, de l'altération de son petit visage chiffonné.

Jadis, sans être liée avec elle, elle l'avait connue dans le monde, et elle se rappelait encore le scandale soulevé par sa fugue : « — Comment! la petite Manette qui joue aux grandes amoureuses?

— Qui l eût imaginé! — Quelle prétention! — Faut-il être romanesque quand tout s'arrange à Paris si facilement, si confortablement! — Et moi qui croyais le mari complaisant! — Vous verrez qu'il la reprendra. — Avant six mois elle réintégrera le domicile conjugal. — Et le bel Edmond mettra le siège devant une autre place. — Toute place assiégée se rend tôt ou tard. C'est fatal... » En avait-elle entendu, de ces propos soulevés par l'une ou l'autre aventure parisienne, et qui s'acharnent généralement contre les dénouements sincères, maladroits et tragiques, comme si la solidarité du monde commandait le respect de l'hypocrisie qui est le véritable soutien de la société! Mais sur elle-même, un peu plus tard, que n'avait-on pas dû imaginer? Elle aussi avait sans doute servi de cible aux ironies et aux commentaires, et d'autant plus que, dans sa droiture, elle avait si souvent blâmé les héros des drames passionnels avant de devenir une nouvelle victime de l'amour. Jusque-là elle n'y avait guère songé, car la passion isole, et voici que, de rencontrer une coupable qui l'avait précédée dans la faute, elle connut rétrospectivement la honte de la publicité et rougit.

Manette n'avait point cessé d'éprouver pour sa

propre audace de la répulsion et d'attacher à l'opinion une importance redoutable : elle se détourna, comme si elle savait qu'on ne pouvait plus la fréquenter. Et par humilité réciproque, tandis que Thérèse saluait, Manette baissait la tête, pliait les épaules et se sauvait...

Edmond de Baulaine apprit de Michel Monestier la présence de Thérèse.

— Je vois, dit-il, après avoir patiemment écouté son compagnon qui ne tarissait pas d'éloges sur Mme Romenay, que vous en êtes amoureux.

— Quelle absurdité! protesta de bonne foi Michel. Je suis l'homme d'une seule femme, et elle est morte.

— C'est une infériorité grave.

Cependant Baulaine, hypnotisé par son propre cas, ne cessait pas de questionner sur le retour de Thérèse au bercail.

— C'est un bel exemple. Ah! si Manette l'imitait! Au fait, ces dames se connaissent. Pourquoi Manette ne lui rendrait-elle pas visite?

— Y songez-vous? Mme Romenay ne la recevrait pas.

— Hé quoi donc! Ne sont-elles pas toutes les deux parties avec leur amant?

— Ce n'est pas la même chose. Mme Romenay est maintenant irréprochable. Et son mari n'est pas homme à plaisanter sur ses relations.

Michel Monestier ne craignait pas de parler presque durement à son interlocuteur, comme si la situation des deux femmes ne pouvait se comparer, et comme s'il avait la charge de l'honneur de Thérèse. Baulaine, indifférent, ne montrait aucune susceptibilité. Il se contenta d'amener la conversation sur un autre terrain :

— Alors, ça marche entre eux? Pourquoi Romenay ne ramène-t-il pas sa femme à Paris?

— Elle a été très éprouvée. Elle se remet lentement.

— Ne vient-il pas la voir?

— Il est venu à la fin d'août, et en septembre deux fois.

— Vous tenez leurs comptes. Ce n'est guère. Et, chaque fois, reste-t-il quelques jours?

— Il repart le soir même.

— Le soir même? C'est un mari diurne. Mauvais signe. Mon cher Monestier, vous avez des chances. Et, d'ailleurs, qui a bu boira.

Mais la plaisanterie ne fut pas goûtée. Michel Monestier l'accueillit si mal que Baulaine s'en excusa, à sa manière qui grinçait : il n'avait pas

voulu atteindre Mme Romenay dont il respectait la souffrance et le deuil autant que la récente vertu.

La récente vertu qu'il ne cessait de célébrer devant Manette dès qu'ils se trouvaient seuls ensemble...

Mme Romenay, un matin, prenant l'ascenseur pour descendre dans le hall, y rencontra Manette Durban qui habitait le même étage. Celle-ci, déjà, baissait sa voilette, quand Thérèse lui tendit la main. Ce fut un : *Oh! madame,* plein d'étonnement et de gratitude, comme si l'amour ne les avait pas courbées pareillement sous son joug.

La conversation était néanmoins assez difficile à soutenir. Après quelques propos insignifiants, elles allaient se séparer au sortir de la cage, quand soudain la maîtresse d'Edmond de Baulaine murmura sur un ton de prière :

— Je voudrais vous parler, madame. Écoutez-moi. Ne me repoussez pas.

— Pourquoi vous repousserais-je?

Elles entrèrent dans le hall qui, le matin, est souvent désert, et s'approchèrent de la baie. Il tombait une mince et persistante pluie d'automne

et les montagnes disparaissaient dans la brume tandis que l'eau terne du lac semblait envahir tout l'horizon, monter et atteindre le ciel bas. Manette avait épuisé d'un coup toute son énergie. Mme Romenay, complaisante, facilita ses confidences :

— Vous n'êtes pas heureuse.

Ce fut presque une explosion :

— Ah! madame, si vous saviez! J'ai revu mon plus jeune fils, René.

Elle raconta la scène des Avants, le petit garçon qui jouait tout près d'elle et qu'elle n'avait pas osé embrasser, qui se mit à la regarder et ne la reconnut pas. Timidement elle ajouta, presque avec admiration :

— Comment avez-vous eu le courage de faire ce que vous avez fait?

— Vous vous trompez : je n'ai pas eu de courage.

Plus bas, comme si elle confessait sa lâcheté, Thérèse dit en inclinant la tête :

— *Il* était mort et je pensais mourir.

Et le souvenir lui glaça la chair.

— Moi, reprit Manette après un moment, c'est pire. Mon amour est mort.

— Pourquoi ne partez-vous pas? Votre mari?

— Il m'a écrit. J'ai là sa lettre. Elle me brûle. Il a su que nous étions aux Avants, il sait que nous sommes à Caux. Il m'appelle. Il ne m'adressera pas de reproches.

— Alors, pourquoi restez-vous?

— A cause d'Edmond. Il m'aime. Il m'aimera toujours.

Thérèse, en l'entendant, ne put réprimer un sourire ambigu. Elle savait, par une indiscrétion de Michel Monestier, l'incurable ennui, le désenchantement d'Edmond de Baulaine et ses indélicates plaintes sur son asservissement.

Comme on se connaissait peu tout en vivant côte à côte! Comme on se contentait des apparences les plus superficielles, des protestations les plus banales, des plus grossiers mensonges! Une petite comédie extérieure suffisait à donner le change, à recouvrir de calme les plus tragiques intimités. Elle-même, du moins, avait toujours été sincère, avait toujours inspiré la sincérité autour d'elle, et pourtant, quand jadis elle revenait, confuse et troublée, des rendez-vous d'André Norans, ni son front, ni ses lèvres, ni ses yeux ne la trahissaient. Seule, elle distinguait dans la glace l'image d'une femme coupable et fausse, mais si douloureuse, et cette image, qu'elle était

seule à voir, peut-être qu'elle n'existait pas.

Sa faiblesse secourrait la faiblesse de Manette. On commençait à aller et venir dans le hall. Des jeunes gens, des jeunes filles, avides de prendre l'air, de jouer au tennis, interrogeaient le temps. Marc n'eût pas aimé qu'on la remarquât dans la compagnie d'une femme compromise. Tout naturellement, sans inutile besoin de logique, elle retrouvait ses pudeurs d'autrefois :

— Voulez-vous m'écouter, demanda-t-elle à Manette avec un petit accent autoritaire qui l'étonna elle-même.

— Oh! oui. Vous, je ne sais pas pourquoi, je suis prête à vous obéir. Vous parlez, et l'on donne son cœur.

Elle aussi, elle subissait le charme indéfinissable de Thérèse, et Thérèse qui n'y croyait pas tenta de s'en servir sur-le-champ :

— Partez, partez tout de suite sans regarder en arrière.

— C'est impossible.

— Pourquoi ? Pour aller aux Avants, il ne faut pas deux heures de marche.

— Je ne sais pas marcher. J'aurais peur. Et mes bagages?

— Je vous les enverrai.

— Voyez : il pleut.

— Justement : votre départ ne sera pas remarqué.

— On ne s'en va pas un jour de pluie. On s'en va un jour de beau temps, parce que le soleil donne de la joie et un peu d'audace.

— Je vous accompagnerai une partie du chemin.

— Vous feriez cela pour moi? Vous êtes guérie, maintenant?

— Oui. Partons. Voulez-vous?

Au dernier moment, quand il fallut quitter l'hôtel, Manette essaya de résister :

— C'est impossible. Il m'aime.

— Et vous?

— Oh! moi, je ne sais plus.

Thérèse eut un geste d'infinie tristesse :

— On oublie. Je vous assure qu'on oublie.

Et les deux femmes, serrées l'une contre l'autre sous le même parapluie, s'engagèrent dans le chemin qui contourne le ravin boisé du Chauderon pour conduire à l'Oberland. Les sapins, les hêtres s'égouttaient sur elles. Le paysage, autour d'elles, finissait très vite, se jetait dans la brume. Ni la Dent de Jaman, ni les rochers de Naye ne s'apercevaient. Ainsi perdues, elles

allaient comme une petite barque sur la mer.

Elles avaient cessé de parler. La décision prise, il n'y avait plus rien à ajouter. Et chacune d'elles, écoutant les branches clapoter, pensait en arrière, Manette à son joli amant qui serait si fâché, si vexé, si peiné, Thérèse au glacier de Proz où André Norans était mort, André que, vivant, elle n'aurait jamais quitté. Elle n'aurait jamais pu le quitter, et pourtant elle ne l'avait pas pleuré : mais que pouvait-elle contre la vie? Elle ne comprenait pas grand'chose à tout ce qu'elle avait fait, puisqu'elle avait aimé malgré elle, et puisque la mort la guérissait de son coupable amour.

On devait approcher, bien qu'on ne distinguât pas les Avants. Thérèse s'arrêta :

— Ici, madame, disons-nous adieu.

— Ne me laissez pas seule, je vous en supplie.

— Il faut bien que je songe au retour. Caux est loin et j'arriverai en retard pour le déjeuner.

— Seule, je ne serai pas tranquille.

— Vous arriverez dans une demi-heure à peine.

— Heureusement : je suis éreintée.

Manette, au moment de la séparation, eut une petite crise de larmes :

— C'est affreux. Je ne le verrai plus. Vous lui direz...

— Que lui dirai-je?

— Ce que vous voudrez.

Pendant que sa compagne l'abritait, elle cherchait machinalement dans son réticule sa boîte à poudre pour s'arranger un peu le visage. Et puis, elle dit :

— Pour me donner du courage, voulez-vous m'embrasser, madame?

— Oh ! je veux bien.

— Et vous me regarderez m'éloigner jusqu'à ce que j'aie disparu.

— Ne vous retournez pas.

— Je vous le promets, si vous restez.

Elle se mit en route, mais se retourna tout de suite pour lancer sur un ton de gaminerie :

— Ce n'est pas gai, le retour!

Thérèse songea : « Et le départ? » mais ne répondit pas. Et la petite femme égarée qui rentrait au foyer par ce chemin de montagne devint bien vite, dans la brume, une ombre menue et grise qui se désagrégea, se volatilisa comme une fumée. Cependant elle ne s'était plus retournée une seule fois. Sagement, elle acceptait. Là-bas, tout près, quand elle arriverait un peu effarée, bien lasse et toute mouillée, elle trouverait un mari mûr et indulgent qui n'avait pas cessé de la

chérir, ni de souffrir de son absence. Surtout, elle retrouverait ses deux enfants. Et sûrement, pour faire une entrée convenable, elle sortirait sa boîte à poudre avant de se montrer. C'est très important, et dans les situations les plus graves on ne l'omet pas.

« Elle va plus vite que moi », se disait mélancoliquement Thérèse immobile. Le jour même, cette petite Manette légère reprendrait sa place, et personne ne la gronderait. Elle ne se heurterait pas, elle, à la douleur orgueilleuse et farouche de Marc, à cette douleur qui se taisait et s'élargissait en silence.

Avant de revenir sur ses pas, Thérèse s'avoua qu'elle préférait son propre destin, bien qu'elle ne devinât pas où il la conduisait.

Quand elle distingua enfin dans le brouillard les hautes murailles du Palace-Hôtel, pareilles à un énorme vaisseau fantôme, elle se réjouit, car elle se traînait avec peine, et depuis longtemps déjà, sur le chemin. Ces deux ou trois heures de marche — elle ne savait pas au juste — l'avaient épuisée. Sa convalescence ne lui avait pas encore restitué toutes ses forces. De sa chute, elle restait un peu plus frêle et moins résistante.

Edmond de Baulaine qui, du seuil, guettait, courut à sa rencontre :

— Je cherche partout Manette. Vous n'avez pas vu Manette? Où est Manette?

Depuis son installation à Caux, il ne s'était jamais présenté à elle, et il l'abordait brusquement, sans même la saluer. Fallait-il que l'inquiétude transformât un homme si bien élevé et qui attachait à la politesse tant de prix! Thérèse supporta le choc et dans son goût de vérité elle répondit très loyalement :

— Chez son mari.

— Elle? Elle s'est sauvée, sauvée pour toujours? Ce n'est pas possible.

Il doutait encore. Elle expliqua, sans hâte :

— Il faudra lui renvoyer ses bagages. Au Grand Hôtel des Avants.

Parce qu'il ne lui avait jamais été sympathique, elle n'éprouvait pas le besoin de lui adoucir la nouvelle de la rupture. Parce qu'elle n'ignorait pas son désir de libération, elle croyait qu'il jouait la parade du chagrin.

— C'est vous, demanda-t-il, qui lui avez donné ce conseil?

— Oui.

Et, comme il exécutait à merveille la mimique

du désespoir, elle ajouta, non sans mépris :

— Ne le souhaitiez-vous pas?

— Oh! plus maintenant.

Un peu étonnée, elle le regarda mieux. Avec ses moustaches qui tombaient lamentablement, ses joues qu'il n'avait pas pris soin de raser, sa mine déconfite et humiliée, il offrait un spectacle à la fois affligeant et ridicule. Ce manque de tenue contenait la preuve de sa sincérité. Elle en fut touchée, mais pensa : « On oublie. »

Comme elle entrait, il l'arrêta encore :

— Ne vous a-t-elle rien dit pour moi?

— Elle redoutait trop de vous causer de la peine.

— A-t-elle beaucoup pleuré?

— Beaucoup, non. Elle est courageuse.

Il aurait voulu qu'elle eût du moins beaucoup pleuré. Et sur cette réponse il se contint mieux. Déjà Thérèse l'abandonnait pour gagner son appartement. Elle y trouva Juliette surexcitée :

— Maman, maman, pourquoi venez-vous si tard?

— Il n'est pas tard, ma chérie.

— Il est plus tard que le déjeuner. Si vous saviez!

— Qu'est-il donc arrivé en mon absence?

— Papa qui est venu et qui est reparti.

— Reparti?

— Oui. Il vous a cherchée partout. Pas moyen de vous trouver. Il est à Montreux pour une villa qu'il construit. Il reviendra. Peut-être demain, peut-être après-demain. Peut-être tous les jours.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue?

— Il a bien attendu. Mais il s'est impatienté à la fin. Oh! maman, vous êtes toute mouillée. Et vos bottines sont couvertes de boue.

Thérèse se retira dans sa chambre pour changer de vêtements. Là-bas, aux Avants, Manette repentante, Manette qu'elle avait guidée et sauvée, avait sans doute trouvé son port, tandis qu'elle-même, on ne daignait pas l'attendre quelques heures. Et il lui sembla que la vie, c'était comme cette marche interminable sous la pluie et dans le brouillard, une marche interminable sans être sûr de jamais arriver chez soi...

VI

Sur toutes les plages à la mode, dans toutes les stations alpestres, on rencontre le brillant causeur. Il fonctionne spécialement à l'heure du thé, ou le soir, quand on flâne sur les terrasses. On l'entend qui balance avec art ses anecdotes, qui ajuste ses paradoxes, qui développe ses systèmes, qui prononce des jugements politiques, littéraires ou historiques. Ne remplit-il pas sa mission en empêchant de subir trop profondément l'influence de la nature qui ne parle que si l'homme se tait?

Au Palace-Hôtel de Caux, la saison était déjà bien avancée pour que fût resté le brillant causeur. Quelques jours de pluie, à la fin de septembre, avaient achevé de disperser les touristes. La pluie à la montagne tombe glacée. Il faut allumer du feu, sortir les manteaux d'hiver, et l'horizon brouillé donne du noir à ceux-là qui ne savent pas l'intérêt qu'on peut prendre aux jeux des nuages, aux formes des arbres dans la brume,

à tout cet enveloppement des choses, pareil à l'enveloppement de nos pensées et de nos volontés par la lente succession des minutes et des heures. Puis octobre était venu, lumineux et splendide, octobre qui renouvelle les paysages fatigués et qui fait des forêts un immense jardin. Sur les pentes qui descendent au lac, c'étaient comme des gradins de fleurs rouges ou dorées que mettaient en valeur de sombres feuillages. Le vert sourd des sapins servait de repoussoir aux teintes éclatantes des hêtres et des érables. Et leurs masses mêlées eussent ressemblé aux tons lourds et épais des tapisseries sans la vibration de la lumière qui les caressait, qui, en se posant, les agitait de mille vivants frissons. Au premier vent ces feuilles joncheraient le sol, découvriraient les fûts noirs, les fines nervures des branches, comme de beaux corps à demi dévêtus. On sentait qu'elles tenaient à peine, que déjà elles se détachaient, qu'elles étaient pareilles à ces bouquets que l'on regarde pour les admirer et aussi pour évaluer le moment où il faudra les jeter. Et cette menace constante donne à la douceur de l'automne le charme attendrissant de ce qui va finir.

Le ciel et les eaux prenaient cette couleur bleu pâle qu'ignorent les pays de soleil et de chaleur,

qui annonce déjà le Nord et les neiges prochaines. Et sur les bords de l'horizon traînaient des vapeurs rousses qui imprécisaient les contours...

Sur la terrasse, Marc Romenay et sa femme, assis côte à côte devant une table à thé, paraissaient jouir de cette belle heure fugitive. De temps à autre, Juliette qui jouait avec Sylvie Monestier, d'autant plus librement qu'il n'y avait plus d'autres enfants et que l'espace leur appartenait, venait les rejoindre, mais jamais pour bien longtemps. Si elle s'éloignait trop, Thérèse la rappelait, par sollicitude, mais aussi par peur du silence. Marc, de Montreux où il s'était installé, montait souvent à Caux pour y passer la journée. Et chaque journée qu'il y passait les décevait l'un et l'autre. Elle se montrait docile et soumise, il tâchait à être tendre. Le souvenir qu'ils avaient voulu supprimer vouait leurs conversations à la banalité ou intervenait chaque fois qu'ils poussaient plus avant l'échange de leurs pensées. Marc, découragé, invoquait vainement son orgueil. Thérèse n'était plus sa femme, sa femme d'avant la faute qu'avait effacée le pardon, mais une veuve dont il était devenu le mélancolique, le timide et gauche fiancé.

Elle raconta la fuite de Manette Durban qu'elle avait favorisée :

— Ils ne s'aimaient plus, déclara Marc. Et son mari est si faible.

Alors on ne pourrait pas en parler : chaque parole aurait contenu une allusion. La faiblesse du mari de Manette, il l'enviait puisqu'elle empêche de réfléchir. Et Thérèse la méprisait, mais se demandait quelle force la pourrait remplacer.

A une table voisine un groupe vint s'asseoir : deux jeunes femmes très élégantes, deux jeunes gens, et un vieux monsieur qui se mit sans retard à pérorer. C'étaient des Français. Le brillant causeur n'était donc pas encore parti, et il faudrait le subir. Tandis qu'un piano envoyait par une fenêtre ouverte — le temps était si clément — les accords douloureux, le chant passionné de la *Mort d'Yseult,* le vieux monsieur, inspiré par la musique, commença une conférence sur l'amour. Marc et Thérèse n'écoutèrent pas le début, mais peu à peu, malgré eux-mêmes, ils se prirent à écouter. Ce n'était pas le bavard qui place sans pitié ses harangues comme un marchand impose bon gré mal gré ses objets : il avait sans doute beaucoup lu, mais sans doute aussi beaucoup vécu, et ce qu'il disait ne déparait pas l'immor-

telle fin de *Tristan* bien qu'il en contestât la vérité. Parfois l'une ou l'autre des deux jeunes femmes l'interrompait, résistait à ses commentaires, protestait au nom même de l'amour. Quant aux deux auditeurs, hommes de sport, ils suçaient avec des pailles leurs cocktails et ne prenaient aucune part à ce match psychologique qui ne les intéressait guère.

— Oui, disait-il à ses interlocutrices, vous goûtez, comme toutes nos belles enfants romanesques d'aujourd'hui, ce *poème sauvage tout entier bercé par la mer et enveloppé par la forêt*. Tristan et Yseult représentent à vos yeux la fatalité, la toute-puissance de l'amour, et pourquoi? parce qu'ils moururent l'un de l'autre, lui d'elle, elle de lui. Mais si l'un des deux avait survécu?

— C'est impossible.

— Pourquoi? Ne survivons-nous donc jamais à nos sentiments?

— Pas à ceux-là!

— Qu'en savez-vous? Heureusement vous n'en savez rien. Mais vous avez peut-être rencontré, sans même vous en douter, de ces hommes et de ces femmes qui ont eu le cœur ainsi ravagé, qui se sont tus et qui ont pu vivre.

— Mais quelle vie!

— Ah! comme vous êtes jeunes, mes petites amies! *Et qui ont pu vivre heureux.*

— Alors ils n'avaient pas aimé.

— Ils avaient aimé. Eux aussi, ils avaient bu le breuvage fatal. Vous rappelez-vous ce que dit Tristan après l'avoir absorbé, non pas le Tristan philosophique de Wagner, mais le Tristan de la légende de Cornouailles tel que l'a ressuscité un grand artiste : *Yseult, qu'est-ce qui vous tourmente?* Et Yseult répond : *Ah! tout ce que je suis me tourmente, et tout ce que je vois, le ciel me tourmente, et cette mer, et mon corps, et ma vie.* Et, comme Tristan répète sa question, elle soupire : *L'amour de vous.* Et ils perdent le monde, comme le monde les perd, et il n'y a plus qu'eux dans la vie comme, plus tard, dans la forêt de Morois.

— Vous voyez bien. Vous ne pensez plus qu'à Tristan.

— Je pense aussi à Roméo et à Juliette qui, pareillement, se réunirent dans la mort. Vous rappelez-vous ce que dit Juliette après avoir rejeté la coupe vide, la coupe empoisonnée que vida Roméo : *Que je baise tes lèvres! il y reste peut-être un peu de poison, je le recueillerai, et je mourrai heureuse. Qu'elles sont chaudes, tes lèvres!...*

Comme il s'exaltait, elles triomphèrent :

— Vous voyez! vous voyez! *Tristan* et *Roméo*, il n'y a rien qui les dépasse.

— Il y a la vérité, reprit-il avec calme. Seulement les hommes ne la supportent pas. Ils ne savent pas voir qu'elle est la plus belle, rien que parce qu'elle est. C'est pourquoi les poètes tentent de nous faire prendre pour de l'audace ce qui n'est que le témoignage de leur faiblesse. Quand Tristan va combattre dans l'île le géant Morholt, il repousse du pied sa barque en abordant, car il veut courir sa chance. Et Yseult, lorsqu'elle a reçu le grelot magique dont le bruit chasse la douleur, pour garder sa douleur elle le jette dans la mer. Mais le grelot et la barque, le flot de la vie les rapporte. Seuls les Grecs, ces réalistes, refusèrent d'organiser le parallélisme de la fatalité. C'est la fatalité qui noue les destins, mais c'est elle aussi qui les dénoue. Aucune héroïne d'amour ne déchaîna jamais les malheurs que répandit Hélène. Or Hélène, de toutes les héroïnes d'amour, est peut-être la seule vraie, parce que Hélène est la Survivante

— La survivante?

— Sans doute. Il n'y a que les mauvais auteurs tragiques qui terminent leur drame par la mort. C'est un moyen trop commode. Troie s'est écrou-

lée, et il n'en reste plus que des ruines. Pâris, le beau Pâris n'est plus. Et Hélène est retournée dans sa maison. Elle en a retrouvé la paix, la régularité, non sans satisfaction après tant d'orages. Et la voilà qui descend dans la salle du festin avec la majesté de Diane armée d'un arc d'or. Personne n'ose parler de la funeste guerre devant elle. Mais, avec la plus naturelle simplicité, c'est elle qui ne craint pas d'évoquer devant les convives le temps où Vénus la maintenait en son pouvoir après l'avoir arrachée à sa terre natale, à son palais, à sa fille, et à son époux si digne de son amour.

— Quelle horreur! s'écria l'une des deux jeunes femmes.

— Quelle merveille au contraire! Elle s'est soumise à l'ordre. Laissez-moi ces visions romantiques qui nous représentent l'amour comme un mal dont on ne guérit pas. L'amour est, comme toutes choses, subordonné aux lois de la vie. Il ne doit pas s'y dérober. Ainsi Hélène est pour moi plus touchante que Juliette, cette pensionnaire dévergondée, et qu'Yseult, cette incurable envoûtée. Hélène n'est jamais en état de révolte contre la vie. Hélène oublie quand il est nécessaire d'oublier. Hélène est femme.

Sur cette allusion à l'utilité de l'oubli, une des deux voyageuses, soit qu'elle eût été conviée à un retour sur elle-même, soit qu'elle désirât de se parer d'un peu d'érudition poétique, débita ces vers plaintifs et désolés d'une poétesse contemporaine :

Vous m'oublierez, hélas! car il est d'autres soirs,
D'autres buts, d'autres pleurs et bien d'autres espoirs,
Surtout par la raison simple, triste, infinie,
Que l'on ne peut se souvenir toute sa vie...

Après quoi, le conférencier, pour reprendre l'avantage, compléta son hymne à Hélène par une dernière strophe :

— Cependant ces mêmes Grecs, pour qui l'amour fut un mal sacré, fatal et temporaire, célébrèrent l'immortalité de la foi conjugale avec Pénélope, avec Alceste. Car la foi conjugale appuie sa durée sur toutes les forces de la cité, de la famille, et sur la paix du cœur, si chère à une femme bien née et de santé normale.

Mais cet éloge final du mariage ne trouva pas d'écho.

Le brillant causeur, peu après, se leva, emmenant sa cour. Marc avait reconnu en lui un écrivain dont la renommée restreinte n'est pas équi-

valente au mérite, un disciple et presque un émule de Gaston Pâris. Il l'avait rencontré jadis à Rome, qui déjà prêchait cette renaissance classique dont les manifestations se multiplient dans l'art d'aujourd'hui.

Ni Thérèse ni lui-même n'avaient, pendant ce long monologue, prononcé une parole, et leur silence se prolongea bien après le départ du groupe voisin. Le paysage d'automne, que le soleil dorait encore, les enveloppait de sa douceur, de son charme finissant.

Il se remémorait sa montée au glacier de Proz, et toute sa douleur jalouse devant l'étroit palier où les deux amants avaient agonisé trois jours, — l'étroit palier que la neige rendait à peine visible sur la paroi, — la neige qui avait effacé tous les vestiges du drame. *On les eût trouvés tous deux sur la pente pour toujours enlacés et glacés qu'on les eût cités comme un couple d'amour. Parce qu'elle lui avait survécu, y avait-il quelque chose de changé?* Yseult ou Juliette, la légende peut les faire mourir, pour mieux poétiser leur passion. Survivantes, cesseraient-elles d'appartenir au mort? Et il repoussait la réponse du prieur au Saint-Bernard : *Tout est changé, parce qu'elle lui a survécu.*

Thérèse, comme lui, plus spontanément que lui, rapportait à son propre cas les propos qu'elle venait d'entendre. Elle n'avait pas contracté la dangereuse habitude de s'observer elle-même sans direction, et les regards qu'elle jetait sur soi la remplissaient d'étonnement et presque d'épouvante. « Oui, songeait-elle, cette Hélène a repris simplement sa vie naturelle, et je n'ai pas fait autre chose. Elle ignore pourquoi elle a aimé; je ne le sais pas davantage. Je ne suis pas une femme bien compliquée et Marc ne veut pas me comprendre. Et, si je cherche à me comprendre moi-même, de toutes parts je me sens le cœur percé. J'ai perdu mon cher amant dans la montagne, et cependant je ne suis plus occupée que de ma fille, du désir de ma maison, et de mon mari qui ne veut plus croire à ma tendresse. Suis-je meilleure, suis-je pire que les autres? Cette Hélène a osé parler du passé. Si j'osais, peut-être romprais-je le mauvais sort qui nous partage. Tout pourrait être si facile, et chaque jour augmente notre gêne, notre détresse... »

Ainsi voyait-elle dans la vérité un moyen de rapprochement, tandis que l'orgueil de Marc déclarait ce rapprochement impraticable. Leur fortune, concluait-il mentalement, favoriserait du

moins cet état de séparation qui s'accorde avec les apparences de l'existence commune. Bientôt il partirait pour la Russie. Tout un hiver s'écoulerait, qui les préparerait à cette solution. Ce qu'il fallait éviter à tout prix, c'était la dégradante sollicitation des caresses, la servitude de la chair, la succession du mort.

Ce silence allait-il s'éterniser? Au bout de leurs réflexions ils se regardèrent. Elle portait un de ces manteaux de laine blanche qui sont de mode dans les stations alpestres pour le soir et pour l'automne. Sous le béret pareillement blanc, les cheveux, jadis si longs et si beaux, plus châtains qu'autrefois, frisaient un peu. Cherchant comment elle engagerait la conversation, elle eut honte brusquement de ce qu'il faudrait révéler, et de l'impossibilité d'expliquer comment son coupable amour reculait et s'épurait ensemble dans le souvenir. Tout son visage où le sang affluait si vite se colora. Les épaules mêmes et la gorge devaient être atteintes de cette vague de rougeur, à en juger par la naissance du cou. — *Yseult, qu'est-ce qui vous tourmente?* — *Tout me tourmente, le ciel, et mon corps, et ma vie.* Mais s'il avait répété : — *Qu'est-ce qui vous tourmente?* elle n'eût pas osé répondre : — *L'amour de vous.*

C'était cela pourtant qu'elle voulait dire et ne pouvait pas. Et tout entier repris par cette grâce sans apprêts, par ce charme indéfinissable, d'une persuasion si sûre, qui s'exerçait sur une petite Sylvie comme sur un indifférent promeneur, il constata l'inanité de son projet.

« Elle est une créature d'amour, s'avoue-t-il découragé et séduit. On ne peut pas ne pas l'aimer. Je l'aime. Et cependant, si je ne suis pas un lâche, elle ne sera plus jamais à moi. »

Et vaincue, effrayée de l'audace qu'elle eut en pensée, toute confuse, elle songe :

« Il a trop d'orgueil. Jamais je ne pourrai lui dire... Avec mes cheveux courts je ne suis plus belle, et il a cessé de m'aimer...

Sur la terrasse, Michel Monestier et Edmond de Baulaine les rejoignirent. Ils étaient devenus peu à peu les compagnons ordinaires de Thérèse. N'est-ce pas à cause d'elle qu'ils prolongent indéfiniment leur séjour à Caux, l'un en invoquant la santé de sa fille et l'autre la fuite de Manette qui l'a laissé désemparé et sans volonté? Elle doit subir tour à tour leurs confidences. En vain essaie-t-elle de les arrêter, de les éviter. Ils la poursuivent de leurs tristes récits. Et, sous les

plaintes trop exaltées, elle a peur de deviner un autre sentiment qui, à la faveur de ces conversations énervantes, croît peu à peu comme un arbuste fort sous les plantes parasites. Comme elle n'a pas de coquetterie, elle tâche à se rassurer. Marc lui a recommandé de ne pas rester seule, et elle ne fréquente pas la société de l'hôtel. Pourquoi, lui, ne reste-t-il pas? Ne doit-il pas la protéger? N'a-t-il pas remarqué leurs manèges, ou bien s'est-elle abusée?

A ses derniers voyages à Caux, il les voyait venir sans déplaisir, et même avec soulagement, comme s'il attendait d'eux la fin de trop pénibles tête-à-tête. Mais, soit qu'il eût pénétré en effet leurs desseins inavoués, soit que lui-même souhaitât maintenant le dénouement, quel qu'il fût, d'une situation qui, en se prolongeant, devenait intolérable, il les accueillit avec froideur et accepta mal leur voisinage. Il ne pouvait plus supporter personne auprès de Thérèse; la présence même de Juliette lui était importune. Et de leur isolement il ne profitait que pour se heurter désespérément à leurs longs silences.

C'est l'heure dorée qui précède la nuit rapide d'octobre. Le soleil se rapproche de la chaîne du Jura. Il se reflète dans le lac en une longue

colonne de feu qui tremble et s'allonge, et brusquement se replie, se resserre jusqu'à n'être plus que l'image d'une étoile posée sur l'épaule de la montagne, d'une étoile qui brille l'instant d'un grand cri d'adieu et s'évanouit. Les ombres, mêlées encore à des traînées de lumière, montent des eaux, atteignent les vignes et les villes du rivage, envahissent les pentes où les hêtres rouges flamboyaient tout à l'heure, recouvrent brusquement la terrasse de l'hôtel. En vain les hauts sommets, la Dent du Midi, le Trient se défendent-ils encore. Leurs tons roses et délicats, leurs tons de fleurs ou de chair vivante, vont se foncer. Il semble, dans leur noble tristesse, qu'ils sentent d'avance la défaite, comme des hommes.

— Rentrons, dit Thérèse qui, malgré son manteau de laine, a froid.

« Vont-ils la suivre? » se demande Marc presque haineusement. Et les trois hommes l'accompagnent, s'installent dans son salon, tandis que Mme Acher emmène Juliette et Sylvie.

Les heures passent, et rien ne se passe. Tout à l'heure, bientôt, ce sera le moment du diner, puis celui de gagner la station pour le dernier train. Marc n'a plus le courage de s'intéresser mensongèrement à la conversation qui languit.

Et quand Edmond de Baulaine et Michel Monestier, habitués à leurs interminables visites, se sont enfin retirés, sans hâte, il se dit, il s'impose de croire qu'il est trop tard pour rien entreprendre, pour rien dénouer. Une autre fois, ce sera pareil.

— Ils vous amusent? demande-t-il à sa femme, presque timidement.

Elle est un peu surprise :

— Oh! non, répond-elle.

— Alors, pourquoi les recevez-vous?

— Ce sont vos amis. Dois-je les congédier?

— Mais non, pourquoi?

Voici qu'on met le couvert dans l'antichambre qui sert de salle à manger. Une causerie intime devient tout à fait impossible avec ce garçon qui est là, à côté, avec ce bruit de vaisselle.

Et madame est servie. Et Juliette rentre en scène avec la sempiternelle gouvernante, Juliette qui heureusement anime un peu le repas de son bavardage, de ses questions fantaisistes, de son insistance.

Tout de suite après le dessert, Thérèse envoie coucher l'enfant qui tente de protester. Thérèse chercherait-elle à ménager, elle aussi, une explication? C'est lui qui ne s'y prête pas, qui évite les occasions de rapprochement, et qui le regrette.

Allons, c'est fini. Le temps impitoyable a marché. Il faut partir. Et comme ils se font leurs adieux, elle emploie, rougissante, le tutoiement des chères heures d'autrefois :

— Tu reviendras bientôt?

Il s'étonne, il est ému. Rien qu'avec un mot a-t-elle trouvé le chemin de son cœur? Avant le départ, il ira doucement l'embrasser. Mon Dieu! que l'orgueil d'un homme est peu de chose! Se rendra-t-il ainsi, pour une parole un peu plus tendre et qui ne change rien, et qu'elle a dû adresser à l'autre, plus véridiquement jadis? Déjà il s'est ressaisi, et presque rudement il réplique :

— Je ne sais pas encore. Je vous avertirai.

C'est fait. Il descend l'escalier. Comme il a été dur pour elle, et quelle expression navrée il a lue sur son visage! Pourquoi l'a-t-il traitée ainsi, quand elle lui témoignait de l'amitié? Et dans le hall d'entrée, constatant que son train ne part que dans un quart d'heure, il court à l'ascenseur comme s'il avait oublié quelque chose et il remonte vers elle. Il aura juste le temps de réparer son injustice, de la quitter moins brutalement, d'emporter d'elle un regard moins découragé.

L'ascenseur s'arrête à l'étage. Il prend le corridor, il presse le pas. Elle ne peut se douter de

son retour : elle sera surprise, peut-être contente, et cette pensée l'exalte. Il dira : « Je t'ai mal dit adieu », et il effleurera sa joue, et il se sauvera. Emploiera-t-il, comme elle, le *tu* au lieu du *vous*, ira-t-il jusqu'au baiser? Il n'en est pas sûr encore, mais il l'espère.

Tout au fond, devant la porte qu'il connaît bien, un homme est là qui frappe, qui attend une invitation à entrer, qui entre. C'est l'appartement de Thérèse : il ne se trompe pas. Que lui veut-on, à cette heure nocturne? Ah! sans doute Edmond de Baulaine ou Michel Monestier surveille-t-il son départ, met-il à profit son absence! Elle le reçoit, elle a comploté elle-même cette nouvelle, cette hideuse trahison. Et en un instant il l'accuse, il la charge, il la couvre d'ignominie. Elle a eu un amant : l'avait-il donc oublié, qu'il lui témoignât tant de confiance et de respect? Il lui donnait le temps de pleurer son mort quand peut-être elle l'avait déjà remplacé! Et toute la honte de son propre amour il la mesure, en même temps que la puissance et la douleur de cet amour.

Sur les pas de l'autre, de l'inconnu, il pénètre : la clef est à la porte. Et dès l'antichambre il entend la voix effrayée de Thérèse :

— Allez-vous-en! Allez-vous-en! ou j'appelle.

Elle se défend avec violence, mais elle a peur.

— Ne me laisserez-vous pas, proteste Baulaine, car c'est lui... ne comprenez-vous pas...

Atteint dans sa vanité par la fuite de Manette, il escomptait une revanche. Déjà Marc est en face de lui :

— Mme Romenay vous a prié de sortir, monsieur. Moi, je vous invite à quitter l'hôtel.

— Toi! s'écrie Thérèse.

Et cette exclamation, plus encore que l'attitude de Marc, chasse Edmond de Baulaine.

De la voir, elle, ainsi troublée, tendue vers lui comme vers un sauveur, et toute couverte encore du désir d'un autre, Marc se sent pris de vertige, et il la serre dans ses bras. Elle ne se défend pas, elle s'abandonne, elle murmure craintivement :

— Marc, mon ami...

Pourtant le beau visage aux cheveux courts, avec ses ciselures de souffrance et la délicatesse de la peau si prompte à rougir, reflète une agonie intérieure. Il ne peut pas s'y méprendre. Les yeux qu'elle fixe sur lui sont pleins d'épouvante. Ce n'est pas ainsi qu'elle a imaginé leur accord. Elle est comme une fiancée que la rudesse alarme et qui ne lutte pas, et qui d'avance se rend à son

maître impatient et un peu brutal. Elle ne doit pas résister, elle ne peut pas résister, elle n'a pas envie de résister. Et tandis qu'il l'emmène, captive et consentante, dans sa chambre, et lui prodigue ses autoritaires caresses, elle laisse entendre une plainte enfantine, un gémissement continu. Malgré lui, il se remémore le récit du père Sonnier qui la secourut sur le glacier : *une plainte, un gémissement, comme en pousse un petit chien de quelques jours*. Connaît-elle donc la même détresse?

Le désir le possède jusqu'à la violence, jusqu'à la cruauté, non pas jusqu'à l'oubli total et au bonheur.

L'obstacle qui les séparait s'est écroulé comme un mur. Leur jeunesse est victorieuse. Chair contre chair, ils peuvent entendre battre leur cœur à nu. Le pardon s'est réalisé : il a tout effacé, définitivement. Et voici qu'elle pleure. Sur elle ou sur le passé, elle ne le sait pas. Elle ne s'est jamais bien approfondie elle-même, mais elle ne se tient pas de pleurer. Et tandis que, rendu à son doute, il se demande s'il n'a pas profané ce passé, et son orgueil, et son amour même, elle se reproche de ne pas lui témoigner mieux sa tendresse. Elle se sent redevenue

pareille à une nouvelle mariée, novice et gauche, aux lèvres muettes, aux mains glacées.

Peu à peu elle s'endort, de fatigue ou de faiblesse. A la lueur de la veilleuse il contemple ses yeux fermés, ses joues dont le sang s'est retiré, sa bouche humide dont le souffle régulier sort. Lentement, pour ne pas la réveiller, il se dégage. Et comme dans son sommeil elle semble continuer la douce lamentation ingénue, il se souvient du gémissement désespéré qu'on n'entendait que de tout près, là-bas, au calvaire de Proz. Avec une précision redoutable, il revoit distinctement l'affreuse vision qu'une imprudente parole a, pour lui, coulée dans le marbre :

— *Elle était étendue sur le cadavre. Ils ne faisaient qu'un.*

A peine a-t-il la présence d'esprit de retenir un cri de désespoir qui va lui échapper. Il se rhabille sans bruit, en hâte, et par le chemin de nuit, sous les étoiles qu'il ne voit pas, il se sauve comme un voleur, comme s'il avait détroussé un mort...

VII

Caux, octobre.

Pourquoi êtes-vous parti, Marc, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Ce matin, quand je vous ai cherché et ne vous ai plus trouvé, j'ai eu froid comme si c'était l'hiver, et c'est bien l'hiver en moi puisque vous ne m'aimez plus. Votre femme était à vous, et n'a pas su vous retenir. J'en ai eu le pressentiment hier soir quand votre main a touché mes cheveux courts, et que j'ai senti que vous la retiriez d'un mouvement involontaire. J'ai peur que vous n'ayez plus que de l'aversion pour moi. J'ai tant besoin de calme, de bonheur, et je vois bien maintenant que je n'en aurai plus.

J'ai vite fait habiller Juliette, et je suis descendue avec elle à Montreux pour vous chercher. Je ne savais pas comment vous m'accueilleriez; mais, si la petite Sylvie a pu garder son père pour elle toute seule, j'ai pensé qu'avec notre enfant vous ne me

repousseriez pas. A votre hôtel, on m'a dit que vous aviez pris le train pour Lausanne et de là pour Paris. Alors, c'est bien vrai, vous ne voulez plus de moi après cette nuit... Alors, au Saint-Bernard, vous n'avez eu pour moi qu'un élan de pitié, et j'ai cru que c'était votre amour. Avant votre arrivée là-haut, près de mourir, je me suis confessée, et le prêtre m'a dit : Allez en paix. *Quand vous êtes venu au bord de mon lit, quand tu m'as appelée :* Ma petite Thérèse... *j'ai senti descendre en moi la divine absolution et de toi aussi j'ai entendu la parole de paix. J'ai été heureuse ce jour-là. C'est cela, peut-être, qui m'a guérie. Ce qui donne la force de vivre, vois-tu, c'est de croire que la vie contient encore quelque chose. J'ai tant souffert que la douleur, je la déteste. Et tu m'apportais, avec Juliette, tout mon espoir. Était-ce pour me laisser ensuite dans ma vie désemparée, ma triste vie d'hôtel, sans maison, sans foyer, sans amour, sans ton amour? Tu m'as bien rendu ma fille, mais tu ne m'as pas rendu ton cœur. Peut-être que tu ne le peux pas. Tu n'es pas venu à moi comme je venais à toi. Je venais à toi sans arrière-pensée, je t'assure. Je venais à toi... Ah! j'ai tant de peine à t'écrire comme je pense et comme je sens! Je crains que tous mes mots ne te blessent. J'ai mal de ne pas te voir,*

j'ai mal de ne plus être aimée de toi. Ne comprends-tu pas que tu es ma vie...

TA PETITE THÉRÈSE.

Caux, octobre.

Vos télégrammes m'apportent chaque fois la même déception. Vous vous informez de nos santés, vous me donnez de vos nouvelles, et vous ne m'annoncez pas votre retour. Et pas même une lettre de vous! Un télégramme, cela contient des mots quelconques, c'est bref et anonyme, on n'y peut rien mettre de soi. Et c'est bien assez bon pour moi, n'est-ce pas? Ah! laissez-moi me plaindre, vous crier ma peine et mon humiliation. Je suis toute découragée, je ne suis pas, comme vous, dure et méprisante, je ne suis qu'un cœur douloureux et simple que vous avez brisé.

Hier, j'ai confié Juliette à la bonne Mme Acher, et je suis descendue de bon matin au bord du lac. Le jour se levait à peine. C'est déjà si tard dans la saison, et il n'y a plus personne à l'hôtel. Après M. de Baulaine qui a dû partir le même jour que vous, car nous ne l'avons pas revu, les Monestier nous ont quittées. Et, quand le temps d'automne devient

sombre et brumeux, je me sens triste et presque vieille. Je suis si dépendante des saisons et des jours, et de mon pauvre cœur. J'ai traversé le lac sur Évian et je me suis fait conduire à ma maison de Publier. Je dirais bien notre maison, *mais vous n'y êtes jamais revenu. Là, pourtant, nous nous sommes fiancés, et j'étais bien étonnée que vous vouliez de moi pour votre femme. Vous étiez pour moi un si grand personnage, et si intimidant. Vous n'avez pas cessé de m'intimider un peu, et maintenant j'ai peur de vous. Au bas de l'allée de châtaigniers, j'ai laissé la voiture et j'ai marché toute seule où nous avions marché à deux. Mes chers arbres avaient déjà perdu presque toutes leurs feuilles : elles craquaient sous mes pas, ou bien elles se soulevaient pour danser des rondes, car il y avait beaucoup de vent. Le vent soufflait si fort que je retenais mon chapeau des deux mains. Le vent faisait tant de bruit que j'aurais pu sangloter sans m'entendre moi-même. Il n'y avait personne, et en pensant à vous je pouvais bien pleurer.*

Ma maison m'a dit : « Tu reviens bien tard, et qu'est-ce que tu as fait de ta vie? » Mais elle ne m'a pas trop grondée parce qu'elle m'aime. Elle a toujours son grand toit penché et sa mine fatiguée que vous compariez à un visage de grand'mère. Mais

c'est bien sûr qu'elle ne peut pas changer. Moi non plus, je n'ai guère changé, et bien moins que vous ne le croyez. J'ai toujours mon cœur qui tremble en moi, et que le premier vous avez pris. Au coin d'un mur, j'avais planté un rosier de roses de Bengale. Toutes les roses étaient coupées. On avait dû cueillir les dernières. Il n'en restait qu'une, toute passée, qu'on avait laissée là. Elle ne valait pas la peine d'être cueillie, et toute seule elle se flétrirait. Je l'ai pressée dans mes doigts comme pour la réchauffer, mais je ne l'ai pas arrachée. Pauvre petite, il me semblait que c'était moi...

Puisque vous ne venez plus à Caux, puisque vous ne m'appelez pas dans votre maison de Paris dont vous m'avez... oh! non, d'où j'ai mérité d'être renvoyée, permettez-moi de venir m'installer ici. Il n'y a plus de chez nous; *alors, j'aurais là un* chez moi *Ici, il n'y a de souvenirs que de vous. Et puis, j'y suis gardée par toutes les saintes femmes qui m'ont précédée. J'apprendrai, je vous le promets, à Juliette à leur ressembler. Ah! qu'elle ne soit pas comme moi trop sensible et trop imprudente! qu'elle soit bien entourée et bien défendue! Quelquefois j'ai peur d'elle à cause de moi, et je demande à Dieu de m'aider. Une mère qui est prête à rougir devant sa fille, c'est bien cruel, et j'aurais tant besoin d'être rassurée.*

Je suis dans une affreuse détresse, mon ami, depuis que vous m'avez dédaignée. J'avais besoin de votre appui pour ma faiblesse douloureuse. Vous aviez été si généreux, si grand, si au-dessus de moi. Vous m'aviez tendu la main au Saint-Bernard, et j'étais bien décidée à m'agenouiller devant vous quand je le pourrais. Maintenant il me semble que vous me retirez cette main, et que je tombe, que je tombe sur la pente comme là-bas, au glacier de Proz, que je vais rouler à l'abîme, et que je ne puis même pas crier. Vous m'avez défendu d'en parler, mais alors, il ne fallait pas m'abandonner.

Dites-moi du moins que je puis quitter cet hôtel désert et m'installer à Publier. Aie pitié de moi et envoie-moi un peu de force : je suis toute découragée.

THÉRÈSE.

Paris, octobre.

Tu n'as pas compris mon départ, Thérèse, et je ne puis pas t'entendre parler ainsi de ton humiliation et de mon dédain. Ah! comme tu es loin de soupçonner la vérité! Tu me crois fort parce que j'ai mis mon orgueil à me taire. Mais tout mon orgueil s'est brisé le soir de Caux, et je te l'offre avec mon

amour méconnu. C'est ce que j'ai de plus cher au monde, après toi.

Ne me parle plus jamais de mon pardon, quand c'est moi qui devrais m'accuser de n'avoir pas veillé mieux sur ton bonheur quotidien, sur notre intimité, sur ce cœur si vite exalté que fatiguaient ma discipline et ma raison, qui avait soif de tendresse. M'accuser de ne pas t'avoir mieux comprise, de t'avoir supposé des goûts de monde et de vanité qui n'étaient pas les tiens, de n'avoir pas donné un but plus grave à ta sensibilité plus profonde, de n'avoir pas mieux respiré ta douceur dans l'aridité de ma vie. M'accuser encore de mes désirs trop rapides, de mon caractère trop impérieux et trop méprisant, — méprisant parce qu'il a mesuré de trop bonne heure les faussetés et les bassesses humaines et qu'il en a gardé une amertume dont tu n'aurais pas dû souffrir, toi si nouvelle et si simple, toi si naturellement étrangère à toute perversité, à tout mensonge. M'accuser enfin, il le faut, de ces brèves et honteuses trahisons de plaisir auxquelles, nous autres hommes, nous n'attachons pas d'importance parce que, seuls, nos sens y ont part, mais qui, pourtant, nous ôtent le droit de juger de haut et de condamner sans entendre.

Je ne devrais pas tenir ce langage. Je suis le chef de la famille et il ne m'appartient pas de m'abaisser

même pour te relever. Mais j'ai perdu le gouvernement de moi-même et mon seul honneur est maintenant ma franchise. Ah! puisque je me suis jeté dans le sombre chemin de la vérité, apprends donc toute ma misère et sache qui de nous est le plus pitoyable. Comment peux-tu croire que je ne t'aime plus ou que je t'aime moins qu'autrefois? Maintenant que je te connais mieux, Thérèse, je t'aime davantage, et, c'est affreux à dire, j'aime en toi jusqu'à ton cruel amour. Alors tu vois bien que tu ne peux plus être à moi, jamais! Ah! cet autre que je ne hais plus, qui t'a comprise mieux que moi, qui a su mieux t'aimer que moi, mais non pas davantage, j'ai voulu le dépasser, et il m'a vaincu. C'est ma défaite que je crie, parce que je n'espère plus rien. L'autre soir, quand je t'ai emportée dans mes bras, comme une proie, je n'ai pas eu pitié de ton visage douloureux, de ta plainte, de ton souvenir. Je t'ai fait du mal, pardonne-moi. Il s'est bien vengé! Dans la nuit je l'ai vu rouvrir ses yeux morts, il nous regardait, il te reprenait, et j'ai dû te laisser à lui. Tu lui appartiens. Il te garde jalousement contre moi. Il sera toujours entre nous.

Nous ne pouvons pas parler du passé sans nous torturer, et j'agonise de n'en pas parler. De t'avoir dit ces choses qui achèvent de nous séparer, je me

sens presque soulagé. Je sors enfin de l'obscurité et du doute où je me débattais. Ce que l'avenir sera pour nous, je ne l'imagine pas encore. A cause de Juliette qui nous rassemble et qui est déjà trop clairvoyante, nous jouerons la comédie du foyer. Tu reviendras à Paris, dans ta maison. Quand tu auras arrêté la date de ton retour, je réglerai mon voyage en Russie, et je partirai. Le temps, la distance nous apporteront peut-être un peu de calme, nous donneront la possibilité de supporter un semblant de vie commune.

Ah! si tu avais éprouvé un amour indigne, j'en suis à me demander si l'oubli n'aurait pas été plus facile! Tandis que ton amour, que tu le veuilles ou non, sera toujours plus fort que nous. Pas plus l'un que l'autre, nous ne pouvons l'oublier. Dans tes lettres si attendrissantes, tu pleures ma tendresse que tu crois avoir perdue, insensée que tu es! mais tu ne me dis pas, tu ne peux pas me dire que tu m'aimes, et je n'y cherche que cela.

Maintenant tu connais ma détresse, pire que la tienne. Maintenant il n'y a plus d'hypocrisie entre nous. Si je ne veux pas m'avilir à mes propres yeux et aux tiens, si je veux redevenir digne de cet instant où je t'ai retrouvée au Saint-Bernard, où j'ai senti la joie infinie de te retrouver, je ne dois plus te revoir, ou du moins pas avant que j'aie dominé ma faiblesse.

Ma mère ira te chercher à Caux dès que tu le voudras; la saison devient mauvaise, il faut revenir avant l'hiver. Elle te ramènera à Paris. Je le lui ai demandé afin que tu rentres, accompagnée par elle, dans ta maison qui, même sans moi, te fera bon accueil. C'est mon désir.

Adieu, mon amie, ma chérie, à plus tard. Que Juliette t'aide à supporter la solitude.

MARC.

— Oh! maman, vous avez des larmes plein les yeux.

— Mais non, Juliette, tu ne vois pas clair.

— Tenez : il y en a une qui vient de tomber sur votre lettre.

— Alors, c'est parce que je suis bien contente

— Moi, ce n'est pas quand je suis contente que je pleure.

— Va vite achever tes devoirs et laisse-moi.

— Je m'en irai si vous n'avez pas de chagrin.

— Je n'ai pas de chagrin, ma petite.

— Est-ce bien sûr, maman?

— Regarde : je ris.

— Oui, vous avez l'air d'un arc-en-ciel.

— Que dis-tu?

— Les arcs-en-ciel, c'est quand il pleut. Et vous, vous riez et vous pleurez à la fois...

Thérèse Romenay ne démêle pas très bien ce qu'elle éprouve à sa lecture. Son émotion la dirige, et son émotion, sans qu'elle devine encore pourquoi, n'est pas cette fois sans douceur. Elle sait Marc dur à lui-même et rebelle à la plainte, — rebelle à la plainte comme André Norans blessé à mort sur le glacier de Proz. Elle l'a même toujours admiré pour son caractère impérieux et intimidant, pour cela même qu'il se reproche aujourd'hui, et quand un homme de cette trempe consent à avouer qu'il souffre, il faut qu'il soit réellement touché. Ce qu'il avoue, elle n'aurait pas imaginé qu'il l'avouât jamais, et même elle en est déconcertée. Alors, cette douleur que tant de générosité accompagne la tourmente, la remplit d'une tendre pitié.

Et cependant, plus puissant que cette compassion, un autre sentiment s'empare d'elle, répand en elle une vague de bonheur. Après la nuit de Caux, elle ne se croyait plus aimée. Elle ignore son pouvoir et c'est une part de son charme. Marc avait repoussé loin de lui ses cheveux courts, son corps coupable. Or il l'avait repoussée, non parce qu'il la méprisait, mais parce qu'il l'aimait.

Maintenant elle n'en peut plus douter, il l'aime jusqu'à abdiquer son orgueil, jusqu'à s'abaisser, s'humilier devant elle, la repentie que jadis il chassa de sa maison.

Ne peut-elle espérer dans l'avenir, puisque l'avenir, maintenant, dépend d'elle seule? Elle n'aperçoit pas ce qu'il y a d'étrange, presque d'ironique dans le renversement de leur situation réciproque. Elle est trop livrée à son cœur pour l'apercevoir. Le pardon vient de lui, mais l'oubli viendra d'elle. Pourquoi a-t-elle trahi son mari quand elle n'était pas malheureuse? Elle ne le sait pas, puisqu'elle aimait. Et pourquoi trahit-elle le souvenir de son amant qu'elle a perdu? Comment le saurait-elle, puisqu'elle aime encore? Son amour adultère la possédait, mais la déchirait. Elle ne reniait pas son foyer en l'abandonnant. Son amour conjugal se renforce de l'invincible goût de la femme pour la paix de la maison. Ce jeu cruel, inexplicable et inexorable de l'amour, il ne faut pas l'analyser en soi...

N'est-elle pas la femme de Marc? Elle s'est donnée, vierge, à lui. Ils ont été heureux dans l'hôtel où Juliette est née. Une mauvaise fatalité les a séparés. Mais il l'a secourue, mourante, et elle est redevenue tout naturellement sa com-

pagne. Le passé est aboli : à quoi bon l'évoquer? Ce passé n'est-il pas semblable à un mal dont elle est guérie? Les morts sont morts.

Les morts? Elle se signe et dit une prière pour le repos de l'âme d'André Norans. Ne le sert-elle pas mieux en priant pour lui qu'en s'abîmant dans le souvenir? Au calvaire de Proz où elle l'assista de tout son courage, elle lui ferma doucement les yeux, et elle ne le revoit plus dans sa mémoire que les yeux fermés, avec, sur le visage, la sérénité qui recouvrit les traits après la terrible expiation : c'était au coucher du soleil, le troisième soir, et son dernier soupir ne l'avait pas bouleversée, tant elle l'attendait d'une trop longue agonie, et tant elle-même, dans sa détresse, se découvrait insensible.

Mais quelles sont donc les puissances de la vie, qu'à peine échappée de l'abîme elle invoquât son mari et sa fille, et entrevît, comme si elle était dégagée, la possibilité du retour? Son amant même, qui ne pouvait pas, malgré l'amour, la rendre entièrement heureuse à cause de tout l'ordre qui lui manquait, son amant qui aurait joyeusement répandu pour elle tout le sang de ses veines ouvertes, ne l'en avait-il pas avertie dans un suprême pressentiment? Et pourtant elle lui avait offert de mourir avec lui...

Oui, cette lecture est consolante. Puisque Marc l'aime à ce point, elle peut reprendre confiance. Aimer, pour elle, tout est là.

Vers ce but elle se redresse, elle se tend, comme une herbe que l'humidité de la nuit a couchée se relève aux premiers rayons du matin.

Juliette, qui de l'hôtel désert avait fait son palais et qui, dépistant les poursuites de la lente Mme Acher, organisait volontiers des courses à travers les corridors sous la sauvegarde complaisante des femmes de chambre un instant distraites de leur oisiveté, eut la surprise de découvrir sa grand'mère. Elle la combla de caresses et la traina après elle comme une prisonnière de marque :

— Venez vite! venez vite! C'est maman qui sera contente.

Elle la précéda dans l'appartement en poussant des cris, tel un héraut d'armes annonçant à sons de trompe un grand personnage :

— Maman, maman, une visite. Devinez.

— Ton père, murmura Thérèse dont le cœur battait.

— Non : grand'mère.

Mme Romenay entrait derrière l'enfant. Et à

cause de la majesté que la vertu donne à l'âge, Thérèse rougissante se sentit brusquement chargée de sa faute et n'osait pas s'avancer à la rencontre de la visiteuse.

— Oh! madame...

— Ma fille, dit simplement la mère de Marc en la prenant dans ses bras.

Elle l'accueillait avec une tendresse particulière, comme après une longue absence ou une longue maladie, et supprimait par cet accueil toute explication embarrassante. Thérèse retrouvait sa place dans ce cœur maternel, telle qu'elle l'avait laissée. Un grand élan de gratitude la poussait vers la vieille femme qui, d'un geste, lui restituait son estime, lui rendait son affection, mais ce geste même avait tant de dignité qu'il écartait tout ce qui eût ressemblé à un aveu et qu'il imposa le silence sur le passé.

Mme Romenay venait les chercher pour les ramener à Paris :

— Marc m'inquiète, ajouta-t-elle hors de la présence de Juliette. Il est triste et nerveux. Il faut que vous soyez là.

— Vous a-t-il parlé? demanda Thérèse en baissant les yeux, et de nouveau le sang trop prompt aux alarmes envahit les joues.

— Non, mais je vois bien, quand je suis avec lui, que sa pensée est loin, vers vous.

— Est-ce lui qui vous envoie?

— Il désirait ce voyage, mais attendait votre appel. Je suis partie sans le prévenir.

Elles passèrent la journée dans une intimité qu'elles s'étonnaient tout bas de trouver si facile. Par cette merveilleuse entente des âmes de femmes qui, sous le sens banal des paroles, déposent leurs secrètes sympathies, elles s'accordaient comme si l'une mettait l'autre au courant des changements survenus dans la maison. Thérèse, en rentrant rue de Franqueville, ne serait pas dépaysée : elle connaîtrait les travaux, les nouveaux projets, les ambitions de Marc. Sans apprentissage, elle serait instruite de tout ce qu'il lui importerait de savoir. Mais, à mesure que les heures passaient, elle donnait des signes d'agitation. Déjà les malles étaient prêtes, quand elle murmura en s'appuyant avec câlinerie à l'épaule de Mme Romenay :

— Écoutez-moi, ma mère, écoutez-moi sans me regarder.

— Qu'avez-vous, je vous en prie?

— Je ne puis pas rentrer ainsi.

— Pourquoi?

— Quand je me retrouverai sur le seuil... sur

le seuil de la maison.... j'aurai honte, je me sauverai. La dernière fois...

— Oh! taisez-vous, Thérèse... Il vous a...

Pour ne pas la blesser, elle s'arrêta devant le mot : pardonné.

— Pas encore entièrement.

— Vous vous effrayez à tort...

— Non, non, je vous assure. Emmenez Juliette. Elle est mon gage. Je ne me séparerai pas d'elle sans pleurer. Alors, s'il veut me la rendre, il viendra, lui, me chercher.

— Vous resterez ici?

— Pas ici, non. J'irai dès demain dans ma petite maison de Publier.

— Il y a si longtemps que vous l'avez quittée.

— Oh! je trouverai bien dans le village une bonne femme pour tenir mon ménage. Il ne me faut pas tant de choses. Ici, tout ce luxe m'écrase. Et là-bas je l'attendrai. Je l'attendrai jusqu'à ce qu'il vienne. Je ne rentrerai à Paris qu'avec lui. Vous lui direz, ma mère, que je l'attends.

Et avec un sourire de confiance elle ajouta :

— Qu'il ne soit pas trop long à venir!

Mme Romenay n'insista pas, bien qu'elle comprit mal ce désir et qu'elle devinât chez sa belle-fille un ressort mystérieux, une ar-

deur à vivre qu'elle-même ne connaissait pas.

Entre deux générations, il y a toujours des espaces libres que personne ou presque personne ne traverse. Thérèse ne se contentait plus de rentrer chez elle : elle souhaitait d'y être conduite par son mari. Pourquoi cette exigence imprévue ? Au nom de quoi se montrait-elle exigeante ? Elle ne songeait pas à cela, elle ne s'attribuait aucune excuse, elle n'avait pas de vanité, mais elle espérait tout de l'amour.

Le départ fut difficile. Juliette, informée, refusait de quitter sa mère, la suppliait d'une voix plaintive, et toutes deux s'attendrissaient. L'ancienne séparation, qui déjà s'embrumait dans la petite mémoire, tout à coup se rapprochait avec son angoisse et ses causes inexpliquées : un soir sa maman n'était pas revenue, et on l'avait retrouvée bien plus tard au Grand-Saint-Bernard quand déjà on avait cessé d'y penser. Non, non, il ne fallait pas courir de nouveau un pareil risque. Elle avait noué ses bras autour du cou de sa mère, elle se cramponnait à elle avec une obstination violente. Et de ses yeux coulaient de ces grosses larmes qui, sur une petite figure d'enfant, sont révoltantes comme une injustice.

Thérèse, prête à céder, eut l'idée de lui parler

comme à une grande personne, de faire appel à sa raison, de lui donner un rôle. Elle la chargea d'informer son père qu'elle ne pourrait pas entreprendre sans lui un si long voyage :

— Je suis encore trop fatiguée. Tu le lui diras, n'est-ce pas? Tu le lui diras, et si tu le lui dis il viendra. Et nous ne nous quitterons plus tous les trois.

— Est-ce bien vrai, maman?

— Je ne t'ai jamais menti.

Elle n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles qu'elle se sentit le visage inondé de cette rougeur par quoi se traduisaient si vite ses pudeurs et ses émotions. Mme Romenay le remarqua et détourna la tête pour lui laisser le temps de se remettre.

Juliette, calmée enfin, promit d'être sage :

— Papa vous ramènera, et vous ne partirez plus.

— Oh! non, ma chérie.

Thérèse les accompagna jusqu'à la station qui est voisine. Quand elle rentra, l'hôtel était désert, son appartement était vide, et elle commença de s'effrayer de tant de solitude autour d'elle.

La solitude est trop favorable aux invisibles puissances du souvenir. Thérèse s'inquiète, elle se trouble. Qu'y a-t-il donc? Elle allume toutes les

lampes électriques pour y voir plus clair. La lumière est un secours contre la crainte. La lumière chasse les cauchemars et dissipe les fantômes.

Quel fantôme redouter dans cet hôtel confortable? André Norans est couché dans la neige. Il ne peut pas se réveiller. Elle lui disait : *mon cher amour*. Il ne tenait que d'elle son bonheur. Le reste du monde lui était indifférent ou le blessait. Il savait des mots rayonnants. Il était si brave et si tendre ensemble. Pourquoi tant penser à lui? Ah ! Juliette n'est plus là, tout près, pour la protéger contre elle-même. Elle est seule, trop seule. Il ne faut plus jamais qu'elle soit seule.

André Norans est revenu. Il est à la porte, il va entrer. Il est présent, mais elle ne le voit pas encore. Elle l'attend : n'est-elle pas contente de l'attendre? Elle cache derrière elle ses mains qu'il aimait tant, *ses mains plus vivantes qu'elle-même*. Elle est toute en fièvre et en frissons, comme autrefois quand elle allait au rendez-vous, toute en fièvre et en frissons — de désir ou de peur? Elle recule, elle recule jusqu'au fond de la chambre. Ah! mon Dieu! il est là. Il la réclame, il veut la reprendre, il exige son cœur.

Ne lui a-t-elle donc pas fermé les yeux? Et pourtant il la regarde. Oh! ce regard de tendresse

et de reproche! De tendresse éternelle et de reproche pour son oubli. Elle ne peut le supporter, elle se débat, et dans le silence elle appelle, d'une voix qu'elle-même n'entend pas, comme là-haut, sur le glacier.

Elle appelle, et quel nom a-t-elle prononcé?

— Marc! Marc!

Le nom de Marc lui est venu spontanément aux lèvres, et non pas celui d'André. Car il représente la protection de ses jours, la sérénité de sa vie, l'ordre de son cœur passionné.

Son cri involontaire a chassé la vision. Les morts sont morts. Et, rassurée, elle pleure maintenant sur *son cher amour,* sur son oubli, sur son cœur obscur.

Il ne faut pas qu'elle reste seule, jamais plus. Elle est si faible. Mais Marc viendra-t-il la rejoindre, la chercher? Elle est sa femme, il l'a reprise. Et quand il l'a reprise, si brutalement, sans doute elle s'est sentie brisée comme au soir de son mariage : pourtant ce n'est point de cela, comme il le croit, qu'elle a souffert le lendemain, mais d'avoir été quittée dans la nuit.

Si Marc ne vient pas, que deviendra-t-elle?

VIII

Publier, ce dernier jour d'octobre.

Je suis seule dans la maison où nous nous sommes fiancés. A toute heure, Marc, je t'attends. Ne tarde pas trop. Tout est si triste : le ciel bas qui annonce la neige, l'avenue de châtaigniers où je vais regarder si tu viens et dont les feuilles sont tombées, et mon cœur plus que tout.

Viens, je t'en prie, me chercher. Je ne veux rentrer qu'avec toi chez nous. *Alors il me semblera que nous serons revenus aux jours d'autrefois. Ma petite Juliette ne me réclame-t-elle pas? Et toi, si tu m'aimes, viens bientôt : je t'aime et je t'attends.*

THÉRÈSE.

Chaque jour, et plusieurs fois le jour, Thérèse sort de sa maison et descend l'allée jusqu'à la route. C'est une de ces vieilles propriétés qui, sans autre clôture qu'une mauvaise claire-voie inutile, ont confiance dans les passants et qui

offrent leur bon accueil sans exiger de garanties. De la route on voit plus loin, et même on voit très loin. Le village de Publier, formé de plusieurs hameaux, de villas et de fermes isolées, sur un plateau de riches prairies et de bois magnifiques, domine le lac Léman qui s'infléchit et décrit une courbe allongée. Par le soleil, c'est un spectacle de joie. Mais la brume de l'extrême automne estompe tout le paysage, et le lac ressemble à une mer, car la côte suisse et les pentes du Jura, presque de la même teinte grise que ses eaux, le prolongent jusqu'au bout de l'horizon.

Thérèse ne regarde que le chemin. Il n'est pas très fréquenté, et il n'y passe guère de voitures, seulement des chars à bœufs qui s'avancent solennellement. Mais d'Évian on peut venir à pied : le trajet n'est pas long, et la surprise serait plus grande.

Thérèse ne regarde que le chemin. Cependant, elle subit l'influence de ce triste déclin d'automne qui éteint les couleurs, qui assourdit les bruits, qui rapetisse les espérances. Elle est si sensible aux saisons et aux jours, aux mouvements de son cœur. Bien enveloppée dans son manteau de laine blanche, elle a froid comme en hiver. Au bout de l'avenue, elle s'impatiente, elle retourne en arrière, et puis elle revient. Elle ne peut se déci-

der à rien, ni à s'en aller, ni à rester, comme ceux qui attendent.

Quelquefois elle descend jusqu'au cimetière qui est sur la route, et ces premiers jours de novembre le cimetière est une maison de famille où l'on est entouré de parents et qui est plein de fleurs. Un peu plus loin, c'est l'église dont le clocher s'effile et paraît percer le ciel morne. Quand elle s'y attarde, elle rentre très vite, et dès qu'on a répondu à son coup de sonnette elle interroge l'ancienne fermière qui la sert :

— N'est-il venu personne pendant mon absence?

— Personne, mademoiselle Thérèse.

Dans tout le village on ne l'a jamais connue que sous le nom de *mademoiselle Thérèse*. C'est vrai qu'elle s'est mariée, mais on ne l'a plus revue. Et n'a-t-elle pas l'air d'une jeune fille, surtout avec cette mode singulière des cheveux courts? Comme sa maîtresse est toute décontenancée — après tant de prières! — la vieille Annette s'informe avec intérêt :

— Vous attendez quelqu'un?

— Sans doute.

— Et qui ça?

— Mon mari.

Ma foi! Annette, sans beaucoup de respect, se met à rire. Toutes les rides de sa figure de pomme rainette luisent de ce rire indiscret. Elle est narquoise et goguenarde comme le sont volontiers les paysans de Savoie.

A-t-on seulement idée d'une pareille aventure? Une jolie madame comme mademoiselle Thérèse qui se boit le sang et qui ne tient pas en place rien que parce que son mari n'arrive pas! Ah! si le sien qui se grise trop souvent et qui a la main prompte s'absentait quelque temps, elle ne se tourmenterait pas tant que ça pour savoir quand il reviendrait, parce qu'un mari, ça se retrouve toujours, comme un champ, ou comme une armoire.

— Les maris ne se perdent pas, mademoiselle Thérèse.

— Vous en êtes sûre, Annette?

— C'est comme je vous le dis.

Au fond, la brave femme n'est pas fâchée d'être elle-même rassurée. Maligne comme elle est, elle a bien remarqué, l'été, les manèges des étrangers qui, d'Évian, se donnent des rendez-vous dans les environs et qui n'ont pas une tenue très catholique. Une jeune femme qui est mariée, et qui est toujours sans son homme, voilà qui n'est pas clair. Mais du moment que sa maîtresse n'attend

qu'un mari, rien à dire! Tous ces va-et-vient qu'elle s'expliquait mal, c'est des simagrées pour le bon motif.

Le facteur est aussi l'objet de mille sollicitudes. Thérèse va à sa rencontre, lui réclame gentiment son courrier. La plupart du temps il n'y a rien.

— Ah! une lettre de Paris, madame.

C'est Juliette qui raconte son arrivée rue de Franqueville, gauchement mais bien gaiement, la chère et méchante petite. Comme les enfants se laissent vite distraire! Comme les enfants oublient! N'ont-ils pas raison : si l'on veut vivre ne faut-il pas oublier? Et Juliette ne parle pas du départ de son père. Elle se contente de dire qu'il ne sait pas encore s'il passera l'hiver en Russie.

Thérèse lit et relit cette lettre naïve et n'en tire aucune joie. Pourquoi s'est-elle séparée de sa fille? Elle n'aurait jamais dû y consentir. Elle espérait que cette séparation hâterait la venue de Marc, et Marc ne vient pas. De loin elle le supplie, et il n'entend pas ses appels...

Un après-midi, comme elle sort pour sa triste promenade, Annette essaie de la retenir :

— Mademoiselle Thérèse, c'est un temps à garder la chambre.

— Pourquoi donc?

— Le ciel nous tombe sur la tête. Il va pleuvoir. Et avec ce froid la pluie pourrait bien être de la neige.

— Oh! cela m'est égal.

Elle explore l'avenue des châtaigniers. La veille, un coup de vent a cueilli les dernières feuilles qui ne tenaient plus aux branches que par miracle. Maintenant les arbres nus se détachent en noir sur l'horizon presque blanc et si rapproché qu'elle se sent comme emprisonnée. Les montagnes ne s'aperçoivent pas, et le lac immobile et terne semble un étang mort. Des corbeaux se lèvent d'une prairie et s'envolent en lançant leurs croassements de mauvais présage. Elle est superstitieuse et ces cris lugubres achèvent de la glacer. Oui, c'est bien l'annonce de la neige, de l'hiver, et son cœur a froid.

La voici qui atteint le dernier châtaignier au bord de la route. Il a un gros tronc, et des racines qui soulèvent le sol. Elle s'appuie à lui de tout le poids de son corps. C'est un ami : elle le connaît bien. Il l'aidera à attendre. Elle a beau rester à la même place : ses mains s'agitent, ses mains se tordent, ses mains révèlent toute son angoisse, *ses mains plus vivantes qu'elle-même*. Cette attente

prolongée a épuisé sa résistance nerveuse. Toutes ses pensées sont dans ses yeux qui regardent, qui interrogent un chemin. Et, découragée, elle voudrait s'asseoir au pied de l'arbre, ne plus bouger, pleurer tout son saoul, et demeurer là comme une petite chose perdue jusqu'à ce qu'on vienne la ramasser.

D'un grand effort elle quitte son refuge et pousse plus loin ses recherches, plus loin et plus loin encore. Elle va au-devant de lui d'un pas précipité. Il viendra aujourd'hui, ou il ne viendra jamais. Tous les jours elle se répétait cela. Et quand elle rentre, bien lasse et désespérée, du seuil Annette lui adresse des signes :

— Eh! eh! mademoiselle... madame Thérèse, il est là.

— Qui?

Pour poser une question pareille, faut-il que sa foi soit atteinte?

— Mais votre mari, donc.

— Marc?

Elle se hâte malgré la fatigue et, quand elle est déjà dans le vestibule, la vieille la poursuit avec ses constatations :

— Je vous l'avais bien dit. Les maris, ça se retrouve toujours.

Il a pris une autre route, et c'est pour elle une déception : il ne l'a pas vue l'attendant. Elle avait imaginé que l'allée où jadis ils s'étaient fiancés assisterait à leur rencontre, la protégerait, la bénirait.

Où est-il? Pourquoi ne se montre-t-il pas? Ne l'a-t-il pas entendue? N'a-t-il pas reconnu son pas et sa voix? La porte du petit salon s'ouvre, et c'est lui.

Ils sont face à face, mais elle s'est offerte à son baiser si vite qu'il n'a pas eu le temps d'une hésitation. Le retour manqué de Caux ne se renouvellera pas.

— Je viens t'emmener, Thérèse, dit-il le premier.

— Comme je t'ai attendu !

Désenlacés, ils se regardent, et ce ne sont pas les regards de ceux qui vont de l'amour à la connaissance, ou qui sur la connaissance jettent le voile de l'amour. Leurs visages ne leur sont pas nouveaux, mais ce qu'ils cherchent, c'est l'amour qui résiste à la connaissance.

Puisqu'il est venu, ne peut-elle triompher? Elle l'a attendu bien longtemps, mais il est venu. Elle a obtenu ce qu'elle désirait. Elle rentrera avec lui dans la maison d'où il l'a renvoyée. Ils

repasseront à deux le seuil qui lui fut interdit. Avec ses cheveux courts elle est moins belle qu'auparavant, mais elle sait maintenant son pouvoir de femme. Et cependant non, elle ne triomphe pas. Celui qui est là, près d'elle, elle est toute tremblante et rougissante devant lui. Deux fois elle a mesuré sa force : lorsqu'il l'a chassée et lorsque dans la cellule du Saint-Bernard il lui a pardonné. Il est terrible et doux, méprisant et tendre, impérieux de caractère et soumis au désir de chair. Elle s'émerveille d'avoir osé le trahir, et elle prend conscience de toute sa culpabilité, car elle ne sent plus peser sur elle cette mystérieuse et fatale déraison qui l'avait entraînée. Et, parce qu'elle est débarrassée de ce poids, elle ne comprend plus le passé.

Elle ne comprend plus son cher passé, et Marc le comprend davantage. Elle n'a pas retiré sa main qu'elle lui a posée sur l'épaule, et ses joues sont encore empourprées : la vague de rougeur est à se retirer plus lente. Elle est intimidée comme une fiancée que les caresses effarouchent et qui les espère. Et il se souvient de ce qu'elle écrivait d'André Norans : — *Cela est arrivé, et je n'en ai pas eu de joie... Je l'ai aimé dans la frayeur...* Et il se remémore la plaintive cantilène de son

amant : — *Pour la peur que vous avez de votre cœur... pour la résistance que vous avez opposée à ma tendresse, et puis à la vôtre... pour l'impossibilité où je suis de vous donner tout le bonheur... je vous aime...* Oui, cette créature mince et délicate, mais si souple et nerveuse, qui est là tout occupée à le reconquérir, qui ne songe qu'à son foyer, qui se consumait à l'attendre, elle l'a trahi, et il l'aime. Elle l'a trahi parce que son âme et son corps la tourmentent, et qu'il n'a pas assez veillé sur elle, et qu'il n'a pas assez exigé d'elle, et il l'aime plus qu'autrefois, et il a eu la faiblesse de le lui avouer.

La première, elle se détourne, elle s'inquiète de leur silence.

— Vois, dit-elle, il neige.

Ils s'approchent de la fenêtre. L'horizon rétréci ne contient plus que l'avenue de châtaigniers. Sur les branches, sur les brindilles menues des arbres, les flocons se posent comme une pluie de fleurs, et le sol est déjà blanc, soulevé çà et là par des amas de feuilles tombées.

Au glacier de Proz, n'a-t-elle pas, toute une nuit, affronté l'horreur d'être ensevelie vivante avec André Norans? Cependant elle n'y songe pas, tandis qu'il se rappelle son pèlerinage en

compagnie du père Sonnier qui cherchait vainement les traces effacées par la neige. Les choses matérielles se modifient, les paysages changent selon les saisons et le temps, mais de l'existence humaine il reste le souvenir, le souvenir qui est cette existence fixée, immobilisée, définitive, le souvenir que rien ne peut abolir. Comment ne le sait-elle pas? Comment peut-elle oublier? Serait-il vrai que, selon la parole du prieur, *elles sont plus que nous soumises aux forces de la vie et ne faussent pas ce qui est avec ce qui fut?*

Elle ne devine pas exactement où va sa pensée, mais elle pressent la direction où cette pensée de nouveau s'égare. Pour dissiper le mauvais rêve, elle prononce le nom de Juliette, et les magiques syllabes ne suffisent pas à les réunir. Elle fixe un instant des yeux les lèvres closes, qui gardent leur secret, qui sont toutes frémissantes d'une question unique et refusent de s'ouvrir, et dont le baiser ne sera sincère que lorsqu'elles se seront descellées. Alors elle admet que le moment est venu et qu'il lui appartient, à elle, de parler. Elle soupire doucement et, courageuse et câline ensemble, elle se serre contre lui et murmure :

— Écoute.

Ce seul mot l'avertit et il tente de l'arrêter :

— Non, non, Thérèse. Au Saint-Bernard j'ai fait le serment que nous n'en parlerions jamais.

— Toi. Mais moi, je n'ai pas juré.

— Tais-toi, je t'en supplie.

D'instinct, elle continue malgré cette objurgation :

— Il le faut, Marc, parce que je veux être heureuse avec toi. Sans toi, je ne l'ai jamais été.

Que dirait-elle de plus? C'est le reniement. Elle s'en doute à peine, et pourtant un obscur effroi la saisit de ce qu'elle vient d'oser. C'est le reniement, et pour elle il en a honte :

— Tais-toi. Garde ton amour intact. Je ne t'en demande pas le sacrifice. Je t'aimerai bien quand même.

Mais de cette générosité elle est toute décontenancée. Elle craint que, trop généreux, il ne l'aime plus. Car l'amour n'est pas généreux. Elle venait à lui les mains libres : pourquoi lui rend-il ses entraves? Elle ne voit plus bien clair en elle, puisqu'il l'excuse d'avoir aimé quand elle s'accuse de sa faute. Elle ne se retrouve que devant le désespoir de Marc qui, pour avoir prétendu, par orgueil ou par démence de désintéressement, s'élever au-dessus de l'humanité sans comprendre

qu'il y perdait son rang et son honneur de chef, retombe dans la plus douloureuse envie :

— Ah ! tu ne peux pas me préférer.

Elle cherche comment le convaincre. Elle ira, s'il le faut, jusqu'au bout de sa confession. Le présent et l'avenir la possèdent tout entière. Elle est prête à leur offrir tous les holocaustes. Et doucement elle commence, presque inconsciente :

— Marc, je t'ai toujours préféré. Écoute encore, il le faut... Là-haut, sur le glacier où nous étions perdus, je l'ai vu mourir et je lui ai fermé les yeux...

— Je sais. Je sais. Tais-toi.

— Non, tu ne sais pas ce que j'ai fait alors.

Marc, redressé, la regarde avec surprise, et il guette la suite, pour en absorber la torture :

— Ce que tu as fait ? répète-t-il.

C'est elle, cette fois, qui hésite, qui repousse la vision :

— Ah ! c'est horrible !

Mais il reprend :

— Ce que tu as fait ?

Elle se décide, le front courbé, les épaules secouées d'un long frisson :

— J'ai cherché le morceau de pain qu'il n'avait pas mangé. Il était dur, mes dents claquaient. Et

je l'ai mangé, à côté de lui. Je voulais vivre.

Tous deux se taisent comme s'ils étaient complices d'un même crime. Puis elle achève :

— Dès ce soir-là, cet affreux soir, je t'ai appelé, j'ai appelé Juliette.

Et épuisée par son effort, elle laisse entendre, sans se relever, un gémissement continu, pareil à celui que le père Sonnier recueillit de tout près quand il descendit de Proz pour venir à son secours.

Marc ne saura-t-il pas la secourir? Il pose la main sur la tête inclinée que ne protège plus la chevelure. Il a mesuré, comme une profondeur d'abîme, la cruauté de l'amour, — cruauté qui s'est exercée contre lui sans cesser de déplorer son supplice, et qui s'exerce aujourd'hui contre le mort sans croire atteindre le passé, cruauté qu'il ne sent que parce qu'il est un homme plus chargé qu'une femme d'impuissante logique, plus démuni qu'elle d'instinct vital. Le cœur trop tendre et trop spontané, le cœur dangereux de Thérèse, il saura désormais veiller sur lui. Ce n'est pas un dépôt confié à sa faiblesse et à son adulation, il réclame une garde permanente et armée.

Au Saint-Bernard, d'un seul élan, il avait atteint

la vérité. Le pardon qui le transporta d'une joie inconnue lui venait de ce qu'il y avait en lui de divin. Mais, par l'infirmité de l'humaine nature, ce pardon qui rachète peut aussi avilir. Déformé, il devient bientôt complaisance ou lâcheté. Il l'a senti, à Caux, dans son orgueil brisé, dans la sauvage violence de son désir. Et peut-être cette déchéance était-elle nécessaire pour le rendre à l'humilité et à l'indulgence. Son bonheur, le bonheur même de Thérèse, ce n'est point cela qu'il doit demander à l'amour, mais cette puissance de perfectionnement intérieur par quoi notre vie s'enrichit, s'agrandit jusqu'à la fin, et bien au delà de la jeunesse perdue et dépassée. Heureux, jamais plus il ne le serait, du bonheur auquel on s'abandonne, où l'on se sent immergé comme dans une eau limpide. Mais avait-il su l'être quand elle lui avait apporté sa confiance et sa nouveauté? L'essentiel n'était plus là désormais. Que celle-ci qui penchait la tête sous le poids du souvenir, fût définitivement allégée! Mieux que lui elle s'était reprise, mieux que lui elle acceptait, de toute sa bonne volonté. Heureuse, elle pouvait même l'être par lui, s'il avait enfin la force de ne plus la chercher dans le passé, de garder pour lui seul le secret de sa tristesse

quand cette tristesse, où il avait perdu le droit de se complaire, fatalement réapparaîtrait.

Ainsi découvre-t-il les directions de son avenir, ainsi retrouvera-t-il, pour elle et pour lui, la paix.

— Thérèse, dit-il avec autorité, relève la tête. Je veux voir ton visage. Maintenant, oui, maintenant, le passé est enseveli de nos propres mains. Mon pardon du Saint-Bernard, je te le redonne cette fois, plus librement. Je crois en toi. Tu es ma femme.

Sa femme? Redressée, confiante, elle le regarde, et puis elle baisse les yeux, toute gauche et timide, comme une fiancée, tant elle le trouve grand, impérieux et généreux, tant elle le sent maître de lui et d'elle, tant elle reconnaît en lui, tant elle est fière de reconnaître en lui son chef. Il n'y a qu'un instant, elle pleurait sur son péché. La grâce de l'amour et la force de la vie lui ont restitué sa fraîcheur première. Une pensée, pourtant, l'agite et la fait rougir puisqu'elle commence une existence neuve :

— A Caux, murmure-t-elle, je n'aurais pu être à toi, si je ne l'avais déjà été...

IX

Le lendemain matin il fut surpris de ne pas la retrouver à son côté, ni dans la maison.

— Où est-elle? s'informa-t-il auprès de la vieille Annette.

— A l'église, pardi. Elle tenait son livre de messe.

A l'église. Comme elle avait naturellement ramené au bercail Manette Durban depuis qu'elle-même y était rentrée, Thérèse reprenait naturellement ses habitudes, sa ferveur. Tout, dans l'antique demeure de famille, l'y portait. On ne respire pas en vain l'atmosphère créée par une succession d'honnêtes femmes pieuses.

Marc se hâta de sortir à sa recherche. Il avait neigé la veille au soir et une partie de la nuit, mais le soleil reparaissait et c'était, autour de lui comme en lui, un enchantement, une allégresse. Le bleu du ciel et le bleu du lac, un peu pâlis par l'automne, se mariaient avec l'éclatante blan-

cheur qui recouvrait les plaines, les rives et les montagnes. Les arbres givrés portaient des fleurs sans nombre, comme en portent, les années fécondes, au printemps, les pommiers et les amandiers, et ces fleurs de neige fraîche, les rayons du jour en les atteignant les teintaient légèrement d'or et de rose. Dans l'avenue, les châtaigniers épanouis portaient leur richesse avec majesté.

Du porche Marc ne regarda qu'un instant le spectacle de féerie. L'empreinte d'un petit soulier sur le sol prenait à ses yeux plus d'importance. Et il suivit les traces qui le conduisirent à l'église de Publier. Quand il y parvint, une cloche sonnait. C'était la sortie de la messe. Et sur la porte Thérèse apparut dans son manteau de laine blanche, avec des ailes de mouette au chapeau. Elle rougit en l'apercevant, et il pensa aux fleurs de neige fraîche nuancées par la lumière. Les formes nouvelles des choses faisaient à sa jeunesse renouvelée un cortège harmonieux.

Le prêtre, avant de quitter l'autel, avait prononcé les paroles sacrées : — *Allez en paix*. Et cette paix, elle la portait sur elle.

Marc, admirant ce visage, cette démarche intacts, songea que le prieur du Saint-Bernard avait raison quand il n'attribuait à la volonté

humaine le pouvoir de racheter les fautes que si elle s'appuyait sur la force divine.

Ils revinrent ensemble, lentement, malgré le froid vif, pour mieux sentir en eux le mouvement régulier et ordonné de leur cœur. Un peu avant la maison, ils s'arrêtèrent. Et, se retournant, ils virent dans l'avenue leurs empreintes qui se mêlaient.

— Nous nous sommes fiancés là, te rappelles-tu? dit-elle.

Ils avaient marché dans les traces d'autrefois.

Cependant il se souvint, il se souviendrait encore, de son pèlerinage au glacier de Proz où le père Sonnier cherchait les vestiges du drame et ne parvenait pas à les retrouver parce que la neige les avait recouverts. Ainsi le pardon et l'oubli, son pardon et l'oubli de Thérèse, effaçaient le passé, comme la neige efface les pas.

— Ma petite Thérèse, dit-il comme au Saint-Bernard.

Ces mots de tendresse qui la traitaient en enfant, c'étaient ceux qu'elle préférait. Elle y retrouvait sa faiblesse et désirait d'être conduite et de s'abandonner.

Elle aurait pu répondre : *mon amour,* tant le présent la possédait. Elle se serait servie des

mêmes mots sans penser à mal. Mais ce furent d'autres, jamais employés, qui lui vinrent aux lèvres instinctivement :

— Ma vie, soupira-t-elle.

Au calvaire de Proz, il avait pensé dans son désespoir : *Il n'y a au monde que l'amour*. Et le moine, comme s'il répondait à sa méditation, avait affirmé : *Il y a la vie...*

La vie, sans cesse agissante, dure et volontaire comme une troupe en marche, et qui du passé même se sert comme de matériaux pour reconstruire, la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tout ce qui bouleverse cet ordre, ses possibilités de grandeur et de perfection, son éternelle poursuite de la paix à travers la guerre, son désir insatisfait, son fond de solitude et d'amertume, la vie qui conduit à Dieu ou au néant, la vie plus forte que l'amour qu'elle contient...

31 octobre 1910 — 15 juillet 1911.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Le Triomphe de l'Amour 1

LIVRE SECOND

Le Triomphe de la Vie 183

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

2354 4

BINDING SLOT: DEC 29 1970

PQ
2603
O6N4
1912

Bordeaux, Henry
La neige sur les pas

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 19 05 03 006 7